Tome IV. N° 22 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Février 1921

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Un cours libre à l'Université de Strasbourg

Le Génie du Rhin

Avons-nous en commun une attitude de l'esprit devant la question du Rhin? Savons-nous quelles relations peuvent s'établir entre Rhénans et Français? C'est le problème le plus important que pose devant nous la victoire. Deux années après que nous sommes réinstallés dans Metz et dans Strasbourg, et que nous occupons la rive gauche du Rhin, il est temps de créer l'unité de nos vues et la convergence de tous nos efforts. Et voilà pourquoi, à la mi-novembre de 1920, dans les journées commémoratives de la rentrée de nos troupes en Alsace-Lorraine, je venais dans cette Université de Strasbourg professer cinq leçons sur le *Génie du Rhin.*

C'est une prodigieuse émotion pour un écrivain français, qui se souvient d'avoir visité les salles de l'Université de Strasbourg sous la conduite d'un concierge allemand, quand elle était asservie aux triomphantes besognes du pangermanisme, s'il monte maintenant, aux côtés du recteur Charlety et du doyen Pfister, l'escalier de cette illustre maison, restituée dans la gloire des Pasteur et des Fustel

de Coulanges, et s'il pénètre dans l'aula pleine de maîtres et de jeunesse, au cœur même de la sympathie, pour y lancer l'appel à des parentés immémoriales que Berlin avait découragées et qui renaîtront.

La grandeur morale de ma tâche était soulignée par le lieu, par l'auditoire et par l'illustre tradition où j'avais l'honneur de me placer. Ces professeurs qui chargent l'estrade d'où je vais parler : des Alsaciens et des Lorrains demeurés aux pays annexés, où ils ont maintenu, à travers les dures années de la sujétion, le culte de la fidélité ; des Alsaciens et des Lorrains qui, réfugiés en France, y ont entretenu la flamme du souvenir ; des Français qui, venus de toutes les provinces et de Paris, ont sacrifié bien des commodités et des consécrations au désir de servir ici la France et la civilisation ; des combattants de la délivrance, qui trouvent dans ce nouveau rôle la plus noble continuation de leur esprit de guerre ; enfin, les plus pathétiques de tous, des pères qui peuvent placer sur le mur de leur cabinet de travail la tragique vignette attestant le sacrifice de leur fils, et qui ont ainsi acquis un titre de maîtrise incomparable sur cette terre de la recouvrance. Les auditeurs à qui je m'adresse : d'admirables jeunes gens qui, nés sujets du Reich et soumis à la caserne allemande, avaient donné avant la victoire leurs âmes à la France. Et puis, autant que la salle les peut contenir et jusque dans les escaliers, des représentants, hommes et femmes, de toute la société alsacienne cultivée. Cette assemblée encore frémissante de sa libération, quel point de départ pour une prédication nationale ! Comment une mystérieuse alchimie ne transmuerait-elle pas en une vie supérieure tant de dévouements et d'espoirs, une telle bonne volonté jointe à une expérience si durement achetée !

Et dans quelle tradition je viens me placer ! Ici, sur les confins de deux civilisations qui tantôt s'interpénètrent, tantôt se heurtent en produisant des étincelles incendiaires, il y eut, proches de nous, et sans remonter aux siècles d'où surgit la cathédrale, trois moments de haute spiritualité mémorable. A la fin du dix-huitième siècle, Strasbourg devint pour quelques années la ville du merveilleux ; c'était peu après que le jeune Gœthe venait d'y échauffer son destin ; une élite d'officiers, de savants, de femmes cultivées, de chercheurs enthousiastes se pressaient autour de Cagliostro qui faisait des miracles, de Puységur qui guéris-

sait par le magnétisme, du neveu de Swedenborg qui racontait les mystères des mondes célestes, tandis qu'un peu à l'écart, dans l'ombre, le Philosophe Inconnu recevait de Salzmann et de Mme de Bœcklin l'initiation aux mystères de Jacques Bœhme. Et de ce milieu ardent et chimérique allait bientôt se lever la *Marseillaise*, qui révolutionna tout le Rhin, tandis que Saint-Martin ramenait en France la pensée germanique la plus insinuante. Une seconde période d'activité intellectuelle féconde, vers le milieu du dix-neuvième siècle, a pour moi son centre symbolique dans le cabinet du professeur Jacques Matter, historien trop ignoré du gnosticisme et des philosophes alexandrins, quand on y peut voir familièrement Aubry et Rau discuter droit et histoire, Janet parler de somnambulisme, Charles Schmidt de Me Eckart, de Tauler, de Suso, Pasteur de ses expériences : tous entretiens auxquels allait bientôt se mêler Fustel de Coulanges, et qui, par la plus rare pénétration de la lumière dans les grandes profondeurs, justifient dès lors l'idée que l'Université de Strasbourg doit fournir une nuance particulière de la pensée dans le monde. Et à mesure que le recul le stylisera, il prendra toute son importance, le troisième moment que je veux simplement nommer, celui des vingt-cinq dernières années, où des patriotes avec la plus tenace ingéniosité nourrirent d'arguments la fidélité et l'espérance de l'Alsace-Lorraine, au point que ce petit territoire ne laissa pas le monde s'endormir dans l'injustice, et vivifia la République française, en l'obligeant à se fournir de vertus guerrières, comme il dégrada l'Empire allemand en l'obligeant à se justifier d'une manière constante et odieuse par « le droit du poing ».

Trois grandes époques dont j'aimerais écrire l'histoire. J'ai le sentiment qu'on n'a pas encore mis au jour et versé dans la circulation tout le trésor spirituel qui fut amassé dans ce lieu de médiation spirituelle, sur ce point de perfection historique et géographique. Aujourd'hui même, considérez-y l'élan des cœurs, l'universel mouvement d'ascension ! La messe des enfants de Strasbourg, le dimanche matin dans la cathédrale, quand ils viennent demander à l'Esprit Saint le don de la langue française, et qu'ils chantent avec leur accent germanique, de tout cœur, les cantiques des paroisses de France, quel émouvant complément des efforts de l'Université !

Vraiment Strasbourg, dans notre époque, c'est une des puissantes tables de sonorité du monde. Et le jour où, pour une tâche accordée avec sa pensée éternelle, j'entre dans l'aula de son Université, j'ai le droit d'être aussi ému qu'à la minute où j'ai vu le maréchal de France pénétrer dans la cathédrale, et d'un pas rapide, avec sa suite glorieuse de combattants, monter au chœur pour le *Te Deum*.

*
* *

Quels sont donc mes titres à mes yeux, et qu'est-ce qui m'a donné le courage de demander au conseil des professeurs qu'il m'accordât cette chaire? Quelque mérite que je m'attribuerais? Eh! non, ce qui m'a poussé, c'est mon amour du sujet que je voulais traiter. Un tel amour que je ne peux voir où que ce soit, dans la page la plus morne du livre le plus insipide, le nom du fleuve brillant et mystérieux, sans en recevoir une espèce de commotion, un prodigieux éveil d'intérêt, une curiosité de tout l'être.

Mais précisément cet état si propre à la composition littéraire m'était un danger et m'a fort gêné dans la préparation de mon cours. Pendant des semaines je me suis battu contre moi-même. J'ai déchiré de mes brouillons bien plus de feuillets que je n'en ai gardé. Continuellement, en méditant les dossiers d'où est sorti ce cours, je m'écartais de la méthode où j'avais décidé de me tenir, je filais sur les côtés. J'avais projeté d'écrire d'une manière objective, en m'affaçant derrière les textes que je distribuerais sur le plan le plus simple, et voici qu'à tous les instants, je m'introduisais dans mes arguments pour y mêler les raisons de mon cœur. Le feu aux archives, quoi! Des images de mon enfance, des sentiments que j'ai éprouvés dans ma petite ville mosellane, se réveillaient en moi, quand je feuilletais les documents de la charité rhénane et les éclairaient de la plus tendre lumière. J'en ai tant connu de ces dames des congrégations charitables! Je me mettais à les dépeindre, à dire leur amabilité. Tout devenait roman, émotion, mémoire, et plus de cours professoral! Et puis, autre danger, ce *folklore* rhénan, bien que je sois du pays de la Saint-Nicolas et non de l'arbre de Noël, je le comprends et je l'aime assez. Les légendes sont vraies pour ceux qui appartiennent au sol et à la nature où elles se formèrent; elles sont vraies également pour celui à qui elles furent contées dans son berceau. Les gretchen

du Rhin, qui vont au loin se placer comme petites servantes, ont agi sur l'imagination des enfants à d'immenses distances. Ce qui fait certaines images indélébiles en nous, c'est qu'elles nous viennent de notre patrie et de notre race ; si quelque femme nous les a communiquées, avant même que nous sachions lire, dans nos premières joies ou dans nos premiers jeux, c'est un peu comme si nous les tenions de notre sang. J'étais tenté de dire comment j'ai aimé, plus que les contes de Perrault, certains contes de Grimm et, dans les baraques de la fête de ma petite ville, les représentations de *Geneviève de Brabant* et de *Victor ou l'Enfant de la forêt*. Plus dangereusement, je me surprenais en veine de raconter mes voyages sur la Moselle et sur le Rhin, mes goûts, mes dégoûts, mes passions, mes espérances.

Magie des nuées qui flottent sur le fleuve et ses collines ! Nous tous, gens des deux rives, que nous nous tournions en esprit vers le Rhin, aussitôt nous sommes pris d'un tressaillement de poésie et d'un mystérieux attrait. « Si j'éprouvais une fois un grand amour, disait Napoléon, je voudrais l'analyser dans toutes ses parties. » C'est tout ce qu'il y a de plus tentant. J'aurais trouvé un plaisir extrême à libérer mes effusions et à les vérifier, à me rendre compte exactement du pourquoi de ces prestiges du Rhin et de la Moselle. Bref, j'aimerais écrire ce livre comme une autobiographie. J'ajourne ce projet. Je me prouverai à moi-même la vérité de mon amour rhénan en y trouvant la force de me discipliner et de me circonscrire. J'ai concentré et refroidi mon sentiment pour le rendre plus opérant. Mon danger eût été d'apporter au public, non pas les fantaisies d'une imagination hantée par le romantisme du Rhin, cela je n'ai pas à le redouter de moi-même, mais les dispositions particulières d'un Mosellan qui trouve dans la vieille Lotharingie son parfait climat moral. En parlant dans l'aula de l'insigne Université de Strasbourg, il ne convient pas que je sois l'individu M. B., mais autant que je m'y puis élever, la pensée de la France.

*
* *

Soyons volontairement glacés. Le sujet par lui-même brûlera toujours assez. Cheminons sans écarts dans l'axe de notre sujet. Nos directives peuvent être fixées en trois lignes.

Puisque des rapports de tous genres sont inévitables entre la France et la rive gauche que les armées alliées occupent, la meilleure préparation pour le rôle que nos administrateurs, nos officiers, nos soldats et chacun de nous, nous pouvons avoir à tenir, c'est évidemment l'étude des conditions dans lesquelles ce contact s'est déjà présenté.

Quelle fut dans le passé la conception française des pays du Rhin? Quelle aide la plus visible la France a-t-elle donnée à la vie spirituelle, économique, intellectuelle de la rive gauche? Voilà les problèmes que je me propose d'étudier. Il s'agit de retrouver dans l'esprit et dans les institutions du Rhin la part dont il est légitime d'attribuer la paternité à la France et que l'emprise de la Prusse a trop fait perdre de vue. Il s'agit de savoir ce qu'ont fait nos pères, non pour les répéter, mais pour apprendre, de leurs succès et de leurs fautes dans le passé, le secret d'une coopération actuelle franco-rhénane.

* * *

Cependant que je parlais, et avant que ma pensée n'eût été imprimée, je crus entendre quelques auditeurs, encore mal sûrs de mon texte, me critiquer amicalement. Et ces amis (en vérité, dans ce public nombreux, je ne sentais autour de moi que les plus chaudes sympathies) me disaient : « Quoi ! vous nous faites de la psychologie et de l'analyse, alors que nous sommes en plein domaine de l'action? O poète, le Rhin n'est plus le fleuve où naviguent les cygnes, un pays de brume, de rêve et de méditation ; il porte des flottes puissantes et reflète des cheminées d'usine. Les Elfes sont partis. Il n'y a plus aux deux berges que les pangermanistes de l'acier et du charbon. Au milieu du bruit des marteaux pilons, la voix des poètes, des psychologues, des analystes, n'est plus perçue. Vous n'allez pas suffisamment aux réalités, vous ne voyez pas comme il le faudrait le problème d'économie politique. Qu'y a-t-il d'efficace dans votre appel? En quoi votre espoir correspond-il à la Rhénanie d'aujourd'hui? »

Je réponds avec la plus tranquille certitude : « Vos critiques et vos doutes sont d'hommes qui connaissent mal notre époque. Pour l'observateur réfléchi et clairvoyant, dans le monde entier et surtout sur le Rhin, ce sont essentiellement des problèmes de culture qui se posent. Lutte de

classe, organisation de la production, tout cela n'est-il que du strict domaine de l'économie politique ou de l'organisation corporative? Le mal germain est le même dans la mythologie des Grimm et des Wagner, dans les cartels et les trusts des Stinnes, dans les constructions systématiques des Karl Marx. Le trouble d'aujourd'hui sur le Rhin naît de l'usine et des partis politiques, mais il était en germe dans la prospérité et le luxe d'avant guerre. Pas un de ces Rhénans qui ne soit spécialisé. Ils ont en abondance des écoles techniques. Sur cent élèves de gymnase, quatre-vingt-dix deviennent ingénieurs. Sur cinquante écoliers, quarante seront techniciens. Ce qu'il y a de central chez eux, c'est l'entente de la vie confortable individuelle. Nul qui ne soit d'un groupe ou d'une association. Mais tout cela en danger de médiocrité intellectuelle, tout cela guetté par une absence de spiritualité dont ils souffrent. Avant 1914, durant les années grasses, tout marchait avec rythme et on ne percevait pas « la voix du poète », mais aujourd'hui il y a des saccades dans le rythme, des inquiétudes, des frémissements. Parmi cette foule en travail, des esprits s'inquiètent. Il y a l'ouvrier qui se lève de dessus son labeur, préoccupé de justice, de bonheur et de liberté. Il y a dans toutes les classes, des gens qui cherchent un coin de ciel bleu. Voir le discours du recteur de Cologne pour la résurrection de l'Université de cette ville, le 12 juin 1919 : « Notre puissance économique et politique s'était développée plus que celle d'aucun pays ; dans la période des machines, nous avions atteint une hauteur étonnante. Mais à la fin nous sommes devenus nous-mêmes les victimes de cette technique tant vantée. Nous n'avons pas accordé suffisamment d'attention aux états d'âme si décisifs pour notre destinée. » Les Rhénans ne trouvent plus la même satisfaction dans leur tâche journalière. C'est alors qu'ils peuvent m'entendre quand je viens leur dire : « Jadis nous vous avions créé une harmonie de l'âme, un rythme de votre effort, un équilibre de votre esprit. »

Nous ne cherchons pas à proposer aux Rhénans un bienfait passager, une séduction d'un moment, une richesse qui ne serait construite que sur du sable. La lumière éternelle reste toujours dans l'équilibre, dans l'harmonie de l'esprit et de l'action, et ce à quoi il faut remédier c'est au désordre de la pensée. Il s'agit de leur ouvrir les yeux sur ce

qu'il y a de meilleur dans les disciplines spirituelles de la France.

*
* *

Chaque fois que j'arrivais pour mes leçons à l'Université, j'aimais à regarder (en esprit, car il fait nuit à 5 heures du soir en novembre) le jeune Gœthe de bronze que nous avons si grande raison de laisser debout, en attendant que la statue de Pasteur lui fasse pendant. Il est là, cet adolescent de génie, tel qu'on le vit en 1770, à la faculté de droit française à Strasbourg, content de lui et des autres, si gentiment petit maître avec un fond de prétention allemande, ardent à la conquête, épris de jeunes filles qui, toutes, c'est significatif, dans ces confins d'éternelle option, ont choisi la France, où leur sang n'a pas cessé de donner les plus beaux fruits. Ce Rhénan représente, selon moi, le meilleur effet que la civilisation française peut se flatter d'exercer sur les régions en éternel suspens qui avoisinent le grand fleuve historique. Il demeure un de nos titres de gloire dans Strasbourg, un signe éclatant de notre généreuse influence, lui qui a passé sa vie dans la nostalgie de la meilleure France, et qui était venu chercher ici même sa première initiation aux choses de chez nous, que par la suite il apprit mieux à trier et à goûter. Nulle part et dans aucune période, ce Gœthe, citoyen d'une ville libre où il y a des influences françaises, ne fut aussi heureux qu'à Strasbourg, à Wetzlar et dans ses promenades en Suisse. Son équilibre assez instable dans la vallée du Rhin, c'est vraiment son plus aimable moment, humain, fécond et méconnu systématiquement par l'Allemagne prussienne. Aux plus sombres minutes de l'annexion, quand je préparais à Niederbronn le *Service de l'Allemagne*, j'aimais à lire, au milieu des débris gallo-romains qui l'inspirèrent, son petit poème, *le Voyage*, relié dans mon esprit, par la paix et la beauté qu'il respire, à la *Famille* de Giorgione du palais de Giovanelli à Venise. Que le jeune Gœthe demeure au milieu de nous, devant notre haute maison d'étude, non pas comme une énigme, non pas dénaturé par les plus récents commentaires du pangermanisme, mais tel que nos aïeux le virent et l'aimèrent, en même temps qu'il les aimait !

Les Allemands ont déformé leur propre grandeur. A nous

de leur en restituer le sens exact. Il faut voir clair dans leur génie et dans l'interprétation qu'ils ont donnée depuis cinquante ans de leurs classiques. Ces belles lumières, en traversant les milieux pangermanistes, s'y brisent et subissent un changement de direction. C'est un phénomène de réfraction. Le teutonisme fait dévier les meilleures valeurs allemandes. Il les défigure. Avant de s'infiltrer à travers les nations, il a d'abord submergé l'Allemagne elle-même. Que notre esprit vérifie et critique ses dangereuses dénaturations. De quelle manière mettre une digue à l'invasion de la pensée allemande? En pensant mieux que les Allemands. Je crois qu'il est permis aujourd'hui de remettre en marche la pensée des Taine, des Renan, des Staël, de tous ceux qui, avec plus ou moins de bonheur, apportèrent de la substance germanique en France, à condition de compléter leur expérience par l'expérience des Jeanbon Saint-André, des Lezay-Marnesia, des Ladoucette, et leurs émules, les hommes d'action aujourd'hui vivants, qui ont vu à l'épreuve les défaillances diverses de l'Allemagne. Nous ne pouvons plus être tentés de subordonner notre estime de nous-mêmes à quelque engouement que ce soit pour aucun aspect de la Germanie.

*
* *

Certains censeurs me disaient : « Vous vous illusionnez, vous péchez par excès de confiance, trop de confiance en nous, trop de confiance en eux ; vous ne voulez pas voir les Rhénans tels qu'ils sont à cette heure. » Eh ! je vois les difficultés, mais je continue d'aimer une tâche nécessaire. Laissez-moi tranquille avec votre indigne découragement. Je distingue ce qui est beau et bien, et j'y travaille avec enthousiasme.

Quand cette parenté franco-rhénane redonnera-t-elle des fruits? J'en sais la date exacte. A l'heure où, à force de lumière, nous l'aurons revivifiée.

Il est clair que les données du problème rhénan sont embarrassées d'effroyables remembrances, mais tout de même, dans la vallée du Rhin, nous autres, nous savons bien que l'esprit rhénan et surtout le mosellan ressemblent plus au lorrain qu'au prussien. Pour connaître à fond les Rhénans, il faudrait des tables de statistiques : Où en sont-ils de l'accroissement de leur population (formidable en

Prusse, mais en Rhénanie d'une modération voisine de la nôtre), du chiffre de leurs fortunes, de leur bilan de commerce, de l'étendue des propriétés? Par cette voie, nous connaîtrions leur civilisation matérielle. Mais ce qu'elle a de spirituel? Comment comprennent-ils l'éducation des enfants à l'école? Comment l'utilisation des heures de loisir? Voilà des questions auxquelles il faudrait répondre.

J'aimerais encore choisir un certain nombre de Rhénans indigènes, des individus qui sont de cette rive gauche par leurs racines, et les définir à la fois dans ce qu'ils ont de particulier et dans ce qu'ils ont de mariable à des choses françaises, d'attrayant au sens étymologique du mot. J'étudierais ensuite des individus qui ne sont de cette Rhénanie que par un mariage intellectuel, des individus qui, par leur adhésion propre ou par la sympathie des populations qui les accueillent, manifestent les réalités de l'esprit sinon celles du sang. De tels types nous aideraient à comprendre l'esprit rhénan à la fois en eux-mêmes et en complément. La satisfaction qu'un Hugo, qu'un Quinet (dans sa première période) ont trouvée en Rhénanie permet de distinguer les possibilités qui y sont incluses. Si Jeanne d'Arc dès son apparition a été une figure populaire dans les pays rhénans, c'est qu'elle paraissait annoncer à ces populations une manière supérieure d'orienter la crédulité et la vie instinctive. Si Hoche a laissé d'unanimes regrets dans les régions où il était venu en chef militaire ennemi, c'est que sans doute sa conception si française du rôle de l'officier paraissait admirable à des gens qui, dès lors, n'étaient pas uniquement voués à la formule de l'obéissance passive. Ainsi Hoche, Jeanne d'Arc, Hugo, Lezay-Marnesia, cinquante autres, seraient à étudier comme des réactifs. Nous ne pouvons pas saisir le corps pur, je veux dire le génie rhénan ; du moins pouvons-nous voir avec quoi il se combine. Il est très justifié de déterminer l'impondérable en étudiant ses alliages avec des valeurs qui sont bien définies.

C'est une méthode. On en trouvera vingt autres. Que des équipes de travailleurs se lèvent ! Je suis allé en demander à Strasbourg.

*
* *

Je ne connais qu'une objection décisive, et je ne veux pas la masquer : celle de Français qui me diraient : « Nous

n'avons pas assez de force pour fournir de la civilisation à ces pays du Rhin. » Naturellement, s'il y a beaucoup de Français pour douter ainsi de leur vitalité, la partie sera compromise et devra être ajournée à une autre génération.

Quelqu'un de nous est-il enclin à cette dépression morbide? Qu'il lise et médite les faits que j'ai groupés, qu'il se rapproche des grandes choses qui furent accomplies par nos pères et qu'il s'y échauffe le cœur. L'utilité de ces études, c'est qu'elles nous donnent confiance en nous-mêmes. Elles nous montrent les traits éternels de la France, notre génie intelligent et généreux, notre clair bon sens dans nos meilleurs moments, et le raniment en nous. Les Prussiens, par système de gouvernement, et les Français, par ressentiment des deux guerres, se cachent à eux-mêmes ce qui fut accompli en Rhénanie. Nous avons soulevé un coin du voile qui couvre des sympathies et des collaborations. Ce que firent nos grands administrateurs, nous ne le renouvellerons pas par les seuls rapports économiques. Il faut une véritable chaleur spirituelle. Nous ne créerons pas les Franco-Rhénans dans la froideur et le déplaisir. Je voudrais propager l'intelligence de la question et surtout cette partie de l'intelligence qui est curiosité, sympathie, attrait. Les fruits de la guerre ne mûrissent pas dans cette froide torpeur où voici qu'on nous laisse. Aimons ces buts choisis avec raison.

Qu'est-ce que les jeunes Français peuvent bien trouver de plus intéressant que les problèmes du Rhin? Leur âme, après ce formidable effort et cette apothéose, a des curiosités, des audaces, des besoins d'expansion et des besoins de rénovation. Nous sommes reportés sur notre fond, nous avons besoin de quelque chose qui est dans nos origines ; en outre, nous croyons avoir besoin de quelque chose qui n'est pas en France, et nous sommes projetés vers l'extérieur.

Ces deux besoins d'expansion et de rénovation, que la France éprouva dans ses meilleurs moments, une fois encore, nous nous sentons poussés à les contenter sur le Rhin. Cela fut ainsi à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième. Ce n'est pas par accident qu'un Lezay-Marnesia a traduit le *Don Carlos* de Schiller ; c'est un fait qui s'harmonise avec les débuts et la suite de sa vie. Je suis frappé de voir comment ce Lezay-Marnesia et Jeanbon

Saint-André se sont sentis chez eux et ont eu des satisfactions françaises, dans leurs préfectures du Rhin. Aujourd'hui encore, des jeunes esprits ardents, généreux et réceptifs, gagneraient à venir respirer par-dessus les frontières de race. Aujourd'hui, nous recherchons la solution d'un certain nombre de problèmes de culture qui se posent dans le monde. Il y aura un travail réciproque. Nous donnons une pensée disciplinée, des manières de sentir et de penser harmonieuses, et en même temps nous souffrons de l'excessif équilibre de l'âme française. Nous cherchons de la désharmonie, des problèmes, un sol raboteux, des contrastes. Je vois cela chez les jeunes gens et je les comprends. Nos pères nous ont légué de la méthode, des directions, du sang-froid, de la mesure, de l'esprit géométrique ; vous trouvez qu'il manque à cet héritage français moyen le sens des difficultés, la variété, l'adaptation aux mille incidents de la vie journalière. Eh bien ! venez en Rhénanie, comme sur la pointe extrême des pays latins ; observez cette Allemagne dans la lumière du Rhin et de la gloire française, vous y étudierez une formidable fermentation, des gens inquiets, tourmentés. Vous connaîtrez le profond plaisir dont rêvait Novalis quand il disait : « Il faut que le chaos luise à travers le voile régulier de l'ordre. »

L'enquête que nous ouvrons n'est pas le fait d'une humeur individuelle et d'un simple attrait de notre esprit, mais d'une nécessité nationale. A considérer notre situation dans le monde, et plus encore la vie intérieure de notre pays, on juge que les destinées de la civilisation française reposent sur le Rhin (1).

Maurice Barrès,
de l'Académie française.

(1) Ces pages serviront de préface au volume où M. Maurice Barrès recueillera ses leçons de l'Université de Strasbourg.

Mémoires

(FRAGMENTS)

De l'âge divin à l'âge ingrat.

II

Désespérant de faire de moi un travailleur à Saint-Palais, mes parents eurent la singulière idée de m'envoyer au lycée,dans la ville qu'habitaient mes grands-parents.

Ah ! ce n'était plus la pension des demoiselles Letourneau, cette boîte écœurante où l'on me mit. Toutes les horreurs s'y donnaient rendez-vous, tous les mauvais germes y trouvaient leur bouillon de culture. Je n'écris pas ici une œuvre pédagogique, donc je ne m'étendrai pas davantage sur ce fumier. Je déclare toutefois que mieux vaut s'arracher l'œil et se couper le poignet que d'exposer, en connaissance de cause, son enfant à n'être même que le témoin de ces turpitudes. Nos parents péchaient par ignorance. J'en reviens donc à mon idée, émise plus haut, qu'il faut avertir nos petits de fort bonne heure, qu'ils deviennent nos confidents si on les scandalise. Cette période scolaire, à Pau, me fut noire comme de l'encre, stérile comme le sol de l'étude, et je n'en retiendrai, sauf exception, que les personnes et les faits que j'ai réservés durant les heures libres que me laissait mon externat.

Le train de vie, chez mes grand-père et grand'mère,

était assez monotone. Lui était toujours plein de manies, mais d'esprit et de goût pour tout ce qui a trait à la littérature et à l'art. Elle, n'avait que de l'intelligence et de la sainteté. Il se levait à l'habitude fort tard, vers onze heures, et se couchait après minuit, fumant après le repas de nombreuses pipes de Marseille, au fourneau de terre brune, à tuyau de bambou. Il empestait de tabac les nombreux journaux et revues qu'il dévorait, l'odeur étant d'autant plus âcre qu'il ne sut jamais régler le tirage de son calumet. Tantôt on y entendait un susurrement comparable à celui que produisent les sifflets à eau dont les enfants se servent pour imiter le chant du rossignol, tantôt la chaudière de cet alambic à nicotine, chauffée à blanc, grésillait et laissait une sécheresse sans nom succéder à l'humidité. Ce qui préoccupait par-dessus tout mon aïeul, dès le saut du lit, c'était « le store », pièce d'étoffe verte qu'une tringle tendait vers le bas, et que l'on pouvait, à l'aide d'un moulinet, allonger ou enrouler sur elle-même devant l'unique fenêtre de la salle à manger. Le mot que j'entendais le plus souvent revenir sur ses lèvres, entre onze et quatre heures, était : « réverbération ». Et il augmentait ou diminuait de quelques centimètres, selon le plus ou moins d'intensité de la lumière, l'écran couleur d'espérance. Sur une console de cette pièce, il disposait, dans un vase de grès, son tabac dont il entretenait le moelleux en y enfouissant des carottes, et, dans un autre pot semblable, des noix qu'il prétendait rendre fraîches en les immergeant dans de l'eau salée. Il puisait habituellement ses recettes dans *le Figaro*. Il sortait vers cinq heures, plus tôt quand il y avait un de ces concerts classiques, dirigés par Gaubert, dont il ressortait enthousiasmé en compagnie de quelques auditrices. L'une d'elles, Mme de Champfleur, avait entrepris de le ramener à la pratique religieuse dont il ne fut jamais très éloigné, dans laquelle il est mort. Ils analysaient ensemble, au sortir du casino, les mérites de tel ou tel auteur, de tel ou tel virtuose. Mme de Champfleur, à l'inverse des hirondelles, quittait Pau au début du printemps. Il est vrai que son émigration n'allait guère au delà de son château de Touraine d'où elle revenait au suivant automne. Tant mon grand-père que ma grand'mère me citaient cette dame comme un modèle de distinction et de vertu que je crois qu'elle était, en effet. Un soir que je revenais, les mains tachées d'encre, l'âme saturée de

rancœur de mon fichu lycée, mon aïeul me servit cette phrase :

— Nous avons refusé l'invitation à dîner que Mme de Champfleur nous a adressée, en ce qui te concerne. Tu n'es pas présentable dans le monde.

Je le savais bien, mais ce n'est point là ce qui me causait de la peine. Que m'importait le luxueux service de Mme de Champfleur? Ce qui me rongeait alors en silence — et qui donc s'en fût douté? — c'était la peine que prenait ma grand'mère de me coudre et de me rogner économiquement des cahiers, alors que je me savais incapable d'y écrire de beaux devoirs, comme d'autres élèves eussent fait. J'appris à cette époque trois choses qui me consolèrent un peu dans mon humiliation. La première, c'est qu'il existe un livre qui s'appelle *Don Quichotte*, livre plein de ciel implacable, de hauts sentiments, d'ombrages d'or, de grenades et de jeunes filles, que j'ai compris à travers Tonny Johanot qui a pénétré Cervantès comme Cervantès s'est assimilé son héros. Il n'est race pire que des monteurs de réputations dans la peinture et l'imagerie ; ils tiennent compte de quelques éléments matériels et jamais de l'âme d'une œuvre. Deux des génies les plus profonds, dans le moindre bout de passage, furent deux romantiques dédaigneusement abandonnés aux enfants : Tonny Johanot et Grandville. La deuxième chose qui vint alors à ma connaissance, et m'apporta quelque baume, fut une gravure d'Épinal qui représentait Malek-Adel, chef des Infidèles, enlevant à toute vitesse, sur son cheval, une femme en bleu à laquelle enfin il fait élever un tombeau. N'est-ce l'histoire de toute la vie? La troisième chose que j'appris sur la place Bosquet, où je m'échappais quelques minutes après souper, c'est que les soldats produisent un orage de tambours et de clairons. Un de ces soldats me donna, un soir, un morceau de biscuit militaire qu'il avait brisé sur sa baguette. Je le mangeai dans l'ombre, où je le trouvai délicieux parce que je n'avais jamais rencontré parmi tant de professeurs et de camarades, que je fréquentais cinq jours sur sept, une générosité aussi gratuite que celle de ce pauvre bougre de tambour. C'est ainsi qu'un bouquin illustré, une paperole et un pioupiou servaient à ma réflexion spirituelle, car, hélas ! j'avais beaucoup perdu de la piété de mon enfance. Il ne me restait, si je commettais quelque faute, que le sens du remords, ce dont je bénis Dieu,

et, en général, quelque plaisir d'assister à des vêpres populaires à côté de ma grand'maman. Le dimanche soir, on mangeait une poularde, mise au point par Graciette, des pommes de terre frites et une tarte à la frangipane, en l'honneur d'un hebdomadaire invité, notre cousin Tristan de Cauna. Il avait l'âge indécis d'un rhétoricien qu'il était, pensionnaire assez libre dans une boîte à bachot, dont le directeur a fini en cour d'assises parce qu'il se présentait, chaque année, devant diverses Facultés, camouflé en quelques-uns de ses élèves qui se paraient ensuite des plumes du paon. Tristan était brun, mince et si moulé dans ses habits que l'on eût dit d'un ménestrel prêt à s'étendre sur le tombeau de sa dame. En fait de dame, il n'en savait qu'une, dont il était épris parce qu'elle était jeune et parce qu'elle était puissante bien que célibataire. Cette chaste idylle n'eut pas plus de suite que de commencement. La place Royale était à Pau, en ce temps-là comme aujourd'hui, le rendez-vous des élégants et des retraités. Parmi ces derniers, un vénérable ami de mon grand-père, M. Danlion, m'en imposait par sa haute taille, sa face carrée et rasée d'un Voltaire sans ironie, son en-cas couleur de canard vert. Il était sorti de l'École polytechnique et arborait une large rosette. Encore qu'il professât ne croire à rien de surnaturel, ma sainte grand'mère l'estimait beaucoup, et je ressentais qu'elle le préférait à une autre connaissance de son mari, un M. Chavier dont l'étroit profil d'avare, accentué d'une barbiche, évoquait la lune à son dernier quartier. Il y avait entre M. Danlion et M. Chavier tout ce qui sépare la *Revue des Deux Mondes*, que le premier lisait assidûment, d'une berquinade. M. Danlion, coiffé d'un melon qui lui entrait jusqu'aux épaules, vêtu d'une jaquette, citait quelque pensée d'Auguste Comte à laquelle M. Chavier opposait une phrase telle que celle-ci : « Je désire que, sur mes cendres, l'on sème des violettes. » On m'emmenait, le jeudi, en ces aimables compagnies, prendre connaissance d'un télégramme que lançait, du haut du Pic du Midi, un original nommé Nansouty. Ce papier, qu'affichait quotidiennement un mercier, nous informait que le brouillard ou le soleil régnait à quelque trois mille mètres d'altitude. Je ne m'amusais pas beaucoup. Quoiqu'il me répugne de revenir sur le lycée, je ne peux passer sous silence le personnage le plus considéré par les élèves, le père de l'ancien ministre de l'Instruction publique, Lafferre. Il nous vendait, durant les récréations,

des gâteaux, du sucre d'orge et des oranges, car il était portier et l'on peut dire que sa loge n'était que la préfigure de celle de son fils. Il doit être vrai parfois qu'une trop grande aptitude à remporter les diplômes les plus divers est le signe d'une étroitesse d'esprit. Le nom de Lafferre, Henry, au cours d'une distribution des prix à laquelle j'assistai, devint une telle mitraille qu'il couvrait de son allitération les cuivres d'une fanfare. Cette année scolaire, que termina cette cérémonie où des enfants, luisants à force d'avoir été lavés, recevaient sur leurs oreilles une couronne de colle verte, ne m'auréola point. Une visite de ma mère, venue de Saint-Palais, m'avait rempli d'amertume, car elle était repartie presque aussitôt, sans doute attristée de ce qu'on lui avait dit à mon sujet, à savoir que, là comme ici, j'étais un cancre. Ma tante et mon oncle mexicain ne tarissaient pas sur mes défauts, me montraient du doigt à mes cousins comme le modèle de ce qu'il ne fallait pas devenir. Ils m'accusaient d'un tas de méfaits, pour peu qu'ils m'invitassent dans leur villa, me citaient comme le plus mauvais des élèves. Cependant je souffrais en silence de ce que personne ne comprît que je ne comprenais pas, car, j'insiste sur ce point : ma paresse provenait avant tout d'une extrême difficulté à saisir tout ce qui passait par l'école. Je continuais d'appartenir, par toutes mes racines, aux champs et aux bois que j'avais quittés pour ces tables immobiles et ces murs de prison. L'une de mes rares joies d'alors fut celle-ci : un lycéen, quelque peu bizarre, de poil carotte, me conduisit un jour avec mystère dans le parc Baumont qu'un mur effrité séparait de notre cour de récréation. Au pied de ce mur, il me montra des feuilles, en forme de langue, dont on eût dit qu'on les avait aspergées avec du lait de chaux. Je sais aujourd'hui qu'elles étaient celles d'une plante qui n'est autre que la pulmonaire officinale ou *herbe à la Vierge*, dont une légende rapporte que la Mère de Dieu laissa tomber dessus quelques gouttes de son lait. D'un air important, mon camarade prit dans la poche intérieure de son veston un gros portefeuille hors d'usage qui laissait à penser que son père devait être assureur ou courtier. Il glissa dans l'un des compartiments de cet objet de cuir, qu'ensuite il replaça sur lui soigneusement, un échantillon de cette herbe en prononçant : « Mon ami, cela s'appelle de la botanique. » Je conçus, dès cette heure, une grande sympathie pour cet

émule de Linné. De cet affreux désert, où l'orage sec et régulier du tambour nous rappelait à notre esclavage, il avait su me conduire dans cette oasis et faire reposer mes yeux un instant sur cette humble borraginée. Dans cette même allée du parc, où nous fîmes alors cette fugue buissonnière, j'évoque un rendez-vous que j'eus dix ans après avec une jeune fille et je me rends bien compte que ce qui a survécu dans mon cœur, avec tout son obscur frisson, n'est pas la femme mais l'herbe.

D'une façon générale, cette année scolaire 1878 m'apparaît sous un vilain jour, bien symbolisée par un ignoble carnet que l'on m'avait rapporté de l'Exposition universelle dont tout le monde s'entretenait. Sur la couverture s'étalait, en or, une chose innommable qui s'appelait pourtant le *Trocadéro*. Ce monument de la bêtise me faisait honte, rien que dans ce dessin qui me le figurait. Le *Trocadéro* demeure l'illustration de l'un des temps les plus ennuyeux que j'aie connus, mais qui ne se prolongea pas. A ma grande joie, mais à la confusion de mes parents qui se rendirent compte qu'à Pau le travail ne me souriait pas davantage qu'à Saint-Palais, je quittai le lycée. Et ce fut mon père qui, m'ayant repris auprès de lui, m'enseigna quelques éléments de grammaire française. Il me donnait des leçons dans son bureau où venait peu de monde. Il me gronda bien au commencement, parce que j'avais couvert de bonshommes et d'inscriptions mes livres qu'il passa en revue. Cependant je comprenais ce qu'il m'expliquait, lui, parce que sa méthode était directe et vivante, et je ressentais sa bonté pour moi à travers sa froide attitude qui m'intimidait. Et, aujourd'hui que je consigne ces souvenirs, l'amour que je n'ai pas su lui exprimer alors, je lui en fais part. Je vois sa table, son encrier de porcelaine, ses ciseaux, son coupe-papier de corne blonde qu'il faisait ployer nerveusement sur la lettre qu'il lissait en la pliant, son porte-plume, ses crayons, tout cela méthodiquement disposé ; je vois l'almanach à effeuiller, la boîte à fiches du répertoire, les dos numérotés des registres sur les longs rayons, je vois le feu, les chenets, je vois la galerie, et, au delà, tomber la pluie sur la Bidouze, et celle-ci s'enfler, devenir limoneuse, gémir, et de petits plongeons entraînés par le courant barboter, plonger, reparaître, et je vois les cimes des peupliers s'arquer sous la tristesse du vent d'automne.

— Répète-moi l'accord du participe passé employé avec le verbe être?

— Le participe passé accompagné de l'auxiliaire être s'accorde avec le sujet du verbe.

— C'est bien. Tu as su ta leçon. Nous irons, cet après-midi, à la cabane de M. Ganderats.

Ah! pourquoi ne pas devoir toujours mener cette existence? Était-il donc un plus grand bonheur que de voir, à travers le treillis de bruyères, un bec-fin s'engager imprudemment sur le sol du filet ou d'entendre ce bruit de vis qui suit le coup de fusil quand, à l'approche de l'hiver, les plaintifs pinsons se laissent emporter, par le vent pluvieux, comme des feuilles mortes? Une plus grande félicité que de vivre médiocrement parmi les siens à l'heure où la vapeur fait tressauter le couvercle du pot de châtaignes? Il a été utile, Seigneur, pour que je vous suivisse, que vous m'ayez montré combien votre foyer est plus obscur encore et plus modeste que n'était le nôtre. Non, vraiment, je n'ai pas la conception juive du Règne de Dieu, et s'il m'avait fallu, pour me convaincre, la vision béatifique de l'Élysée à la place de celle de la Crèche, où en serais-je de mon salut? A toutes les aigles impériales je préfère un chardonneret qui s'élève de branche en branche en décrivant une spire. Hélas! je prévoyais que, cette vie humble et mélancolique, il me faudrait au moins un temps y renoncer, car tout vrai bonheur tremble dans notre main. Comme pour me confirmer dans cette appréhension, mon père, un jour que lui et moi regardions la Bidouze du haut du mur de notre jardin, prononça :

— Bientôt, peut-être, quitterons-nous ce pays où tu manges ton pain blanc.

Lorsqu'il m'eut dit cela, je regardai avec attendrissement la rivière, je me réfugiai davantage en moi-même, j'essayai de me mettre en boule comme le hérisson peureux, et, après souper, sur le canapé de crin, assis auprès de ma sœur, je buvais en silence le calice amer de cette phrase.

Quelques lectures, vers cette époque, me séduisirent. Par-dessus toutes, l'histoire d'un charmeur de serpents. En compagnie de cet Hindou, je m'enfonçais dans les forêts qui bordent le Gange, et ma flûte faisait danser et revenir à mes paniers humides de rosée, les reptiles tout brillants de clair de lune. Que volontiers je fusse parti, libre et seul et sauvage, à travers la jungle, pour y devenir l'ami de ces bêtes

et, encore, des singes de Singapour que deux antiques voisines, les demoiselles Duhagon, me montraient dans un livre mystérieux ! Aux personnes qui n'étaient point de mon entourage immédiat, je devais sembler un singulier petit garçon, d'intelligence un peu exotique. Quelqu'un, — préjugeant de mes goûts, et il est certain que tout ce qui avait trait aux colonies, dont mon père était originaire, me donnait comme une nostalgie fiévreuse, — pensa me faire plaisir en m'offrant une boîte d'animaux féroces, jouet qui me déplut beaucoup. Il ne faut comprendre à moitié ni les enfants ni les hommes. Qui dut me tenir pour assez original, et me le fit comprendre, malgré le peu de moi-même que je laissais paraître, ce fut ma cousine Élisa, qui vint passer chez nous quelques jours, et dont la résille blanche se fondait sur la galerie au bel argent de la nuit. C'est alors, de Saint-Palais, qu'elle prévint sa mère de sa résolution bien arrêtée d'entrer en religion. Expulsée de France, elle fait oraison à l'ombre de la forteresse du Cid.

Mon père disait vrai, quand il prévoyait son départ. Un changement de situation, que voulut lui imposer son administration en faisant fusionner le bureau des hypothèques avec celui de l'enregistrement, ne lui plut pas. Il appréhendait de trop lourdes responsabilités ; et le souci de mon éducation, qu'il prévoyait plus aisée dans une grande ville, et sous sa surveillance, lui fut une raison de plus de n'accepter pas cet avancement sur place. Là encore il se montra brisant vis-à-vis de ses supérieurs qu'il mécontentait d'ailleurs par ses idées politiques. On lui intima brusquement d'accepter l'offre ou d'être mis en disponibilité. Sa fierté le fit se cabrer et, bien qu'il s'agît de pain quotidien, il opta pour la disponibilité. Ce fut un matin de novembre 1879 qu'on la lui signifia. Il pâlit. Et je vois encore ma mère, la face douloureuse et résignée, le maintien accablé, refermer une porte. Quant à moi, je me rendis sous un hangar qui nous servait de bûcher et là, avisant une pioche, je résolus d'en enfoncer le fer dans le sol, d'un seul coup et de telle manière que je me prouvasse à moi-même l'aversion que m'inspiraient les ennemis de mon cher papa. Je brisai net le fer. Il semble que, dans la vie, les ennuis en entraînent d'autres. C'est ainsi qu'en s'occupant de notre déménagement, nous allions quitter Saint-Palais pour attendre, à Orthez, dans la maison des grand'tantes hugue-

notes, un poste qui convînt à mon père, celui-ci marcha sur un clou qui saillait d'une planche. La blessure, quoiqu'elle ne présentât qu'un point insignifiant comme étendue, fut très grave, et le docteur Morbieu ne nous cacha point, lorsque tout danger fut conjuré, qu'un de ses clients avait récemment trouvé la mort dans un cas identique. Bref, mon pauvre père en fut réduit, pour circuler dans les appartements, à s'aider d'une chaise où il appuyait le genou de sa jambe malade. Et il marchait encore avec difficulté, s'aidant d'une canne, lorsque nous arrivâmes à Orthez.

Je retrouvai à Orthez la vétuste et poétique demeure familiale, telle que dans les échappées confuses de ma prime enfance. Mais, pour un séjour permanent, l'avaient quittée mon grand-oncle, docteur, juge de paix, guitariste, et sa sœur Clémence. Cette vieille fille, qui m'est bien présente, était dans sa religion d'une sainteté parfaite. Maigre et longue, elle eût été de ces sœurs de la primitive Église qui marchaient à la suite de Paul de Tarse. Sous des sourcils hirsutes de prophète, son regard d'acier bleu était tranchant comme le glaive apostolique. Elle appartenait à l'Église libre de M. Reclus, le père des géographes et du docteur. Ce pasteur habitait la même vieille baraque où j'écris ces lignes et où sa femme tenait une école de filles. Toute élève sortait de là singulièrement distinguée de manières, à quelque rang social qu'elle appartînt. Le père Reclus pratiquait une dévotion qui l'eût rendu odieux si son caractère n'avait mérité tant d'estime : sous prétexte d'aumône, il mettait sa femme dans le plus cruel embarras, vendant l'argenterie, distribuant linge, vestes, culottes, allant jusqu'à enfourcher deux de celles-ci pour retirer l'une et donner l'autre en chemin. Il menaçait de toutes les foudres infernales, pour la moindre peccadille, les écolières qu'il faisait comparaître devant lui, leur lisant, pour les terroriser, avec la voix d'un lion, des passages de l'Apocalypse. Voyageait-il en cabriolet, il en descendait pour inhumer une musaraigne de peur que son prochain ne fût piqué par une mouche qui eût pu sucer la charogne. Convaincu par ses méditations que la fin du monde était proche, il s'était fait confectionner un costume blanc qu'il tenait en réserve pour aller à la rencontre du Seigneur et siéger parmi les élus. Tel était le patron religieux que ma grand'tante Clémence s'était choisi, délaissant le temple ordinaire pour cette chapelle à

côté. De cette chapelle, composée de protestants plus jansénistes que les autres, elle était l'un des piliers les plus perdus dans la nuée. Après un long recueillement, pendant le culte, il arrivait qu'elle parlât, poussée par une pieuse inspiration, et comme font encore quelques-uns de ses frères et sœurs dans cette communion. Je trouvai donc de manque, au foyer d'Orthez, vers janvier 1879, cette ombre subtile qui fut douce à mon enfance et réserva son tonnerre à ses contemporains. La famille n'y était plus représentée que par Célanie, qui ne ressemblait à Clémence que par son corps anguleux. Elle était, celle-là, sans mysticisme, génie de l'âtre obscur, à physionomie de Parque, Béarnaise à bon bec, recueillant les œufs, entretenant la flamme d'une lampe de sorcière, mouchant la classique torche de résine, surveillant le partage des moissons, présidant à la vendange, soutirant, houillant le vin, égrenant le maïs, disputant avec les marchandes, prisant du tabac, répandant une odeur de miel tant elle cirait le parquet, jusqu'à ce qu'on y glisse et tombe. Si Clémence, en marchant, avait l'air de planer sur une eau spirituelle, Célanie paraissait courir. Cette survivante de huit frères et sœurs nous reçut, durant la disponibilité si pénible de mon père, et je ressentis étrangement que les morts nous entouraient. Leur présence était partout, et les conversations, dont je saisissais des bribes, de ma grand'-tante avec mon père, soulevaient le voile d'un passé que j'ai reconstitué peu à peu. La vieille filandière parlait de son père Mathieu, natif du Tarn, fils de notaire, venu à Orthez avec un régiment dont l'intendance lui incombait, s'y fixant, s'y mariant, tenu pour suspect par les terroristes, enfermé comme tel dans la tour de Moncade d'où il lançait à ses petites filles qui venaient le considérer à la fenêtre de sa prison quelques pommes de son repas de condamné à mort. C'est en vain que, pour donner le change à ses dénonciateurs et les attendrir, il avait proposé en séance publique l'enlèvement de toutes les girouettes de la région, symboles de la féodalité ! Seul, l'arrêt de la guillotine, à Bayonne, le sauva. Mais la figure qui dominait sur toutes celles que le ciel avait reprises était celle de mon grand-père, le docteur médecin Jean-Baptiste, dont j'ai déjà parlé, qui avait été chercher fortune dans l'un de ces pays où les fleurs sont larges comme des cloches, les flots couleur de flamme de soufre, les fruits d'une étrange saveur,

les jeunes filles jalouses et franches. Longtemps j'ai regardé, sur un châle fleuri de ma grand'mère, frissonner la moire de l'océan guadeloupéen. Nous avions là-bas, mais à Saint-Pierre de Martinique, d'autres parents, les Lalaurette. D'un vieux papier qui laisse de la poudre entre mes doigts, comme d'un papillon tropical, il ressort qu'un de ces cousins, une sorte de commissaire de la marine antédiluvien, laissa un testament fort discuté par les siens qui instituait pour sa légataire « Rose, négresse libre ».

Une vieille femme, nommée Honorine, aidait Célanie dans les soins ménagers que notre présence à Orthez compliquait. Un ménage protestant de portiers rendait aussi quelques services. Ma grand'tante m'agaçait quelque peu en me citant Daniel, l'un de leurs enfants, en exemple, parce qu'il était plus sage que moi et qu'il savait imperturbablement les versets que le pasteur lui donnait à apprendre et qu'elle lui faisait répéter.

— Tu as, me disait-elle, une nature rétive. Il faut que l'on te plie comme l'osier quand il est jeune.

Il est fort à croire que Célanie, en me servant cette sentence de couleur biblique, était inspirée par l'osier dont on entourait les cercles de ses tonneaux. Tout chez elle se rapportait à un détail d'ordre pratique, ce qui la rendait, malgré tout, fort intéressante pour un enfant. J'appris ainsi que dans une année lointaine les œufs avaient gelé, le vin s'était glacé, que le gave avait durci à tel point qu'on avait pu y faire passer un char à bœufs. La vieille originale prenait toute la journée, tantôt d'un graisseron, tantôt d'un fruit ou d'une crème de millet qu'elle étalait à la mode du pays sur le dos de sa main pour l'y laper, ou d'un morceau de pain trempé dans la soupe, ou d'un café qu'elle renouvelait dans une tasse minuscule. Cette existence de petites traditions me plaisait beaucoup et me faisait oublier Saint-Palais où je n'avais réellement regretté que Fox, le caniche de Me Campagne, notaire. Je m'étais aussi fort attaché à un bouvreuil, mais je l'avais fait suivre à Orthez où sa mort me causa le plus vif chagrin que vous puissiez imaginer. Il était beau, avec sa tête de velours noir, son dos cendré, son gilet couleur de tuile éclairée par le soleil couchant. Il lui advint ce qui, souvent, arrive à ses congénères : une indigestion l'emporta, causée par une débauche de noix. Mes sanglots ne cessèrent que sur la promesse que me fit mon père qu'il rem-

placerait le passereau glouton par un perroquet. Je me mis en peine de trouver une concession de terrain assez longue pour que reposassent en paix les os légers du chantre aérien. Ce fut un rosier qui me l'accorda. Et, après quarante ans, je ne regarde pas sans émotion le coin de jardin où l'oiseau rose mêla son cœur au cœur des roses qui s'épanouissent au printemps.

Mon père recevait quelques visites surtout d'anciens camarades qui l'avaient connu à Orthez au temps qu'il était au collège d'un certain M. Calmejane, et, plus tard, quand il y devint surnuméraire de l'enregistrement. L'un d'eux, M. Goude-Dumesnil, imprimeur d'un journal du cru, ressemblait à tous les hommes célèbres, de Charlemagne à Gutenberg, en passant par Vasco de Gama et en continuant par Bernard de Palissy : barbe majestueuse, long nez à angle presque droit, front démesurément chauve avec, en arrière, une cascade de cheveux prenant leur source sur la nuque. C'était un excellent prote, qui avait collationné la copie de Théophile Gautier à la *Revue des Deux Mondes*, et qui se rappelait que l'auteur du *Capitaine Fracasse* mâchonnait un sempiternel cigare, qu'il n'ôtait guère de sa bouche que pour boire de l'eau-de-vie sur la table de rédaction. M. Goude-Dumesnil avait une autre passion que celle des beaux caractères, la passion du mariage. S'il ne se fût décidé à mourir avant sa dernière et troisième femme, à un âge fort avancé, il se serait encore remarié, m'assurait l'un de ses anciens condisciples auquel, dès l'âge de neuf ans, il confiait avec enthousiasme ses projets matrimoniaux. Il n'avait qu'un défaut, celui de professer, à l'endroit des prêtres, une haine qu'il n'avait point, je l'espère, leur reprochant l'usage du latin et terminant ses diatribes par cette formule exclamatoire : « Je les fouaillerai ! » Je fis la connaissance du neveu de sa femme, qu'il avait adopté n'ayant eu d'enfant d'aucun lit. C'était un brave petit garçon qui m'apprenait à tirer de l'arc et qui fréquentait la même école que moi, car mon père avait eu l'idée baroque de me mettre chez l'instituteur protestant, M. Lasalle, dont la modération, je dois le dire, eût été taxée, de nos jours, de cléricalisme. M. Lasalle, que j'ai retrouvé plus tard à Orthez, ressemblait à un magister d'Erckmann-Chatrian ou à un ligueur au repos. J'ai, durant les quelques semaines que j'ai passées sous sa férule morale, souffert d'horribles coliques. On m'eût

certainement ouvert aujourd'hui. Il n'en fut rien, par la grâce de Dieu. Dès que je me fus aperçu que mes crises ne se produisaient point quand je m'observais pour ne point appuyer, en écrivant, mon estomac contre le rebord de la table, elles furent conjurées. Coïncidence? Peut-être. Le retour de la classe, dans la brume hivernale et dans le parfum qui s'exhalait des tanneries, m'était doux. Je trouvais, à mon arrivée, dans la salle à manger, un bon feu de mottes, et souvent, assis au coin de la cheminée, notre cousin Gustave Lajuzan dont la ferme *Laclotte* avait servi d'ambulance, en 1814, au général Foy qui reçut des Anglais, non loin de là, sa quatorzième blessure. Avant qu'on eût érigé, un peu plus bas, il y a cinq ans, un prétentieux monument commémoratif qui célébrât ce centenaire, la petite pyramide dédiée au « héros citoïen » témoignait seule, sur un terre-plein de la propriété *Laclotte*, de la bataille d'Orthez. Dans une solitude dont le cri du vanneau, le chant de la caille, les grelots de quelque attelage roulant vers un marché des Landes, ou en revenant, soulignent le silence, le voyageur est tenté de se découvrir, comme dans l'image d'Épinal, devant ce naïf monolithe qu'il aperçoit à trois kilomètres de la ville, sur la route de Dax. J'ai visité, dans mon enfance, en compagnie dudit cousin, de ses filles et de sa femme, cette ferme sombre et massive et la chambre au lit grossier où fut étendu, paraît-il, ce soldat de la grande armée. Malgré tant de soleils et de pluies qui ont purifié, lavé cette terre, dont j'ai mangé les beaux raisins, le souvenir de sang y persiste, tenace comme ces deux syllabes : *cruor.* Un renseignement qui semble assez précis nous apprend que le général Foy laissa à *Laclotte* une édition des *Commentaires de César* dont il faisait sa lecture favorite. Je ne pus jamais obtenir, de mon cousin Gustave, qu'il me laissât rechercher ce bouquin dans le grenier où l'on supposait qu'il se trouvait. Avec l'âge, les manies de mon cher parent n'avaient fait qu'augmenter, surtout celle du mystère, fréquente à Orthez, et portant sur le moindre sujet. Il est même d'usage courant, et ce fut son cas, de n'avouer jamais à personne, pas même à ses proches, le nombre de litres de vin que votre vigne a fournis.

La population d'Orthez était d'ailleurs, à cette époque, d'une originalité sans pareille. On citait un richard qui, pour n'user point sa culotte, la baissait avant de s'asseoir,

et un veuf qui, pour commémorer sa défunte, avait exposé dans son salon des pots de confiture portant cette mention : « Dernière marmelade fabriquée par ma bien-aimée Victoire. » Je n'en finirais point, si je dénombrais les chroniques retenues par les anciens qui me les ont narrées, ou les étrangetés dont j'ai été moi-même le témoin. On assure qu'il faut mettre tant de lubies sur le compte de mariages consanguins, moins fréquents depuis l'installation de la voie ferrée. Il me semble assez juste de dire que l'atmosphère même de la petite ville, ce côté taciturne entretenu chez les protestants par le souvenir des anciennes guerres religieuses qui les pousse à enfouir leurs pièces d'or et à fermer leurs volets à toute heure du jour, contribue à cette mentalité. Le paysage aussi. Rien de plus *lunatique* que ce vieux pont où de rares ombres se glissent à l'entrée de la nuit, semblables à des funambules, aux Pierrots et Arlequins, aux Gilles et aux Colombines, la face enfarinée par l'astre, le pied léger, prêts à l'échange de coups de batte. Je fus, à l'époque même où j'en suis de mes mémoires, tout à fait surpris de cette sorte de figure chorégraphique appelée par les gens du cru *pantalonnade* et qu'ils produisaient à l'époque du carnaval. J'assistai à cette danse, de l'une des fenêtres du vieux salon familial. Dix ou douze nigauds, ayant revêtu des costumes de calicot passementés de bleu, la culotte bouffante à mi-mollets, faisaient le simulacre de se battre en duel, en sautillant. Les épées étaient remplacées par de longues aiguilles de bois mouchetées. Je n'ai jamais assisté à rien de plus pénible. On avait l'impression que ces hommes montraient là tout leur caractère puéril, vaniteux et falot.

Ce séjour, qui me permit de prendre contact avec ces types extraordinaires, ne dura guère plus d'un mois, entre janvier et février 1880, il me semble. Après quoi, ma mère, ma sœur et moi allâmes passer quelques jours à Pau, chez mes grands-parents et chez mon oncle le Mexicain, à Assat, où mon père nous avait précédés. Heureusement que, cette fois, j'échappai au lycée dont j'avais horreur. On me fit prendre quelques répétitions avec un instituteur rose et grassouillet qui s'appelait M. Franc. Il marquait vingt-huit ans. Il me faisait résoudre des problèmes dans le genre de celui-ci : *Quel est le prix de cent quarante fromages de Livarot, si l'on sait que trois de ces fromages ont été payés vingt-cinq francs?* Un jour, M. Franc m'interrogeait, il me parut

rêveur. C'était au lendemain d'un jour de congé. Il arborait une rose à la boutonnière, et de temps en temps il penchait la tête vers la fleur et y plongeait son nez rond en fermant les yeux. Enfin, d'une voix pleine de miel, entre un fromage de Livarot et un express dont il fallait déterminer l'allure, en sachant qu'il partait de Bordeaux à dix heures cinquante du soir et arrivait à Paris à onze heures le lendemain matin, M. Blanchet me déclara : « Il est doux d'être fiancé. » Il souriait et paraissait retenir un tendre souvenir de la veille. Sa joie d'amoureux me laissa fort indifférent, mais ce qui m'enchanta, me sembla provenir chez lui d'un état d'âme ravissant, ce fut quand il me dit : « Monsieur Francis, je vous donne comme sujet de narration française : *Vercingétorix.* » Je fus en proie à un enthousiasme indescriptible, à l'idée de m'étendre sur un thème aussi héroïque. Rentré à la maison, je m'installai dans la salle à manger où régnait l'odeur du tabac dont mon aïeul, comme on sait, entretenait la souplesse avec la carotte humide. Jamais parlementaire, appelé à célébrer un grand chef mort, n'apporta plus de pompe à son discours que moi au mien. Je dis tout ce que je savais sans omettre les druides détachant, avec des faucilles d'or, le gui des chênes. M. Franc vit passer, dans la lecture que je lui fis, le char de César où le général gaulois, enchaîné, redressait fièrement la tête. Mon répétiteur demeurait baba sous le flot de cette éloquence où Jaurès et Flaubert semblaient s'être donné rendez-vous. Il s'écria : « Il n'est pas admissible qu'un enfant de votre âge atteigne à de pareilles hauteurs ! Vous avez copié ce devoir ! — Non, monsieur ! répliquai-je fièrement. M. Franc, dont une nouvelle rose ornait le veston, me considéra un instant, mit son canotier sur l'oreille, prit sa badine et sortit sans ajouter un mot. Je crois qu'il aurait bien désiré d'en avoir écrit autant pour le réciter à sa fiancée. Je ne revis ce maître d'école que peu de temps encore, et pour lui annoncer que mon père, enfin dédommagé d'une injustice, venait d'être désigné pour occuper un poste de receveur à Bordeaux. Pour le rejoindre dans cette ville, ma mère, ma sœur et moi n'attendions que le choix d'un logement. M. Franc me dit : « Vous devez vous tenir pour très heureux de cette résidence où est envoyé monsieur votre père. Entre Pau et Bordeaux, le train s'arrête à Morcenx, où l'on mange fort bien. » Et, pour exprimer son admiration quant à cette cuisine succulente, il baisa

le bout de ses doigts réunis en faisceau. Cette nomination, en date du 12 mars 1880, nous l'avions apprise un matin, à Assat. Mon cœur fut inondé de joie. J'avais prié de toutes mes forces pour obtenir la fin de cette mise en disponibilité qui attristait mon père et son entourage. Car, même lorsqu'ils ne comprennent pas au juste la peine de leurs parents, leurs petits ont un cœur infini pour la partager dans l'ombre. Ce télégramme bleu, qui mettait fin à un gros souci, m'apparut comme un morceau du ciel printanier entre nos doigts, un fragment de ce luisant azur qui découpait l'érable blond où chantait une hirondelle effilée.

Francis Jammes.

(*A suivre.*)

Pour un centenaire

Les derniers jours de Joseph de Maistre

Le comte Joseph de Maistre mourut le 26 février 1821 à Turin, dans la maison Priocca, — aujourd'hui, maison Rondolino, — située en face de l'église « delle Madona degli Angeli », à l'angle de la rue Cavour. La fenêtre de la chambre où il mourut, au deuxième étage, juste au coin de la rue, donne en face de l'église.

Son acte de décès est déposé aux archives de la paroisse Saint-Charles, qui était sa paroisse. Il mentionne que le comte de Maistre est mort « muni des Saints Sacrements », et que « son corps fut transféré et inhumé dans l'église paroissiale d'Attessano » (commune de Venaria-Reale, près de Turin).

Douze ans plus tard, en 1833, le 16 janvier, ses restes furent exhumés et transférés dans l'église des Saints-Martyrs à Turin, qui était l'église des Pères Jésuites. Dans la relation que fit de cette cérémonie le Révérend Père Grossi, recteur de la résidence des Jésuites, on lit que la « communauté religieuse et même toute la Compagnie de Jésus prenait le plus vif intérêt » à ce transfert ; que le révérend père provincial remplissait les fonctions de célébrant, et que toute la

communauté « alla accompagner au lieu de la sépulture des siens, sous l'église, ce cercueil attendu et désiré ».

« Ce fut pour moi, dit-il, un spectacle très émouvant de voir... parmi tous ces tombeaux, déposée au milieu de la nef principale, cette bière entourée de trente et un religieux de la Compagnie de Jésus qui, récitant simplement et dévotement les psaumes d'usage, imploraient le repos éternel pour la grande âme de l'un de ses meilleurs amis et bienfaiteurs. »

Les liens les plus étroits unissaient en effet le comte de Maistre et les Jésuites. En Russie, spécialement, il avait été leur ami, leur défenseur, l'intime de leur Général, le Révérend Père Rozaven. Sur son livre de raison, est noté en 1804 : « Le 24 avril (6 mai), jour de Pâques dans ce pays, j'ai communié de la main du Général des Jésuites. » Il fut d'ailleurs enveloppé dans la même disgrâce qui, par un décret du tsar, reléguait les Jésuites à Polotsk et, le frappant lui-même de suspicion pour cause de prosélytisme catholique (on l'accusait de faire des conversions), l'incita à demander son rappel au roi de Sardaigne.

Il était rentré de Russie au mois d'août 1817. Par lettres patentes du 18 décembre 1818, il avait été nommé ministre d'État et régent de la grande chancellerie.

Peu de temps avant sa mort, alors que la révolution menaçait déjà le Piémont, le comte de Maistre assistait à un Conseil des ministres, présidé par le roi, où s'agitait la question de changements importants dans la constitution. Il jugeait que le moment n'était pas opportun. Il se leva, et parlant d'abondance, s'échauffant peu à peu, prononça un véritable discours qu'il termina par cette apostrophe : « Messieurs, la terre tremble, et vous voulez bâtir. »

A la suite de ce discours, le roi le félicitant en ces termes : « Tu es vraiment un bon sujet et un parfait honnête homme », Joseph de Maistre dit à ses enfants : « Voyez, il y a cinquante ans que je le sers, et c'est aujourd'hui seulement qu'il reconnaît mon zèle et ma fidélité : cela signifie que je dois mourir bientôt. »

Il ne se trompait pas. Dès la fin de 1820, il donna les plus vives alarmes à sa famille. Il se remit pourtant ; mais ses forces continuèrent de décliner avec des hauts et des bas, sans que ses facultés intellectuelles perdissent rien de leur vigueur. Il fut d'abord atteint dans les jambes ; puis le mal

augmentant, la vie se concentra dans sa tête, une tête magnifique qui avait conservé toute sa chevelure, entièrement blanchie par l'âge, ce qui faisait dire à un Sicilien : « Il ressemble à notre Etna ; il a la neige sur la tête et le feu dans la bouche. »

Un mois avant sa mort, le 26 janvier 1821, sa fille Constance écrivait à Mgr Rey, évêque de Pignerol, pour lui faire part d'un léger mieux :

Peu de jours avant de tomber malade, il avait fait ses dévotions (le jour de Noël). Quand il nous a alarmés au point de faire faire une neuvaine pour lui à la Consolà, maman est allée parler à son confesseur qui est venu deux fois et qui n'a pas jugé à propos de lui faire recevoir les sacrements. Le malade l'a vu sans frayeur, et s'il y avait eu le moindre danger, vous connaissez assez la solide piété de maman et les sentiments religieux de ses filles pour ne pas craindre de leur part cette faible et perfide tendresse des gens du monde qui traitent un malade en païen sous prétexte de ne pas l'effrayer. Nous faisons la prière du matin et du soir dans sa chambre et c'est moi qui suis chargée de la lecture de piété.

C'est ainsi que se sachant condamné, Joseph de Maistre se préparait à la mort, au milieu d'une famille pleine de la plus tendre sollicitude, jouissant des consolations de la religion qu'il avait défendue avec autant de dévouement que de talent. Vint le moment où il ne pouvait plus rien prendre ; les aliments lui faisaient horreur. Entouré de soins, il remerciait ses enfants, tout en leur disant : « Vous ne me tirerez pas de là et vous me fatiguerez en vain. » Il n'était pas un malade facile.

Le 12 février 1821, Constance écrivait à son oncle, Nicolas, colonel du régiment de Savoie :

Mon père continue à être mieux, malgré le dégoût qui lui a repris dans toute son horreur ; ses jambes ont plus de jeu, et il fait quelques tours dans sa chambre et même dans le salon avec assez de grâce et fort peu soutenu par les bras sur lesquels il s'appuie. Mais il faut que je vous le dise, il est capricieux comme une femme et volontaire comme un enfant. Sur trois choses qu'on lui demande, il en accorde à peine une : aujourd'hui il refuse de se promener, une autre fois de marcher, puis de prendre son bol, puis de se laisser frictionner les jambes. Enfin il aurait grand besoin de recevoir des leçons de docilité de vous, qui êtes souple comme un gant avec ma tante, et je compte

sur vous pour lui inculquer cette maxime fondamentale de tout bon ménage : c'est que le mari soit soumis à la femme en tout ce qui regarde sa santé.

Malgré ses souffrances, Joseph de Maistre ne négligeait pas les devoirs de sa charge. Il avait été toute sa vie un travailleur opiniâtre, ne prenant que trois heures de sommeil sur vingt-quatre. Jusqu'aux dernières heures de sa vie, il persévéra dans son labeur. La veille de sa mort, il passa presque le jour entier dans un fauteuil, et signa encore plusieurs actes de chancellerie. Il se mit au lit entre neuf et dix heures du soir, et à deux heures du matin, le 26 février, il s'éteignit, à l'âge de soixante-sept ans, dix mois et vingt-cinq jours.

Son plus bel éloge fut fait par sa fille Constance dans une lettre qu'elle écrivit le 21 avril 1821 à M. l'abbé Vuarin, curé de Genève, lettre magnifique qui fait voir quelle intimité faite de confiance et de tendresse mutuelles régnait entre le comte de Maistre et ses enfants, et aussi quel degré d'intensité atteignait la vie chrétienne dans cette famille formée par son chef à sa propre image :

Turin, le 21 avril 1821.

Monsieur l'Abbé,

Vous dites bien « il faut se taire parce que Dieu l'a voulu » ; mais Il ne m'en a pas moins imposé le plus grand des sacrifices, et frappé sur moi un de ces coups qui rendent insensible à tous les autres. Je ne crains plus rien dans le monde, et Celui qui m'a ainsi broyée et préparée peut faire de moi maintenant tout ce qu'il Lui plaira.

Pour la seconde fois, depuis mon malheur, vous êtes venu m'apporter des paroles de consolation et d'amitié. Je n'ai point répondu à votre première lettre ; car ce que vous me demandiez, cette affreuse nouvelle que vous pressentiez déjà, n'a pas tardé à vous être connue, et que pouvais-je vous dire dans ces premiers moments où je suis restée muette de douleur? Que vous dirai-je même aujourd'hui, monsieur? Votre souvenir, votre compassion, les regrets que vous m'exprimez, tout cela est bien fait pour toucher mon cœur, et cependant je ne sais rien vous dire de ce que je sens, et il me faut de la peine pour prendre une plume qui ne doit plus être consacrée à *son* usage. Vous apprécierez mieux qu'un autre, monsieur et digne ami, la grandeur de la perte que nous avons faite ; mais personne, dans ma

famille, n'a plus perdu que moi. Je m'étais donnée dès l'instant que je l'avais vu, et depuis plus de huit mois que sa santé déclinait visiblement, je ne pouvais me résoudre à le quitter un seul moment de la journée ; je lisais, j'écrivais, je pensais pour lui, j'étais devenue son bras, et même sa mémoire à l'égard des choses usuelles et communes qui ne pouvaient trouver place dans cette grande tête ; rien ne me paraissait impossible quand il s'agissait de lui être utile, et l'envie de le soulager en quelque chose doublait toutes mes facultés. Maintenant, monsieur, je ne sais plus que faire de tout ce que j'employais à son usage : point de but à mes occupations, plus de centre auquel se rapportent mes actions ; l'âme de mon existence m'est ôtée, tout m'ennuie, tout me pèse et je crois voir que la vie du monde est finie pour moi.

J'ai prié M. l'abbé Rey de vous faire tenir un exemplaire de *l'Église gallicane;* vous pourrez bien écrire à la tête : « de la part de l'auteur », car sur son lit de mort il a fait inscrire votre nom dans la liste des personnes choisies à qui il destinait son ouvrage.

J'ai lu, monsieur, avec un douloureux plaisir, la lettre que renfermait la vôtre, mais ce n'est pas dans ce concert unanime d'hommages et de regrets que l'on trouve quelque consolation ; il faut la chercher dans les paroles qui viennent de plus haut et entendre Jésus-Christ nous dire : « Quiconque m'aura confessé devant les hommes, je le reconnaîtrai aussi devant mon Père. » Il est donc heureux, celui que je pleurerai toute ma vie ; il n'a point enfoui le talent que le Maître lui avait confié ; il a défendu jusqu'à son dernier soupir la vérité de la religion, et il continuera après sa mort le bien auquel la courte durée de ses jours n'a pu suffire.

Nous savons aussi, et c'est la vérité même qui nous l'assure, que la Loi et les Prophètes sont contenus dans le grand précepte de l'amour de Dieu et du prochain, et ce précepte, mon digne père l'a accompli dans toute son étendue ; peu d'hommes ont pu prononcer avec plus de sûreté que lui : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Jamais je n'ai pu découvrir dans ce cœur si bon, si chrétien, la moindre trace de fiel et de venin ; il oubliait les injures au pied de la lettre, et si quelquefois il venait à se les rappeler, c'était pour s'en venger à la manière de l'Évangile : « Tu as beau dire, m'écrivait-il dans une de ses lettres, il n'y a pas moyen d'excuser N. de ses torts envers moi. Aussi j'ai voulu me venger, et je serai probablement assez heureux pour lui obtenir la place qu'il désire. » Peu de jours avant sa mort, comme on donnait l'ordre de ne pas recevoir, il prit la parole avec vivacité : « Si telle personne vient, dit-il, faites-la entrer, elle m'a fait de la

peine, il faut avoir plus d'attention pour elle. » C'était aussi les derniers jours de sa maladie qu'il répétait avec feu ce passage de l'Apocalypse : « A celui qui m'aura rendu témoignage de moi, j'ouvrirai une porte que nul ne pourra fermer. » Oh ! sans doute, elle lui sera ouverte cette porte qui conduit au séjour de la félicité. Comme son père, il s'est endormi à la veille d'une révolution ; il n'a point vu un roi descendre de son trône, l'héritier de la couronne conspirer contre son seigneur et son bienfaiteur, de jeunes insensés ébranler un édifice antique, s'élever contre les anciens de l'État et rêver le règne de Roboam. Il n'a pas signé cette triste abdication que le crime et l'audace ont arrachée à la clémence, ou plutôt à la faiblesse royale ; il n'a point vu son auguste souverain fuir de sa capitale ; il n'a point vu l'ignominie de son pays, la prévarication de la noblesse, le pouvoir défaillant faute de ministres, le comble de la perfidie et le comble de la lâcheté, le déchaînement et le triomphe des plus viles passions ; la fidélité même sans foi et sans dévouement ; des prêtres prêcher la révolte, et les pasteurs de l'Église, gagés ou effrayés par la rébellion, envoyer à leurs ouailles des paroles de mensonge et de perdition. Il s'est envolé à temps, et *fugiente penna*, il s'est dérobé aux crimes et aux misères de la terre. Absorbé dans la vision béatifique, inondé d'un torrent de délices, qui pourrait dire de quelle lumière est pénétré cet esprit, cette intelligence déjà si lumineuse lorsqu'elle était encore resserrée dans son étroite prison, moins encore par les dons du génie que parce qu'elle n'avait jamais été offusquée par la fumée des passions? Il avait, pour s'élever à Dieu, ces deux ailes dont parle l'Imitation, la *simplicité* et la *pureté;* et aussitôt que le lien qui le retenait captif a été coupé, il s'est élancé sans effort pour remonter à son centre. Oui, il est heureux, son visage me le disait quand je le voyais expirer ; et je le crois d'une façon intime, rien de ce qui se passe sur la terre ne saurait troubler sa félicité ; et s'il laisse encore tomber quelques regards sur ce globe, c'est pour bénir, pour protéger ses enfants, pour les guider dans la voie dont il ne s'est jamais écarté.

Pardonnez-moi, monsieur et digne ami, cet abandon avec lequel je vous ai parlé d'un père qui était ma gloire et ma joie, qui fut ma divinité terrestre, et que j'invoque comme un protecteur dans le ciel. Vous êtes ministre de Celui qui a dit : « *Beati qui lugent* ». Vous aimiez, vous honoriez cet homme incomparable ; vous savez comme il manque à l'État, à l'Église, et ma douleur, pourvu qu'elle ne soit pas païenne, ne sera pas désapprouvée par vous.

Mort sans fortune, Joseph de Maistre léguait à sa famille

un plus noble héritage « que les vers ni la rouille ne rongent » : avec un nom illustre, de précieux enseignements, l'exemple des plus rares vertus, de profondes convictions, un attachement inébranlable à la foi chrétienne, un dévouement sans bornes à l'Église et à l'autorité légitime ; une magnifique unité de vie qui réalisait pleinement dans les actes les grandes idées politiques, morales et religieuses dont il s'était fait l'apôtre en des pages immortelles.

Ce patrimoine précieux, la descendance de Joseph de Maistre doit à sa mémoire de le conserver, de se le transmettre fidèlement de génération en génération. C'est un devoir auquel elle ne faillira pas, persuadée que de telles traditions font les grandes familles, et par celles-ci les grandes nations.

C^te^ RODOLPHE DE MAISTRE.

L'abbé de Choisy

Bien que M. de Lescure ait écrit dans sa préface aux *Mémoires* de l'abbé de Choisy : « Il y eut beaucoup de grands hommes sous le règne de Louis XIV, il n'y eut guère d'originaux », à bien regarder dans l'histoire, et même dans l'entourage du roi, on rencontrerait, au contraire, nombre de figures d'une fantaisie allant parfois jusqu'au burlesque. Que l'on se souvienne de l'originalité d'un Lauzun, par exemple, de celle de la trop tendre Mademoiselle, des bizarreries de la Palatine, que l'on songe encore au duc de Vendôme, moins connu, mais aussi maniaque, qui préférait le poisson puant à tout autre, et si malpropre que son lit était plein de chiens et de chiennes qui y faisaient leurs petits, et que lui-même « ne s'y contraignait de rien » (1), ou de cet autre fou, Vatteville, cadet de Franche-Comté qui se fit chartreux, puis s'ennuya, tua son prieur, s'enfuit, ne voulut pas, à l'auberge, partager avec un voyageur un menu qu'il jugeait insuffisant pour lui-même (c'était un gigot entier et un chapon), tua ce voyageur, acheva paisiblement de manger son dîner « jusqu'aux os », et s'en fut chez les Turcs ; se fit circoncire, devint pacha, fit la guerre pour sa nouvelle religion, la trahit, revint au pape, et mourut pieusement évêque de Baume.

Comment ne pas rappeler aussi les excentricités de Mme de Saint-Hérem qui, lorsqu'il tonnait, se fourrait à quatre

(1) Saint-Simon.

pattes sous son lit, et faisait coucher dessus tous ses gens en masse, afin « que si la foudre tombait, elle eût son effet sur eux d'abord ». Cette même dame, un jour, près de Fontainebleau, trouvant la Seine, où elle se baignait, trop froide, commanda à ses femmes de verser tant d'eau bouillante autour d'elle pour la réchauffer, qu'elle se brûla les cuisses, et fut obligée à garder le lit.

Que l'on évoque encore Christine de Suède, avec sa perruque d'homme, ses gros souliers, sa chemise « sortant tout autour de sa jupe » (1), parcourant l'Europe à la tête de sa cavalcade ambulante, s'arrêtant dans les villes pour écouter les harangues des grands, et les interrompant par quelques paroles graveleuses ou grimaces à l'adresse de la foule. D'autres figures étranges se présenteraient à la mémoire, et parmi elles, Mme de Gordon, dame d'honneur à la cour de Versailles, si folle que lorsqu'elle jouait couchée, elle lançait les dés par terre et crachait dans son lit, ou, étant de service auprès de Madame, lui jetait ses gants à la figure, et mettait la coiffe de Madame sur sa propre tête.

L'abbé de Choisy ne dépare pas la collection ; toutefois son personnage est plus léger, plus frivole que les précédents, il possède aussi plus de grâce, son inconscience même a des charmes, et son cynisme ressemble souvent à une innocente franchise.

Il a paru, depuis 1727, (2) plusieurs éditions de ses *Mémoires*. Son *Journal* vit le jour en 1686. Sainte-Beuve le consacra. L'abbé de Choisy fait donc depuis longtemps partie de la petite histoire des lettres. Pourtant, par un phénomène assez étrange, il en est de lui comme de certaines énigmes que le temps n'a pu résoudre et qui piquent encore la curiosité, même après tant d'années révolues. Voici qu'un auteur nouveau a entrepris de rappeler la vie aventureuse de Choisy en résumant ses *Mémoires* et son *Journal*. M. Jean Mélia, que je sache, n'a rien découvert d'inédit sur son fantasque héros. Mais si M. Mélia a conçu l'ambition de divertir ses lecteurs par le récit des extravagances de l'abbé, de ses déguisements, de ses intrigues, de ses voyages au long cours, il y a réussi ; après cela il l'édifiera sans doute par la conversion et le repentir qui

(1) Arvède Barine.
(2) Édition d'Utrecht, publiée par l'abbé d'Olivet, 1727, 3 vol.

terminent la vie de ce prêtre, lorsqu'il se décida — tardivement — à le devenir (1).

D'Alembert, dans son éloge de l'abbé de Choisy, loue avec gravité la mère de son confrère défunt : « C'était une femme de beaucoup d'esprit ; Louis XIV l'honorait de ses bontés, et elle en profita pour oser lui demander un jour : « Sire, voulez-vous devenir un honnête homme? Ayez sou- « vent des conversations avec moi. » D'Alembert parlait devant une assemblée d'académiciens ; des contemporains — l'abbé d'Olivet entre autres — ont insinué que Mme de Choisy ne fut pas insensible aux bontés du roi. Quoi qu'on en ait pu dire, cette mère fut certainement femme d'esprit, et avec le langage plein de verdeur de son siècle, elle sut parfois, sans gêne et rudement, dire leur fait aux gens, comme elle le fit en entendant un jour le comte de Roussy heurter à sa porte ; elle mit le nez dehors, et apercevant son visiteur, lui cria : « Monsieur le comte, je vous vis hier, c'est assez, j'ai affaire à Monsieur que voilà. » Cette rudesse n'excluait pas en d'autres temps, chez Mme de Choisy, un très actif esprit d'intrigue ; elle fut mêlée à l'affaire de Thou, et Mademoiselle disait « qu'il n'y avait rien où elle ne voulût se fourrer ».

Son dernier fils (l'abbé François-Timoléon) tint de sa mère quelques conseils assez significatifs, qui devaient lui servir pour la conduite de sa vie : « Mon fils, ne voyez jamais que les gens de qualité. Allez passer l'après-midi avec les petits Lesdiguières, le marquis de Villeroi, le comte de Guiches, Louvigny ; vous vous accoutumerez de bonne heure à la complaisance, et il vous en restera toute votre vie un air de civilité qui vous fera aimer de tout le monde. » Elle affirmait aussi : « Croyez-moi, il n'y a rien de tel que le gros de l'arbre. » Ce qui signifiait qu'il vaut mieux solliciter le roi que ses ministres.

Avec ces avis judicieux, François-Timoléon reçut de cette dame le goût, la passion même, des atours féminins. Elle la lui donna de bonne heure ; tout enfant, elle lotionnait le cou et la gorge de son fils à l'eau de veau, et l'oignait de pommade de pied de mouton, « ce qui faisait que la peau était douce et blanche ». Elle serrait la taille de l'enfant

(1) *L'Étrange existence de l'abbé de Choisy, de l'Académie française*, par Jean Mélia (Émile-Paul).

pour qu'elle fût fine, les oreilles étaient percées pour qu'elles pussent s'orner de boucles, et comme il apprit de bonne heure les grâces et les mignardises féminines, il se mit à aimer les parures, les fards et les mouches qui rehaussaient sa beauté, car il était beau. Sa futilité, sa légèreté extrêmes, survécurent d'ailleurs à sa jeunesse ; à l'âge de quatre-vingts ans, ne se parait-il pas encore chez lui d'une « robe à la mode »? Jeune, il n'est jamais plus heureux que lorsqu'il est pris pour une femme, et que des inconnus sur son passage s'écrient : « Qu'elle est belle ! »

Ce qui est piquant dans l'histoire de l'abbé de Choisy, c'est qu'il descendait en droite ligne de l'austère chancelier de l'Hôpital. « Ma mère, par une fausse tendresse, écrit-il, m'a élevé comme une demoiselle, le moyen après cela de faire un grand homme? » L'abbé de Choisy ne le tenta pas. Jusqu'à trente ans, il n'eut d'autre ambition que de se vêtir de jupons, et d'autre plaisir que de remporter des succès de beauté. Ce qu'il y a de plus extraordinaire au milieu de tout cela, c'est son entourage, qui s'amuse et rit avec lui de ses bizarreries, mais qui ne le reprend pas, et ne s'émeut de rien. Mme de La Fayette, devant La Rochefoucauld, lui dit : « Vous êtes bien ainsi. » Un jour, il va visiter son oncle, conseiller d'État. Choisy soigne sa parure et revêt « un corps lacé par derrière »..., une robe de « velours noir ciselé, jupe de même par-dessus, jupon ordinaire, au cou une cravate Stinkerque or et noir, » et son oncle charmé s'écrie : « Il faut que je t'appelle ma nièce ; en vérité, tu es bien jolie. »

Une autre fois, François-Timoléon fait la quête dans l'église Saint-Médard ; c'est au moment où il habite le faubourg Saint-Marceau sous le nom de Mme de Sancy. Il est toujours habillé en femme. La quête finie, Mme de Sancy gratifie les fidèles d'une petite harangue, et le curé de Saint-Médard, loin de s'offusquer à sa vue, s'écrie : « J'avoue, madame, que vous êtes fort bien. »

Mais dans le quartier on le chansonne :

Tout le peuple de Saint-Médard
Admire comme une merveille
Ses robes d'or et de brocart,
Ses manches, ses pendants d'oreilles,
Son teint vif et ses yeux brillants;
Il aura bientôt des amants...

Plus tard, à Bourges, il se montrera à la messe avec sa cousine Mme du Caudray, femme du lieutenant général ; il arrivera à l'église en carrosse ; chacun s'exclamera : « Voilà une belle femme », et l'abbé se rengorgera, enchanté.

Mazarin lui-même le voit ainsi, l'approuve : « Vous êtes bien. » Et encore : « Il serait à souhaiter que toutes les dames fussent habillées aussi modestement. » L'abbé de Choisy n'était pas toujours habillé modestement. Il possédait une garde-robe aussi somptueuse que celle d'une femme élégante et raffinée. « Des robes or et noir, avec parements de satin, ceinture busquée, gros nœud de ruban sur le derrière pour marquer la taille, grande queue traînante et petit bonnet avec fontange. » Dans ces atours, « le haut de ses blanches épaules se découvre suffisamment, et comme son petit laquais porte cérémonieusement la longue traîne, on aperçoit alors le jupon de damas blanc. » On le déshabille chaque soir, on lui met des papillotes, une cornette, une « camisole garnie d'Alençon », des manches, du rouge.

Malgré de si fâcheuses apparences, il ne faudrait pas soupçonner les mœurs de Choisy. Si François-Timoléon, par un enfantillage absurde, prolonge plus que de saison son goût pour la parure et les atours féminins, on ne peut lui reprocher qu'une extrême légèreté et la débauche inhérente à son temps. D'ailleurs, il n'est encore que tonsuré et ne deviendra prêtre que beaucoup plus tard, alors que sortant d'une grave maladie, il s'avisera de se repentir de ses désordres passés.

Cette vie légère de vertugadins et de fêtes, l'abbé de Choisy la mena en effet assez loin, mais il n'y perdit ni son courage ni sa virilité, car on le voit soudain abandonner ses falbalas au moment de la guerre de Hollande, suivre la campagne, assister au passage du Rhin, et servir avec l'abbé Dangeau la messe du roi. Après quoi, Choisy revint à Paris, s'habilla en femme et s'en fut à l'Opéra.

Or, c'est à l'Opéra, dans la loge de la duchesse d'Uzès qui assistait à la représentation avec le dauphin âgé de douze ans, que l'abbé de Choisy fut pour la première fois vertement réprimandé sur ses goûts et ses atours.

Parce qu'il était coquettement vêtu d'une robe blanche à fleurs d'or, garnie de rubans roses, que son visage, orné de mouches et entouré de diamants, reflétait « la joie de son cœur », le précepteur du dauphin, M. de Montausier, homme

fort rude, que ces dames comparaient à un « paquet d'orties », lorsqu'il entra dans la loge, fut très choqué à sa vue et s'écria : « J'avoue, madame ou mademoiselle, je ne sais pas comment vous appeler, j'avoue que vous êtes belle, mais en vérité vous n'avez pas honte de porter un pareil habillement, et de faire la femme, puisque vous êtes assez heureux pour ne pas l'être? Allez, allez vous cacher, M. le Dauphin vous trouve très mal comme cela. » Mais M. le Dauphin protesta de toutes ses forces et s'écria de sa petite voix : « Vous me pardonnerez, je la trouve belle comme un ange ! »

Cette première réprobation publique, qui fit quelque bruit et eut nombre de témoins, alarma un peu l'abbé de Choisy, qui jugea prudent, après l'aventure, de se retirer à la campagne ; il prit bien alors l'engagement de ne plus s'habiller en femme, mais il fut incapable de tenir son serment ; ainsi mieux valait aux champs se faire oublier. Il acheta donc, pour s'y retirer, le château de Crespon aux environs de Bourges, et s'y fixa sous le nom de comtesse des Barres.

Il y a d'amusants détails concernant ce voyage en Berry, l'installation de la maison de la comtesse qui se met en route avec un cocher-cuisinier-palefrenier pour servir de postillon, une femme de chambre pour l'habiller et la blanchir, et trois laquais, deux grands et un petit, pour porter la queue de sa robe. Elle a fait l'emplette d'un carrosse, de quatre chevaux, plus un cheval de selle. La comtesse des Barres ne négligea pas, ayant fait repeindre son carrosse couleur d'ébène, d'y faire peindre encore des chiffres avec une cordelière « pour marquer la veuve » (1).

A Crespon, la comtesse mène la vie d'une aimable châtelaine accueillante ; d'une jeune veuve chez laquelle on devise agréablement et l'on fait bonne chère. Le couvert du curé de Crespon est mis chez elle, les voisins la courtisent à l'envie, l'un d'eux même s'éprend de la comtesse, et le curé de Crespon est chargé de la démarche pour la demande en mariage.

L'abbé de Choisy ne perdit jamais entièrement le goût de ces folies, et si à l'âge de quarante ans il se repentit, il garda jusqu'à la fin l'amour de l'intrigue, et le désir de jouer

(1) *Mémoires de la comtesse des Barres*, 1766.

un rôle ; il note dans ses *Mémoires :* « Une jeune dame, qui a tout l'esprit du monde, a dit que j'avais vécu trois ou quatre vies différentes : homme, femme, toujours dans les extrêmes, abîmé ou dans l'étude ou dans les bagatelles, estimable par un courage qui mène au bout du monde, méprisable par une coquetterie de petite fille, et dans ces états différents, toujours gouverné par le plaisir. » C'est assez fidèlement résumer son caractère.

Si Choisy aime les déguisements bizarres, les parades, s'il se plaît trop (pour un abbé) dans la société des femmes, il est bon courtisan. Il n'a pas oublié les leçons maternelles ; en dehors des fanfreluches, il n'a véritablement de goût que pour la cour, il s'y plaît, il y est présent le plus qu'il peut, car il apprécie le commerce des grands, et se fait une gloire de posséder l'amitié de La Bruyère, de Bossuet, celle de La Rochefoucauld ou de Mme de La Fayette.

Parlant de notre abbé alors âgé de quarante ans, le marquis d'Argenson dit qu'étant sous les habits de son état, Choisy se trouva dans le cas des femmes qui ont été galantes et coquettes et ont vieilli : elles ont à choisir entre être joueuses, intrigantes, beaux esprits ou dévotes. L'abbé fit tous ces différents rôles l'un après l'autre (1).

En effet, au milieu de sa vie, l'abbé, qui était joueur, « perdit tout son patrimoine ». Sa situation pourtant était aisée pour l'époque : il possédait l'abbaye de Saint-Seine en Bourgogne, le prieuré de Saint-Lô, et il était doyen de la cathédrale de Bayeux avant même d'être entré dans les ordres. Tout cela lui composait un revenu de quatorze mille livres de rente. Mais la passion du jeu le gouvernait, et il se trouvait fort embarrassé lorsqu'en 1671 le cardinal de Bouillon lui proposa de l'accompagner en Italie. Ce dernier se rendait à Rome avec les cardinaux de Retz, Bonzi et d'Estrées, pour assister au conclave qui devait élever Innocent XI à la papauté. A son retour en France, quelques années après le voyage à Rome, Choisy tomba très grièvement malade, pensa mourir, découvrit subitement la folie de sa vie passée, s'en repentit, revint à la sagesse et... guérit. C'est dans ce temps qu'il composa ces quatre petits dialogues sur l'immortalité de l'âme et autres sujets pieux qu'il s'empressa aussitôt de publier... Ce qui fait dire à Sainte-Beuve : « Le

(1) *Mémoires* du marquis d'Argenson.

caractère de l'abbé de Choisy, en toute chose, est de ne pouvoir se contenir, et dans le bien comme dans le mal il est prompt, naturel et volontiers indiscret. »

Comme l'abbé Dangeau s'étonnait de cette hâte à imprimer ces conversations ecclésiastiques, Choisy gentiment répondit dans sa préface : « Les dialogues ont fait naître en moi les premiers désirs de mon salut et la première pensée de demander à Dieu la grâce de ma conversion. J'ai cru que puisqu'ils m'avaient touché, ils en pourraient bien toucher quelqu'autres. » On le voit, l'abbé devenait pieux, et peut-être en effet, à cette heure, se repentait-il, tout en conservant son esprit de vieux gamin écervelé et frondeur ; ainsi il écrivit à Bussy en 1672 : « Il faut bien se réveiller sur les miracles que vous faites, monsieur ; est-il vrai que vous avez éteint le feu avec votre scapulaire? Si cela est, je vous prie de trouver bon que j'en fasse un article dans la gazette, afin que toute la France ait une édification aussi imprévue que celle-là. »

C'est, je crois, Bussy qui donna à l'abbé de Choisy le goût d'écrire, mais il ne s'y livra qu'à son retour du long voyage qu'il entreprit au royaume de Siam comme coadjuteur d'ambassade. La relation de ce voyage, Choisy l'a faite dans son *Journal du voyage de Siam*. C'est la chose du monde la plus savoureuse. Tout y est charmant (si l'on en excepte quelques longueurs, dues au zèle de Choisy à ne rien omettre des longitudes, des vents, des marées, etc.). Le départ de l'abbé, qui en réalité s'en fut pour échapper à ses créanciers, mais s'embarqua apparemment pour convertir le roi de Siam à la foi chrétienne (Choisy apôtre, n'est-ce pas excellent?), la traversée de sept mois à bord de l'*Oiseau*, les impressions de l'abbé en voyage, sa bonne humeur, son étourderie, son bagout, la vivacité de son esprit, sa curiosité. Songez qu'à peine en route avec ses missionnaires, il entreprend l'étude du portugais, il veut même traduire, tant son zèle est grand, l'*Histoire portugaise de l'Éthiopie orientale* ; il apprend aussi le siamois. Ne doit-il pas entendre les harangues diplomatiques? Le père Busset, qui voyage avec lui, fait des conférences religieuses ; l'abbé les écoute avec ferveur : « C'est un torrent d'éloquence », s'écrie-t-il ; il joue aux échecs, s'applique à pénétrer les problèmes de l'astronomie, tout cela de la meilleure foi, du plus bel entrain du monde.

Un jour, en cours de route, il lui vient une idée qu'il qualifie de plaisante (on verra qu'elle ne l'est pas pour tout le monde). « Si l'ambassadeur allait mourir en arrivant au Siam, et qu'il fallût que je fisse l'ambassade, il faudrait faire une harangue. » Sur l'heure, il compose donc cette harangue « au grand roi, en cas que Chaumont mourrait » ; et comme il est toujours persuadé qu'il a mission de convertir le Siamois, son discours est vraiment évangélique :

C'est le grand prince qui m'envoie des extrémités de l'univers présenter à Votre Majesté des marques de son estime, et l'assurer d'une amitié constante que l'éloignement de cinq mille lieues ne sera jamais capable d'altérer. Le roi mon maître ne se contente pas de souhaiter à Votre Majesté toutes sortes de bonheur en ce monde, il veut encore vous voir heureux pendant toute l'éternité. Les grands héros meurent comme les autres hommes, il faut songer à cette vie nouvelle, cette vie éternelle qui nous attend après la mort, et pour y arriver, il n'y a qu'un chemin : il faut connaître, il faut aimer le Dieu du ciel, le Dieu des chrétiens. Il ne demandera à Votre Majesté que des choses aisées. Il veut que les princes soient braves, justes et vertueux ; Votre Majesté n'a-t-elle pas déjà toutes ces grandes qualités, et ne donne-t-elle pas à ses sujets l'exemple de toutes les vertus?...

Choisy en fut pour ses frais d'éloquence : Chaumont ne mourut point, et en arrivant au Siam, notre coadjuteur « connut clairement qu'on avait un peu grossi les objets, et que le roi de Siam voulait bien protéger les chrétiens, mais non pas embrasser leur religion ». Il faut s'arrêter à ce voyage de Siam ; le style de l'époque, si savoureux, semble particulièrement attrayant ici, il rappelle celui de *Robinson Crusoé*, publié quelques années plus tard ; l'on y retrouve l'étonnement charmé de ces navigateurs en perruque, qui relèvent le point et vont à la découverte des Indes en culotte courte et en bas de soie : cela est attachant au possible.

D'abord, notre abbé est charmé de se servir des termes de marine ; le voilà bien savant, il dit : « Vous savez qu'un grain est un vent mêlé de pluye, et il faut à son passage ferler, ou tout au moins carguer les voiles » ; il appelle cela « parler marine ». « Je dis à mon valet de chambre : « Amarrez « mon collet. » Ensuite il fait mille découvertes burlesques ou plaisantes, il interroge et observe continuellement, il voit bien ce qu'il regarde et note tout ce qu'il voit. La vie d'ailleurs, à bord de l'*Oiseau*, est douce, on est là en fort bonne

compagnie et on jouit d'une « liberté charmante ». L'ambassadeur (le chevalier de Chaumont) prie Dieu les trois quarts du jour, mais le reste du temps, que faire? Eh bien ! cet ambassadeur veut que l'on se réjouisse : pendant le repas, des trompettes jouent, la musique anime les convives ; un jour on dansera au son des chansons ; un autre jour, c'est le violon qui mènera la danse ; on exécute des sauts périlleux, on fait de la gymnastique, et ce sont des paris à qui sera le plus tôt en haut du grand hunier. Les soldats aussi font l'exercice ; et les missionnaires pendant ce temps? Ils regardent les astres, ou se livrent aux méditations.

Au début du voyage, Choisy, qui pieusement fait maigre, ne se nourrit que de « merluche, de haran, d'anchois », et « sur le tout, un petit trait d'eau-de-vie ». Pendant ses repas, il songe avec attendrissement à sa mère, qui ne voulant pas échauffer son fils jadis, avait banni le clou de girofle et la muscade de sa cuisine ; que dirait-elle en voyant les menus du voyageur? Mais « de bonne eau-de-vie, voilà ce qu'il nous faut », déclare l'abbé, qui ne tardera pas d'ailleurs, sentant qu'il s'affaiblit, à corser son ordinaire. Il est enchanté lorsqu'il aperçoit quelque animal inconnu de lui ; voici des dorades : « Ce sont les plus beaux animaux du monde, déclare-t-il ; de toutes couleurs, gros comme deux bons brochets, leurs écailles dans l'obscurité jettent du feu ; si elles s'amusent à nous suivre, nos filets nous en feront raison. » Une autre fois, un matelot a « dardé une tortue et l'a percée de part en part ; nous en tâterons demain ». Il trouve d'ailleurs ce mets exécrable.

Quant aux plaisirs de l'esprit, on les possède aussi à bord de l'*Oiseau*. Les plus beaux esprits ne tiendraient pas contre ses compagnons. « Je voudrais bien qu'ils vinssent disputer de philosophie (les beaux esprits), qu'ils nous fissent un défi sur l'histoire, qu'ils nous montrâssent la barbe des satellites de Jupiter ; comme ils seraient repoussés à la barricade. » Aussi à Pâques, Choisy chante-t-il les louanges du Seigneur : « *Alleluia*... Que les poules étaient dodues, que les moutons étaient gras ! l'*Oiseau* marche sur des roses. » Réellement, est-il plus agréable compagnon que cet abbé-là?

En mai, l'*Oiseau* aborde au cap de Bonne-Espérance et ce sont d'autres divertissements, de nouvelles découvertes : « Terre ! Quel plaisir après une si longue absence ! » L'abbé,

cependant, ne débarque pas de suite, il descendra lorsqu'il sera en bonne compagnie, le lendemain. « On dit qu'il y a sur la montagne certains lions de mauvaise humeur, et des éléphants sauvages, fort impertinents. »

François-Timoléon est ineffable lorsqu'il parle des *Outentos*, de leurs mœurs, de leur habillement. « Ils mettent de la graisse sur leurs cheveux, mangent leurs poux dont ils ne manquent pas, se couvrent les épaules et les parties honteuses d'une peau de mouton » ; malgré ces vilains voisins, « il n'est pas de meilleur païs que le Cap : tout y est bon, le bœuf, le mouton, la volaille. Le gibier y est exquis. Toutes les viandes d'Europe s'y trouvent en abondance, et une infinité d'autres que nous ne connaissons pas. Et ce qui est surprenant au milieu de tout cela, tout est plein de cerfs, sangliers, chiens sauvages, qui n'ont ni queus, ni oreilles, et qui vont à la chasse, en meute : élans d'une grandeur prodigieuse, chevaux sauvages marquetés de blanc et de noir, et plus beaux que les barbes... le vin du païs est blanc, fort agréable, ne sent point le terroir, et ressemble assez au Genetin... » Lorsque le calme plat décourage les plus ardents, Choisy s'écrie : « Croyez-moi, tout va bien, prions Dieu, et buvons notre vin d'Espagne. » En juillet il lit « *le Paradis* de M. Nicole », il en est ravi : « Je suis tout plein de joies de paradis... Il faut être fou pour ne pas avoir envie d'aller là. » Tel est l'abbé de Choisy en voyage.

L'entrée officielle de l'ambassade française et les audiences du roi semblent des relations de *Schéhérazade;* en y rêvant, on se figure assez bien les cérémonies que décrit Choisy et dont la pompe l'enchante : la lettre du roi de France au roi de Siam est enfermée dans une boîte d'or, qui est déposée sur une coupe d'or, et cette coupe sur un plat « également d'or ». Les Oyas, ducs et pairs, puis quarante grands mandarins se prosternent devant cette précieuse relique — une lettre du roi Soleil — que Choisy porte comme le Saint-Sacrement et qu'il dépose dans un « balon » (1), le plus orné et le plus doré de tous. Le cortège entier suit, et l'abbé n'a garde d'oublier de nous dire que sa soutane est « de satin noir, rochet de dentelles, et grand manteau pardessus. »

(1) *Balons*, petits bâtiments faits d'un seul arbre d'une longueur prodigieuse, puisqu'il y a cent cinquante rameurs. Les deux pointes sont très relevées. Ils sont dorés presque partout, et ornés de très belles sculptures (*Journal de Siam*).

L'ambassadeur et sa suite « montent en balon » ; la garde, les gentilshommes, la maison, les trompettes, vingt personnes de la livrée, les mandarins, les ministres, et quels costumes éclatants !... Tout ce monde descend la rivière. Les rameurs appuient leurs rames d'or dans l'eau et les font briller au soleil. Lorsqu'on met pied à terre, voici Choisy qui passe dans une chaise, portée par quatre hommes, entouré de soldats et d'éléphants armés en guerre. On pense qu'il voit ici l'éléphant sacré, — celui-ci est assez vieux, et ridé, mais ces défauts disparaissent devant la vénération dont il est l'objet, — ne lui sert-on pas ses repas dans de la vaisselle précieuse? Quatre mandarins à perpétuité le soignent et l'éventent, et lorsqu'il se promène, des ombrelles s'ouvrent pour le garantir du soleil.

Le rôle de Choisy s'arrête là, mais non pas les divertissements au Siam : tout le jour, l'abbé se promène le long des allées d'eau en « balon », sous des arbres verts, au chant de mille oiseaux, entre deux rangs de maisons de bois sur pilotis ; au cours de la promenade, il se jette à l'eau, « ce qui est nécessaire à la santé ». Choisy ne demeure pas inactif, il s'informe de tout, veut tout voir et tout apprendre. En interrogeant de la sorte le commissaire de Sa Majesté de Siam, M. Constence, il apprend de curieuses choses. On lui désigne un palais magnifique, c'est celui de la fille du roi ; elle a vingt-sept ans, est riche, puissante et invisible, mais elle tient sa cour, exerce la justice et... punit fréquemment ses dames. Que l'on en juge : quand l'une d'elles a trop parlé, on lui coud la bouche ; quand au contraire la prudence a scellé les lèvres de l'infortunée de façon inopportune, on la lui fend jusqu'aux oreilles. L'abbé ne dit pas si à Siam on coud plus souvent que l'on ne fend. C'est encore François-Timoléon qui choisira avec M. Constence les présents destinés à Louis XIV : laques, coffres d'orfèvrerie et de bois précieux ; pièces de soie brodées, tapis de Perse, lit avec dais, porcelaines de Chine anciennes, et par-dessus le tout, deux petits éléphants vivants destinés à divertir Mgr le duc de Bourgogne et son frère.

Mais pendant son séjour, Choisy, qui n'était encore que tonsuré, trouve le moment excellent — car il se repent de ses folies passées et « voici sept mois de vie innocente » — pour recevoir définitivement les ordres. Justement, M. de Metellopolis, qui est le « confident de son âme », guide le

pénitent dans la bonne voie. Choisy allait-il se décider, renoncer aux déguisements, folies, jeux, comédies et divertissements délicieux qu'il aimait jusqu'ici? Mais comment s'en passerait-il? Voit-on cette transformation? Est-ce un autre Choisy qui reviendra de Siam? Il hésite quelque temps, il est vrai : « Je vais me charger, écrit-il, d'un caractère pesant, mais plus j'y songe, plus je me conforme dans la pensée que cela m'est nécessaire pour mon salut. »

Finalement il se décide, et pour ne pas perdre de temps, il obtient, avec assez de rapidité en somme — quatre jours — de devenir prêtre. Le 7 décembre, il note : « J'ai reçu les quatre mineurs. » Le 8 : « Je suis présentement sous-diacre. » Le 9 : « Je suis diacre, c'est bien marcher à pas de géant. » Le 10 : « Me voici donc prêtre, quel terrible poids je me suis mis sur le dos : il faudra le porter. »

On a rapproché son cas et la diligence apportée à sa consécration au cas de l'abbé de Cosnac, ami de Choisy, bras droit du duc du Maine, et intrigant féroce. L'abbé de Cosnac, grâce à la duchesse, fut nommé évêque de Valence après un sermon qu'il fit devant la reine. Le nouvel évêque remercie, fait force révérences, et se rend aussitôt à Paris chez l'archevêque :

— Le roi, lui dit-il, Monseigneur, m'a fait évêque, mais il s'agit de me faire prêtre.

— Quand il vous plaira, répond M. de Paris.

— Ce n'est pas tout, réplique M. de Valence, c'est que je vous supplie de me faire diacre.

— Volontiers..., lui dit M. de Paris.

— Vous n'en serez pas quitte pour ces deux grâces, interrompit M. de Valence, car, outre la prêtrise et le diaconat, je vous demande encore le sous-diaconat.

— Au nom de Dieu, reprend brusquement M. de Paris, dépêchez-vous de m'assurer que vous êtes tonsuré, de peur que vous ne remontiez dans cette disette de sacrement jusqu'à la nécessité du baptême.

Une fois qu'il a pris son parti, François-Timoléon est tout heureux : « La belle chose que la religion chrétienne ! Qu'elle est d'un grand secours dans les événements de la vie ! Un chrétien est prêt à tout et toujours gai. » C'est sur l'*Oiseau*, au retour, que l'abbé de Choisy dit sa première messe, puis qu'il s'aventure : il entreprend à son tour de prêcher devant l'équipage ; il a quarante-deux ans, c'est un peu tard pour

un pareil début, et il est intimidé, parfois même « bat la campagne ». « Je crois que le pauvre Père Tachard (c'est le jésuite, le vrai ambassadeur de l'expédition) a sué pour moi, mais peu de matelots s'en sont aperçus. »

On pense que le retour de l'abbé de Choisy à Versailles excita une vive curiosité. « On nous entourait comme des ours », écrit le voyageur, et après ce retour, le voici courtisan de nouveau, sollicitant les audiences du roi, tremblant d'avoir déplu, s'engageant sans prudence dans toutes les intrigues d'antichambre, jusqu'au jour où, ayant fait une fausse manœuvre à propos du cardinal de Bouillon, actuellement en disgrâce, le roi le rappelle à l'ordre d'un : *cela suffit*, qui fait rentrer Choisy sous terre, c'est-à-dire dans une chambre d'auberge, et ensuite au séminaire des Missions étrangères où il peut à l'aise et à l'ombre « digérer sa disgrâce ».

Il n'y fut pas longtemps. Choisy a plus d'une corde à son arc ; on aurait tort de s'inquiéter de son sort. Qu'imagine-t-il, à cette heure, pour rentrer en grâce? Il écrit, au fond de sa retraite, une *Interprétation des Psaumes* précédée de la *Vie de David* qu'il dédie à Louis XIV, et cette dédicace est un hommage d'adoration fervente.

« Que ne peut un roi, plus illustre encore par sa piété que par ses victoires, qui, non content de faire régner Dieu dans son cœur et dans son royaume, s'embrase du zèle apostolique et fait porter la foi aux nations les plus éloignées, et pour vous rendre, Sire, aussi grand devant Dieu que vous l'êtes devant les hommes, il ne vous reste qu'à achever ce que vous avez si heureusement commencé. Ce sont les vœux ardents des nouveaux chrétiens de l'Orient. » Voilà ; le Père La Chaise fut chargé de présenter l'ouvrage, le roi accorda une audience à Choisy qui vint, repentant, demander sa grâce ; il l'obtint, le roi reçut même l'abbé « fort agréablement ».

Le 25 août 1687 Choisy entra à l'Académie française, et Bussy-Rabutin, qui ne se dérangea pas pour lui apporter sa voix, lui écrivit néanmoins, et félicita le nouvel élu : « Je n'étais pas sur les lieux pour vous donner ma voix, mais je bats les mains pour votre élection, et j'ai peine à m'empêcher de faire compliment à ces messieurs de l'Académie sur le choix qu'ils ont fait de vous. » C'est Bergeret, directeur de l'Académie, qui reçut l'abbé de Choisy, et l'abbé, dans

ses *Mémoires*, ne se gêne guère pour juger assez sévèrement ce Bergeret, dont il reconnut jadis l'incapacité. Mais c'est surtout à l'Académie que Choisy en veut : n'avait-elle pas préféré cet incapable à Ménage, « pour la honte de notre siècle »?

A la fin de sa vie, Choisy, peut-être pour l'expiation de ses péchés, se consacra aux ouvrages pieux ; après l'*Interprétation des Psaumes* et la *Vie de Salomon*, voici la *Vie de saint Louis*, une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, les *Pensées chrétiennes;* enfin il entreprit surtout une *Histoire de l'Église* en onze volumes in-quarto dont il dit, lorsqu'il l'eut terminée : « J'ai achevé, grâce à Dieu, l'*Histoire de l'Église;* je vais me mettre présentement à l'étudier. » L'abbé écrivit aussi des *Histoires de piété et de morale* destinées à relever le goût des dames « de son temps, qui, à l'entendre, le faussaient par la lecture des contes de fées ». Les ouvrages les plus solides cédaient à *l'Oiseau bleu :* c'est que l'oiseau bleu est charmant. Choisy moraliste s'en préoccupe, il faut donner au public quelque chose de meilleur ; on l'encourage. Que l'abbé entreprenne donc une série d'ouvrages divertissants et moraux à la fois ; nous avions déjà un Choisy prêtre, voici maintenant, après le théologien, l'historien religieux. Vous sentez qu'il est plus mondain qu'ecclésiastique, en cette affaire, mais de ces contes, il se tire fort bien. Ils ont grand succès à Saint-Cyr, Mme de Maintenon est enchantée ; de fait, ils sont plaisants, et on y retrouve ce ton badin et le style si leste et si vif des *Mémoires*.

Un peu sévèrement peut-être, Sainte-Beuve un jour, jugeant le bagage assez léger, il est vrai, de l'abbé de Choisy, prononcera que, de ses nombreux écrits, « il n'en est qu'un seul qui mérite d'être relu, ce sont les *Mémoires* ». Et le *Journal de Siam?* Il est bien divertissant, mais ce qui fait la supériorité des *Mémoires*, ce sont les remarques piquantes de Choisy, son information. Il écrit ses *Mémoires*, mais il ne s'en vante pas à la cour, on se méfierait de lui si on le savait, et il va de l'un à l'autre, fait parler ceux qu'il appelle les *vieux répertoires*, comme Chamarante, qui est goutteux et ravi qu'on aille lui tenir compagnie. « Il n'y a rien qui délie si bien la langue que la goutte aux pieds et aux mains. »

Choisy qui est si futile et n'a guère de pénétration, qui s'est

fait dans la vie vingt fois duper, lorsqu'il a la plume à la main est un portraitiste de premier ordre. Voici comment il parle de Lionne, le ministre de Louis XIV :

Hugues de Lionne, gentilhomme du Dauphiné, avait un génie supérieur. Son esprit, naturellement vif et perçant, s'était encore aiguisé dans les affaires, où le cardinal Mazarin l'avait mis de bonne heure, habile négociateur que la réputation d'une grande finesse avait rendu presque inutile dans le commerce des Italiens, qui se défiaient d'eux-mêmes quand ils avaient à traiter avec lui. Avec beaucoup d'esprit et d'étude, il écrivait assez mal, mais facilement, ne se voulant pas donner la peine d'écrire mieux. Au reste, fort désintéressé, ne regardant les biens de la fortune que comme des moyens de se donner tous les plaisirs ; grand joueur, grand dissipateur, sensible à tout, ne se refusant rien, même aux dépens de sa santé, paresseux, quand son plaisir ne le faisait pas agir, infatigable, passant les jours et les nuits à travailler quand la nécessité y était, ce qui arrivait rarement, n'attendant aucun secours de ses commis, tirant tout de lui-même, écrivant de sa main et dictant toutes les dépêches, donnant peu d'heures dans la journée aux affaires de l'État, et croyant regagner par sa vivacité le temps que ses passions lui faisaient perdre.

Tel est le style de Choisy ; on voit qu'il n'est pas mièvre et ne manque ni d'accent ni de couleur.

On a dit que les singularités de la jeunesse de l'abbé avaient naguère inspiré le roman de *Faublas* et cela est fort possible, car on retrouve dans le roman maintes aventures qui rappellent celles de Choisy, au temps de Mme la comtesse des Barres, et qu'il n'a eu garde de nous laisser ignorer. Mais si, malgré ses bizarreries et son absurde passé, l'abbé demeure aimable, c'est, je pense, à cause de sa bonhomie et de sa simplicité. Rien n'est moins « avantageux », personne ne se vante moins que lui ; un autre charme de cet esprit, c'est sa vive curiosité, elle s'exerce sur tout ; lui-même veut tout connaître, tout apprendre : « Je tâte un peu de tout. » Il l'écrit à Dangeau, d'ailleurs nous l'avons bien vu lorsqu'il voyageait à bord de l'*Oiseau*, mais il a peu d'application et l'effort suivi n'est pas son fait : il préfère en convenir, et s'accuser d'incapacité, plutôt que de se contraindre longtemps, car il se rend parfaitement compte de ses défauts : « Je veux toujours écrire et ne jamais lire, j'avoue que ce n'est pas le moyen de devenir savant. » Cette humilité n'est-elle pas agréable?

L'abbé de Choisy a bien des titres à notre gratitude ; il est amusant au début de sa vie, édifiant à la fin, du moins il veut l'être, et si les ouvrages qu'il nous a laissés ne sont pas ceux d'un écrivain profond, son langage est charmant de vivacité et de grâce, et parfois même il atteint plus haut. Quant à son personnage, il apporte dans le solennel dix-septième siècle l'attrait de la fantaisie un peu folle, le grain de cocasserie, qui est le sel d'une époque et son divertissement.

MARIE-LOUISE PAILLERON.

Poèmes

Reflets de la rosée.

I

L'arche d'argent du ciel va s'élever pour vous,
Et, sous ses franges scintillantes,
Vous allez avancer, entraînant vos servantes :
Aurore, Hébé dansante et Psyché sans époux.

L'une tient le berceau du jour dans ses mains pâles;
L'autre sa légère urne d'or;
Et sa lampe, Psyché, non allumée encor.
Vous attendez, devant les portes matinales.

Un oiseau, près de vous, épuise son sommeil.
L'herbe rêve sous sa rosée.
Plus bas que l'horizon, dans la vapeur dorée,
Les quatre grands chevaux délivrent le Soleil.

II

La nuit, comme un lièvre, se sauve
Devant Iris aux mains vermeilles.
Tu palpites, belle aube mauve,
Comme une enfant qui se réveille!

Une rosée alerte et fine
Agrémente la graminée.
Le front moelleux de la colline
Heurte en rêvant la matinée.

La lumière ressemble à la neige
Tant sa couleur est pâle encore.
Une déesse du Corrège
Dans les vapeurs d'eau semble éclore.

Le poids de l'ombre accablait l'herbe;
Mais à présent elle déplie
Ses brins serrés comme une gerbe
Qu'un lien invisible lie.

Le silence, déjà, halète.
Qui va rompre ce fil de soie?
Ah! c'est elle, ivre de joie,
Brusque coup de feu, l'alouette!

III

Cherchais-tu cette flamme, espérais-tu ce ciel?
— Les ombres de ses mains sont comme des lumières;
L'azur en souriant courtise ses paupières.

Rêvais-tu d'un matin constant, perpétuel?
— L'air porte ses cheveux comme un essaim d'abeilles;
Le berceau de Vénus ressemble à ses oreilles.

Disais-tu : « La rosée est là pour tout le jour »?
— Sa voix prend les oiseaux pour peupler son sillage;
Le sang, le lait et l'or font vivre son visage.

Pensais-tu que la paix pût naître de l'amour?
— Les semences d'avril dorment sur son épaule;
Elle est comme un rosier dans les prismes du pôle.

Croyais-tu mériter l'alliance des Dieux?
— Hébé chante avec elle entre Diane et Flore;
D'Apollon bienfaisant c'est le feu qui la dore.

Viens. Ose t'installer dans ces pays heureux
Où, conduit et guidé par la reine des fées,
Tu cueilles en riant les mois et les années!

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

La Marine française après la guerre

III

LES BASES NAVALES

La première nécessité de la guerre, à partir du moment où l'on veut vaincre, est de forcer l'adversaire au combat, même s'il s'abrite derrière un labyrinthe de tranchées. On dit bien que toute place assiégée doit tomber ; mais une armée qui se retranche n'est pas tout à fait comparable à la garnison d'une forteresse. Si l'ennemi cherche, par un moyen ou par un autre, à conserver l'immobilité, c'est qu'il y trouve son intérêt. En refusant la bataille, il peut en effet améliorer ses forces, perfectionner son matériel ou encore attendre l'heure propice pour agir ou pour traiter. L'intérêt adverse est donc évidemment de ne pas consentir à cette sorte de trêve et de tout faire pour la rompre ou à tout le moins pour la troubler.

On conçoit, par exemple, l'avantage que l'Angleterre aurait eu à venir forcer la flotte allemande jusque dans ses ports. Après sa destruction, le blocus des repaires sous-marins aurait pu s'établir à l'extrême limite de la portée des batteries terrestres et être ainsi rendu suffisamment efficace. Par contre, comme nous avons essayé de le montrer (1), la flotte allemande, n ayant pas été détruite, a contraint

(1) Cf. numéro du 1er février 1921.

nos alliés, par le seul fait de son existence et malgré la réduction de ses effectifs, à garder un matériel et un personnel formidables à bord de leurs grandes unités et à détourner, pour l'approvisionnement de leurs escadres en matériel, une notable partie de leur industrie de guerre.

La marine a donc ses tranchées comme l'armée : ce sont les défenses côtières et les ports militaires. Les construire est difficile ; les forcer ne l'est pas moins. On peut consacrer à leur protection une artillerie puissante contre laquelle les canons des navires auront peine à réagir. Cette artillerie peut être, en effet, aussi bien placée, sinon mieux, que les pièces de bord. Elle est généralement bien défilée, bien assise sur des plates-formes parfaitement stables et ravitaillée avec une extrême facilité. De plus, l'escadre qui réussirait à faire taire les canons de la défense serait encore fort loin du but. Elle devrait se frayer un passage jusqu'à la rade où s'abritent les vaisseaux ennemis. Le plus souvent, un chenal assez étroit y conduit et il est encombré d'engins de destruction de toutes sortes : filets ou estacades armés de mines ; mines flottant entre deux eaux ou reposant sur le fond et pouvant éclater, soit automatiquement au passage des coques, soit à la volonté des défenseurs de la passe, etc. Un déblaiement s'impose avant toute tentative de pénétration et l'on sera contraint d'y procéder sous le feu. Il n'aura, du reste, qu'un résultat éphémère, parce que l'ennemi pourra toujours assez facilement rétablir ses champs de mines ou ses filets. Supposons que les navires ne trouvent plus devant eux aucun de ces obstacles : ils devront compter encore avec les torpilles venant du rivage et dont les postes de lancement, dissimulés tout à loisir avant l'attaque, ne seront repérés qu'au moment où ils entreront en action. On peut donc dire que, en général et dans l'état actuel de nos moyens, l'attaque des ports échappe aux bâtiments de surface.

Pourra-t-on la confier aux sous-marins? C'est assez peu vraisemblable. Dans certains cas particuliers, lorsque le chenal sera très profond ou très large, ils auront quelques chances de réussir. Aux Dardanelles, par exemple, plusieurs de ces navires ont pu pénétrer dans la mer de Marmara interdite aux cuirassés. De même, malgré l'accumulation des moyens employés, on n'a jamais pu barrer complètement le pas de Calais ni le canal d'Otrante. Ce sont là des exceptions. L'ingéniosité humaine se chargera ordinairement fort

bien de fermer l'entrée d'un port tant aux sous-marins qu'aux navires de surface. C'est, en somme, un problème assez simple, encore qu'il se pose sous des formes très variées suivant les circonstances géographiques et l'état du matériel naval.

Reste la voie des airs. Elle est encore largement ouverte malgré les progrès de la défense aérienne. Bien des raisons permettent de croire qu'elle ne sera pas aisément fermée. La profondeur utilisable de l'atmosphère, par exemple, permet difficilement de concevoir la création de barrières permanentes efficaces. Par ailleurs, la rapidité des appareils aériens en fait un but difficile à atteindre pour les canons situés au sol. Aux forces de l'air, on ne peut guère opposer avec succès que les forces de l'air. Le passage devra s'obtenir par une victoire aérienne ; mais cette victoire ne saurait être regardée comme impossible.

L'aviation seule paraît donc en mesure d'agir avec violence et continuité sur les bases ennemies. Seule, par conséquent, elle peut, sur ce terrain, forcer l'ennemi à combattre. Elle répond ainsi à la première exigence de la guerre maritime. Elle agira d'abord sur le moral des équipages et des ouvriers, car chacun sait combien l'existence est pénible dans une place incessamment bombardée par les avions. Elle agira aussi sur le matériel. Elle dispose à cet effet d'armes multiples : la bombe, la torpille et peut-être le canon, sans parler de ce que la science pourra créer plus tard à son usage. Cela montre l'intérêt qui s'attache à l'avion porte-torpille. La marine qui en possédera les premiers échantillons prendra un avantage considérable sur les autres. Momentanément au moins, elle pourra rendre difficile ou ruineuse l'immobilisation des escadres dans les ports.

Les considérations qui précèdent prouvent toutefois que si les places fortes maritimes ne sont pas invulnérables, elles sont cependant d'un grand intérêt pour une armée navale. S'il importe de pouvoir les attaquer, il est tout aussi nécessaire de les défendre. Il est, en effet, bien évident que, si pour vaincre il faut rechercher le combat, on peut être contraint, pour éviter d'être vaincu, à se dérober, à se mettre autant que possible à l'abri. De plus, le matériel flottant a besoin d'être renouvelé, visité, réparé, toutes choses qui nécessitent l'organisation de bases navales suffisamment protégées contre les entreprises de l'ennemi.

Un port moderne, avec ses ateliers, ses cales de construction, ses bassins de radoub, ses magasins, est avant tout un établissement à caractère permanent. C'est là son point faible, en tant qu'établissement militaire. Il n'a rien de la mobilité, de l'instabilité, de l'indivisibilité que la guerre exige. Il sera toujours difficile à défendre.

On pourrait songer à éloigner le plus possible les bases navales de la zone probable des opérations et, en tout cas, des côtes ennemies. Ce moyen ne paraît pas très efficace, si l'on songe que les forces aériennes pourront agir à des distances beaucoup plus grandes que celle qui sépare les deux points les plus éloignés de la France. Il est certain, cependant, que Brest, Toulon et Bizerte sont particulièrement mal situés. Alger, Cette et Rochefort, à ne tenir compte que de leur position géographique, leur sont très supérieurs.

Une autre solution consisterait à créer tout un matériel flottant permettant de transporter une base d'un point à un autre. On pourrait retrouver ainsi une mobilité qui gênerait les opérations ennemies. Encore faudrait-il avoir jusqu'à un certain point la liberté de la mer pour pouvoir se déplacer, ou bien posséder des mers intérieures qu'il serait facile de fermer. Les Japonais ont cette chance. Les Autrichiens, derrière leur rideau d'îles, et les Allemands par la création de champs de mines et grâce au canal de Kiel, ont joui en partie des mêmes avantages. La France est moins favorisée. En Méditerranée, les grands fonds sont tellement près des côtes que l'emploi des champs de mines sera peut-être assez restreint. Dans l'Océan, notre situation est meilleure, mais nous n'y possédons, en somme, qu'un grand arsenal, Brest, lequel est assez mal placé par rapport à l'Angleterre. La faiblesse de notre position provient du fait que nous avons vue sur deux mers qui communiquent difficilement entre elles. Il importe donc grandement de corriger autant que possible ce défaut géographique.

Si, par exemple, nous possédions un canal militairement utilisable entre Cette et Bordeaux, notre situation en serait notablement améliorée. En cas de guerre méditerranéenne, nous aurions dans l'Océan un arsenal éloigné du théâtre des opérations et nous pourrions choisir notre heure pour prendre l'initiative. Nos ports provençaux nous assureraient le même avantage au cas d'une guerre dans l'Océan. Enfin, si l'usage des deux mers nous était momentanément interdit, nous

disposerions d'une ligne d'eau intérieure suffisamment étendue pour y préparer notre rentrée en scène. On aboutit donc à une conclusion qui peut paraître paradoxale, mais qui est cependant tout à fait logique : notre arsenal méditerranéen est Brest ; notre arsenal de l'Océan est Toulon ; mais il nous manque un arsenal central quelque part près de Toulouse.

Résumons les idées que nous venons d'exposer :

Pour attaquer les bases ennemies, il faut de l'aviation ; tout le reste est inutile.

Pour couvrir les nôtres, il faut assurer la défense de nos côtes. On sait que la marine vient de remplacer l'armée dans ce rôle : c'est logique, puisque cette défense exige, non seulement de l'artillerie, mais de l'aéronautique maritime et des mouilleurs de mines.

Pour rendre enfin nos bases vraiment efficaces, il faut créer une ligne de communication entre la Méditerranée et l'Océan en rendant le canal du Midi praticable à tous nos navires. Mais pour tirer un plein rendement de cette mesure, il importera de doter largement notre marine de bâtiments auxiliaires : charbonniers, mazoutiers, docks flottants, ateliers, etc. Moyennant quoi, on pourra supprimer tous nos arsenaux, à l'exception de Brest et de Toulon. Certains de ceux qui existent actuellement, comme Bizerte et Cherbourg, sont situés d'une manière qui les condamne à tout jamais. Les sommes qu'ils absorbent seraient plus utilement consacrées à la création de chantiers et ateliers le long du grand canal intérieur. Elles serviraient ainsi à notre commerce autant qu'à notre défense nationale : double avantage qui donne à cette question, si souvent remise sur le tapis, un intérêt plus considérable aujourd'hui que jamais.

LES ÉCLAIREURS

Grâce à l'aviation, comme nous venons de le voir, on peut espérer atteindre l'ennemi jusqu'en ses repaires les moins accessibles, lui rendre tout repos impossible et peut-être le contraindre à livrer bataille à une heure qu'il n'aura point choisie. Voilà de quoi prendre au sérieux l'arme nouvelle.

Si, par ailleurs, une amélioration logique de la technique du navire de commerce rend les opérations des corsaires de

jour en jour moins fructueuses, l'*ultima ratio* des adversaires sera le combat, non plus l'étroit combat de deux escadres en lignes parallèles, mais le combat de toutes les forces qui peuvent s'affronter en un point quelconque des mers. Les moyens de vaincre se multipliant, la victoire n'appartiendra plus nécessairement à celui qui aura la supériorité matérielle, les cuirasses les plus épaisses, les canons les plus nombreux et les plus puissants, les torpilles les plus efficaces, mais à celui qui, possédant un matériel suffisant, le mettra au service des conceptions stratégiques et tactiques les plus judicieuses. Or, toute combinaison, tout plan d'opérations repose sur la connaissance de ce qui se passe chez l'ennemi. Il faut *savoir* pour agir : *pouvoir* ne suffit pas et ne vient qu'en second lieu.

Le service des renseignements se trouve ainsi à la base de l'organisation des forces. Sans lui, on ne peut rien faire. Or, en temps de guerre, il lui faut un organe d'information journalière et en quelque sorte instantanée. Cet organe est constitué par des éléments employés à l'éclairage.

Il ne faut pas oublier qu'il donne son plein rendement en dehors de toute action offensive ou défensive. Ce n'est pas un organe de combat. L'éclaireur doit voir et faire connaître rapidement ce qu'il voit. Il n'a pas d'autre mission. S'il se laisse accrocher par l'ennemi, il ne joue pas son rôle ou bien il le joue mal. Pour l'accomplissement de sa tâche, il a besoin, évidemment, d'être protégé ou de se protéger lui-même. S'il ne trouve pas, à côté de lui, une protection suffisante, il la cherche avant tout dans ses facultés évolutives et dans sa vitesse. Quand il sait ce qu'il voulait savoir, il ne lui reste plus qu'à fuir : la fuite est souvent pour lui un devoir.

Comment pourra-t-il atteindre son but? Quelles qualités doit-on exiger de lui? Avant tout, l'éclaireur doit voir. Or, d'un pont ou d'une passerelle de navire, on voit mal parce que l'on ne voit pas assez loin. Les conditions atmosphériques font souvent qu'on ne peut préciser, à plus de vingt kilomètres, à quelle catégorie de bâtiments appartient celui qu'on aperçoit. De la hune, la vue s'élargit déjà notablement et c'est une vérité connue de tout le monde que, plus on s'élève, mieux on voit. D'ores et déjà, l'aéronautique, dont le domaine s'étend à toutes les altitudes où l'observation est possible, semble tout indiquée pour assurer l'éclairage des armées navales.

L'éclaireur doit, en second lieu, renseigner rapidement. Son arme est donc la télégraphie sans fil à laquelle se prêtent fort bien les appareils aériens.

En outre, l'éclaireur doit aller vite, beaucoup plus vite que les navires qu'il éclaire ou va reconnaître ; et il a besoin de pouvoir s'approcher suffisamment de ces derniers pour pouvoir les identifier, les photographier même. Les appareils aériens, avions, hydravions et dirigeables, remplissent admirablement cette double condition.

L'éclaireur, enfin, doit opérer constamment et avoir un rayon d'action aussi étendu que possible. N'oublions pas que, dans certains cas, pour ne rien perdre des mouvements de l'ennemi, il lui faudra le suivre pendant plusieurs jours sans interruption. Par ailleurs, le champ d'opération en mer, c'est toute la mer ; et l'éclairage doit pouvoir en atteindre les régions les plus éloignées aussi facilement que les atteint le gros des forces adverses. C'est surtout de ce double point de vue qu'il importe de considérer les services que peuvent rendre, d'une part, les avions ; d'autre part, les dirigeables.

L'avion est utilisable à peu près par tous les temps et redoute d'autant moins le vent qu'il peut voler plus vite. Toutefois, la brume lui est un obstacle sérieux contre lequel il ne semble pas facile de lutter. Il n'a, par ailleurs, qu'un rayon d'action assez limité. Des progrès pourront certainement être réalisés dans ce sens : déjà certains de ces appareils sont restés vingt-quatre heures en l'air. De même, la fatigue qu'il impose à son personnel et qui nuit d'une manière sensible à la continuité dans l'effort pourra être diminuée avec l'adoption de grands appareils à équipage relativement nombreux. Enfin, il reste à perfectionner notablement l'avion pour qu'il se prête aux observations astronomiques nécessaires à la navigation en pleine mer et, par suite, aux reconnaissances navales à grande distance.

Le dirigeable, par contre, est parvenu maintenant à un haut degré de perfection comme éclaireur. On connaît la première traversée de l'Atlantique, au cours de laquelle le rigide anglais *R*-34 a tenu l'air pendant cent huit heures ; et ce dirigeable est loin d'être parmi les plus remarquables créations du genre. Il faut s'attendre à voir de grands navires aériens croiser dix jours et plus sur les océans et les traverser sans difficultés. A leur bord, on navigue avec autant de précision, ou peu s'en faut, que sur les bâtiments de surface.

Les renseignements qu'ils peuvent fournir sur la position des forces ennemies sont donc dignes de confiance.

Leur point faible est la difficulté de les manœuvrer au sol pour les faire sortir des hangars ou les y faire rentrer par vent un peu fort ; mais un tel problème n'est pas insoluble.

La vitesse des dirigeables a paru longtemps insuffisante. Actuellement, elle atteint cent quarante kilomètres à l'heure et elle pourra être augmentée dans des proportions plus grandes qu'on ne le pense généralement. Il ne serait pas surprenant de la voir s'élever, dans un avenir très prochain, à deux cents kilomètres et peut-être plus.

On voit donc que ces appareils ont toutes les qualités du parfait éclaireur. Il y a bien peu d'améliorations à leur faire subir encore. Malheureusement, en France, les tendances actuelles s'opposent à ce léger progrès. L'État abandonne délibérément l'utilisation militaire du dirigeable pour tenter de lui faire jouer un rôle commercial. Il devrait laisser à l'industrie privée le soin de cette entreprise : elle la mènerait très probablement à bien, tandis qu'il y échouera certainement. L'utilisation commerciale de l'aéronautique par l'État ne doit logiquement être envisagée que par des nations parvenues au comble de la prospérité. Les millions qu'on dépense dans ce but sont, en effet, destinés à des transports de luxe, voire même de grand luxe. Une nation à finances obérées ne saurait s'offrir de pareils transports aux dépens des contribuables. Qu'elle se contente d'encourager les riches à se les payer : elle en profitera de la sorte sans augmenter le déséquilibre de son budget.

Chacun sait le prix d'un croiseur rapide. Pour raisonner indépendamment des variations du change, nous dirons qu'un tel navire coûte autant que dix rigides de gros volume, estimation modeste d'ailleurs. Cela n'est, au reste, qu'un très petit côté de la question, si l'on veut bien se souvenir que dix rigides feront la besogne de trente ou quarante croiseurs et la feront infiniment mieux. Mais de telles assertions ne valent rien si elles ne sont pas appuyées sur des faits indiscutables. Ils ne font pas défaut. On pourrait citer, à ce sujet, de nombreux passages du livre de l'amiral Jellicoe sur *la Grande Flotte* ; nous nous bornerons à celui qui nous a paru le plus typique.

Le 18 août 1916, la flotte britannique décide d'entreprendre une

reconnaissance à grande distance dans la région sud de la mer du Nord. Comme on avait constaté la présence d'un nombre inusité de sous-marins sur les côtes anglaises et que la bataille du Jutland avait été précédée d'une préparation analogue, on pouvait penser que les Allemands préparaient un mouvement qu'il fallait surveiller. Dans ces conditions, les escadres se concentrèrent le 19, au petit jour, et firent route vers le sud. Vers 8 h. 30, les premiers zeppelins apparaissaient en éclaireurs sur le champ de bataille. L'escadre venue d'Harwich, les croiseurs légers, les cuirassés britanniques les signalent tour à tour et ouvrent le feu sur eux, mais sans succès à cause de la distance. Les renseignements transmis permettent d'ailleurs bientôt d'identifier dix dirigeables, formant un gigantesque **barrage à travers la mer du Nord.**

Vers dix heures, un sous-marin anglais, en patrouille dans la baie d'Héligoland, signale l'apparition de la flotte allemande en route vers l'ouest. Au reçu de ces nouvelles, la flotte britannique marche à l'ennemi, espérant le forcer au combat et l'enfermer entre elle-même, un barrage de sous-marins et l'escadre d'Harwich qui arrive du sud. Vers quatorze heures, elle le croit si près, qu'elle se déploie pour le combat : mais le temps passe et les navires allemands ne paraissent pas. C'est que les zeppelins ont suivi toutes les manœuvres anglaises. Ils ont averti les amiraux allemands de l'attaque formidable qui les menace et leur ont permis d'échapper. Vers dix-huit heures, l'escadre de Harwich aperçoit encore au loin un groupe important de navires ennemis convoyés par deux zeppelins ; mais il est trop tard pour les attaquer, et il faut abandonner la poursuite. Pendant toute la journée, les navires britanniques, notamment les croiseurs, n'ont **cessé d'être surveillés par les dirigeables.**

Voilà un exemple d'éclairage complet. On y voit le rôle des croiseurs légers, des sous-marins, des zeppelins. Les croiseurs n'ont rien vu et, par conséquent, n'ont servi à rien. Par contre, sous-marins et zeppelins ont rempli parfaitement le rôle d'éclaireurs. On imagine mal, cependant, une armée navale circulant derrière un rideau de sous-marins et tenu, grâce à lui, parfaitement au courant de ce qui se passe chez l'adversaire. Pour saisir, du reste, toute l'excellence de l'éclairage aérien, il est bon de voir avec quel personnel les Allemands ont obtenu des résultats aussi complets. Les dix zeppelins n'immobilisaient certainement pas, en tout, trois cents hommes, alors que les équipages des croiseurs anglais en comptaient dix mille. Ce n'est pas tout :

il serait à propos de comparer les quantités de combustible dépensées et d'opposer les deux prix de revient par mille exploré. On trouverait sans doute que les dix zeppelins ont dépensé moins qu'un seul des croiseurs anglais.

Chose curieuse, c'est pourtant l'objection financière que l'on brandit de préférence contre l'aéronautique. On fait grand bruit du prix des centres de dirigeables : mais que ne met-on en regard celui des bassins de radoub pour grands croiseurs? Ceux-ci engloutissent des sommes énormes que l'on tait pudiquement. Il faut, au surplus, se convaincre que le hangar à dirigeables se fera de plus en plus rare et finira par ne plus jouer qu'un rôle analogue à celui d'un bassin de radoub : normalement, les navires aériens ne l'utiliseront que pour être visités et réparés. Or, un bassin de radoub coûte bien autant que deux hangars.

La polémique ne s'arrête pas là. Un seul obus, fait-on observer, peut détruire un zeppelin de cinq à six millions. C'est exact, mais cela cessera de l'être du jour où l'on pourra gonfler les ballons avec un gaz incombustible. En tout cas, il est équitable de se demander, après cela, combien il faut de torpilles pour envoyer par le fond un croiseur de surface. Or, il y a une disproportion considérable entre les capitaux engagés et les vies humaines exposées dans les deux cas. Le rapport se maintient toujours aux environs du dixième.

Que dire du temps nécessaire pour remplacer un dirigeable en regard de celui qu'exige la construction d'un navire? La comparaison est décisive. Un rigide se monte en deux mois environ ; les Allemands prétendent même en avoir construit en six semaines. Cette rapidité de construction est une qualité militaire inappréciable. De plus, les croiseurs, s'ils peuvent naviguer pendant vingt ans, perdent la plupart de leurs qualités militaires en trois ou quatre ans et même moins. Nos flottes s'encombrent ainsi d'escadres Nebogatoff dont l'entretien et l'usage absorbent, sans grande utilité, beaucoup d'argent et beaucoup d'hommes. Un dirigeable, au bout de deux ans, doit être mis au rebut et remplacé par un autre : il en faut donc dix en vingt ans ; mais, s'ils ont coûté, à eux tous, autant, pas plus, que le croiseur, ils ont immobilisé bien moins d'hommes et rendu, pendant tout ce temps, tous les services d'un matériel neuf. L'avantage appartient donc, sans contestation possible et à tous égards, à l'éclaireur aérien !

Il serait enfantin, cependant, de vouloir résoudre le problème de l'éclairage à l'aide d'un seul dirigeable. L'aviation aussi aura son rôle à jouer, principalement l'aviation d'escadre, dont l'importance s'accentuera à mesure qu'on approchera du champ de bataille. Et puis, le peu que l'on sait de la guerre permet de penser que, dans nombre de cas, le sous-marin sera un éclaireur de choix. Il a une qualité précieuse pour un observateur : il peut voir sans être vu. Le 18 août 1916, ce fut un sous-marin qui, vers 10 heures du matin, signala l'apparition de la flotte allemande. Le 31 mai, au soir de la bataille du Jutland, trois sous-marins, postés au Horn-Reef, avaient pu de même recueillir certaines indications qui permirent de préciser la route suivie par les Allemands en retraite. Le sous-marin, d'ailleurs, n'a pas dit son dernier mot. Il a, en somme, supplanté le torpilleur, dont il cédera vraisemblablement à son tour le rôle aux avions ; mais rien ne paraît s'opposer à ce que les navires légers chargés d'éclairer les escadres soient, à l'avenir, des submersibles.

Les moyens de se renseigner sur les mouvements de l'ennemi sont donc relativement nombreux. Répétons-le : en temps de guerre, aucun d'eux n'est négligeable. Un renseignement infime, apporté par une voie absolument imprévue, peut donner des résultats incalculables. Par contre, sans renseignements, pas de victoire possible. Il vaudrait certainement mieux avoir des éclaireurs excellents et des unités de combat médiocres que l'inverse. A l'heure actuelle, notre marine possède peut-être quelques unités de combat médiocres, mais elle n'a pas du tout d'éclaireurs.

En résumé, pour éclairer nos escadres, il nous faut de grands sous-marins et une aéronautique puissante. Tout le reste est inutile. Il est agréable de se le dire en ce temps d'économies générales et de compression des crédits.

L[t] de vaisseau DU PLESSIS DE GRENEDAN.

(*A suivre.*)

Et la Lumière fut !

Peints à l'ocre jaune sous Louis-Philippe, les lambris, de la salle à manger avaient tourné au chocolat sous l'action des fumées d'une cheminée à rabats trop élevés. Une odeur de moisissure imprégnait cette pièce dont les plinthes tombaient en morceaux. Mesquins et ternes, les meubles y révélaient l'indifférence des habitants de la Cocharde pour leur agrément.

Lorsque aux sons de l'angélus de midi Marthe y pénétra, la vague lueur que lui dispensaient ses prunelles lui apprit que ses filles avaient maintenu les persiennes presque closes. Ramant des bras dans l'air afin d'éviter les obstacles, elle s'avança vers les espagnolettes qu'elle fit jouer.

Marguerite dressait le couvert. A ses mouvements maussades, — elle posait rudement l'argenterie, — sa mère devina ses réflexions. Elle y répondit en déclarant que, malgré son infirmité, elle adorait encore tellement la lumière, qu'elle imiterait volontiers ces aveugles arabes qui vont se placer contre une muraille blanche, en plein soleil, et se réjouissent d'être embrasés.

— Souviens-toi de la page que tu me lisais l'autre jour, Marguerite. Et Mme de Blancelle récita :

« Le ciel est d'un bleu ardent et stérile... Quoi qu'on fasse autour de moi pour me conseiller l'ombre, je m'y refuse... Un grand pays

baigné d'une éternelle lumière... Une immobilité radieuse... Un tableau ardent et inanimé, composé de soleil ! »

La jeune fille, arrêtée devant le dressoir, tournait le dos à sa mère ; elle s'interrompit d'en descendre les carafes pour la regarder, par-dessus son épaule, d'un air à la fois ironique et pitoyable. Enfin elle l'avertit qu'elle pouvait prendre place à table.

— Ton père est-il prévenu?

— Il dort !...

— En es-tu certaine?

— Certaine.

— Va donc chercher tes sœurs.

— Inutile. Ne pouvant attendre midi, Louise a déjeuné seule, et Julienne se déclare souffrante.

— Ta sœur aînée me paraît en effet malade.

— Comédie !

Marthe reprit sourdement :

— Pourquoi ne vous supportez-vous pas, Julienne et toi?

— C'est un peu de votre faute. Vous avez trop d'affection pour moi, pauvre maman, et sa jalousie occupe les journées de ma sœur. D'ailleurs, il ne faut rien laisser perdre ici, même de ses méchantes pensées, lorsqu'elles peuvent nous aider à combler les heures.

Mme de Blancelle cessa de manger.

Des pas d'abord lents et de plus en plus vifs firent bruire les solives du plancher.

L'aveugle levait vers le plafond son visage angoissé, quand la porte fut ouverte avec précaution par une grosse jeune fille. Contrariée de trouver sa mère et sa sœur à table, elle voulut se retirer.

— Est-ce toi, Louise? appela Marthe. Pourquoi ne déjeunes-tu plus avec nous?

Louise répondit que, se mourant de faim, elle n'avait pu patienter.

— Toujours cette excuse, mon enfant.

La jeune fille, honteuse, s'éloigna. De plus en plus la pensée de préparer les aliments et de les goûter sans témoins lui devenait agrément et intérêt.

Au sortir de la salle à manger, Marthe s'avança jusqu'au perron en pensant :

« A son réveil, Gustave, sorti dès l'aube avec *Érèbe* et qui n'a plus à s'occuper de son cheval, m'accordera la satisfaction d'une promenade. Je lui demanderai de me conduire au chemin des Mou-

lins. Les roues à aubes qui bouillonnent réjouissent les oreilles. Quelquefois le meunier nous entretient au passage. Rien qu'au timbre de sa voix, je me le représente large d'épaules, avec des moustaches gauloises poudrées à blanc. Sous mes lunettes fumées, il me croit seulement les yeux fatigués ; car, une fois, il me tendit dans sa main ouverte de la farine, en s'écriant :

« Regardez, n'est-ce pas de la fleur? »

A ce souvenir, les paupières de Marthe se mouillèrent.

Une psalmodie s'élevait à l'étage. Réveillé, le capitaine clamait avec des trémolos : *Ky i i rie Ele le i son!* Il recommençait plus haut, plus bas, plus vite, parodiant le vieux chantre de Saint-Roch. Marguerite s'avançait dans le vestibule. Aux modulations de son père, elle laissa tomber ses bras le long des hanches et son charmant visage prit une apparence de stupeur. Dehors, c'était un firmament bas qui ne laissait point l'espérance d'un rayon de soleil. Sous cette voûte qu'on eût dite de ciment, les maisons enténébrées prenaient des apparences fatales.

Réfléchissant que Gustave ne consentirait pas à sortir avant deux heures, Marthe ressentit l'ennui dé son oisiveté forcée. Julienne qui continuait à piétiner inquiéta Mme de Blancelle. Parfois son aînée partait à travers la campagne d'une allure précipitée. Les paysans la voyaient passer, le cou tendu, les yeux flamboyants. A la nuit seulement, épuisée, elle revenait s'enfermer dans sa petite chambre qu'elle ne quittait plus de deux ou trois jours, refusant de s'alimenter.

« Julienne, réfléchissait Marthe, eût été une femme agréable, si, mariée, elle avait élevé des enfants. En son enfance, sur une réprimande elle éclatait en sanglots ; un éloge, elle bondissait de satisfaction. Avec l'âge, Julienne me rend responsable de ses déceptions. A peine daigne-t-elle m'adresser la parole et, trop souvent, pour d'aigres récriminations. Elle prétend qu'elle eût été capable de se créer une situation ! »

Ses mains remontées sous son menton dans une attitude pensive, Marthe plaignit d'abord son aînée ; puis ses sourcils se froncèrent. Non, jamais, elle ne permettrait à Julienne de quitter Mareulle.

« Rien ne prépare mes filles à une vie libre qui les ferait déchoir. Je ne veux pas qu'aucune m'abandonne. Ici leur pauvreté reste au moins parfaitement honorable. Puis, que deviendrais-je sans elles? »

Appuyée contre les vêtements du portemanteau, Marguerite cherchait à lire les pensées de sa mère sur son visage.

— Marguerite ! appela Marthe.

La jeune fille s'abstint d'abord de répondre.

En frôlant la muraille, Marthe trouva le bras de sa fille.

— Pourquoi te taisais-tu?

Marguerite eut une longue expiration.

S'écartant de sa fille, l'aveugle referma ses bras avec une lenteur tragique.

Peu à peu, la désolation résignée de sa mère troubla Marguerite qui revint poser sa joue sur ses cheveux gris, en murmurant :

— Je n'ai que vous à chérir en cette vie, et quelquefois je me sens d'une aridité effrayante.

— Moi, mon enfant, je puis t'affirmer que ma tendresse pour toi n'a jamais d'éclipse !

Toujours appuyée sur la tête de sa mère, la jeune fille reprit d'une voix sourde :

— Il m'arrive pourtant de me demander si l'amour maternel, qui ne se recherche jamais, existe?

Gustave, de belle humeur, descendait l'escalier en chantonnant. Afin de n'être pas surprises, Marthe et sa fille entrèrent dans le salon ténébreux sous ses persiennes ramenées. Marguerite n'avait pas encore eu le temps de l'éclairer, quand M. de Blancelle s'écria :

— Jouez-vous à cache-cache? Non ! Ah ! Je devine le motif de votre présence au salon? Marguerite va te chanter quelque chose, Marthe? Parfait ! Eh bien ! pendant ce temps, je vais déjeuner. Ne vous dérangez pas. Je vous le défends... Tra la... la la la ! J'ai prolongé ma sieste parce que ce diable d'*Érèbe* m'avait brisé. Nous avons sauté des talus formidables. Ah ! cela me rajeunit... Tra la la la la !...

Le capitaine disparu, Marguerite s'attarda devant la glace de la cheminée à considérer son visage.

Restée à l'autre extrémité du salon, Marthe s'étonna de ne plus entendre sa fille qui continuait de juger sa figure.

« Je suis mieux que jolie et, cependant... bientôt?... Hélas ! c'est trop visible ! »

Elle avait remarqué à ses tempes et sur ses joues une certaine mollesse de l'épiderme.

« Oui, le tissu soyeux manque de fermeté. Bientôt le flétrissement. J'en suis arrivée là ! »

— Pourquoi ne bouges-tu point, Marguerite? interrogea Marthe. Je m'imagine que quelque chose retenait ton attention?

— Ce quelque chose, c'était moi.

— Toi?

— Je me regardais dans la glace... Ah ! Mon Dieu !

A pas précipités, Marthe s'avança et saisit Marguerite en s'écriant :

— A vingt-huit ans, tu restes jeune et belle. Oh ! si je pouvais me retrouver moi-même à cet âge !... Et tu oses t'attrister?

— Oui, je l'ose, parce que cet âge était une continuation de votre vie de femme et de mère, tandis qu'il n'est pour moi qu'une fin, sans avoir jamais été.

A cet instant, la pendule, qui représentait un Apollon sagittaire considérant par-dessus le cadran auquel il s'appuyait le parcours de la flèche qu'il venait de décocher, cessa de se faire entendre et le silence s'en trouva plus infini.

De ses mains, Marthe chercha la cause de cet arrêt. La petite cale corrigeant le défaut de niveau de la cheminée, avait glissé. Elle s'efforça de rétablir l'équilibre, mais chaque fois qu'elle faisait osciller le balancier, le pied de la pendule retombait et, après quelques secondes, le tic-tac cessait de se faire entendre. Avec énergie, Marthe tâcha, sans y parvenir, de rendre la vie à la pendule. Par une ancienne habitude, elle clignait des paupières pour aiguiser son regard et elle inclinait la tête, tantôt sur une épaule et tantôt sur l'autre, comme pour mieux se rendre compte des résultats de ses tentatives. Marguerite considérait les vains efforts de l'aveugle sans lui venir en aide. Des perles de sueur luirent à son front et elle se plaignit de n'être pas secourue par sa fille. Marguerite s'excusa en lui faisant remarquer qu'il n'y avait aucune nécessité pour elles à posséder l'heure.

— Aucune nécessité, répéta Marthe?

— Qu'est-ce qui nous réclame donc pour que nous regardions au cadran? Qu'il soit deux, quatre ou dix heures ; le matin, le soir ou la nuit ne nous sont-ils pas également indifférents? Nous sommes hors du temps.

Sans protester, Mme de Blancelle s'en alla s'asseoir avec accablement sur le canapé. Cette attitude émut la jeune fille, qui s'empressa de ranimer la pendule.

Quelques minutes s'écoulèrent encore dans une immobilité complète. Seul le déclic de l'ancre d'échappement, à chaque volée du balancier, s'entendait. Quoiqu'elle tournât le dos à sa mère, Marguerite pouvait l'apercevoir, par réflexion, dans la glace. D'abord Marthe, ses mains à plat sur les genoux avec une noblesse d'attitude assez fréquente chez les personnes aveugles, garda la pose d'une statue égyptienne. Ensuite ses doigts esquissèrent dans l'air diverses occupations ; ils parurent cueillir des fleurs, broder, tourner les feuillets d'un ouvrage, dessiner. Enfin, raidis, ils exprimèrent une telle désolation de leur impuissance que, remuée de pitié, Marguerite, rapprochée de sa mère, lui demanda d'une voix caressante s'il lui plairait d'entendre de la musique?

A cette proposition, Marthe s'étonna que sa fille voulût lui être agréable après l'avoir peinée.

— Ne cherchez pas trop à me comprendre, maman. Par instant, mon cœur est si gros que je voudrais qu'il éclatât.

Douée d'une admirable voix qui proclamait jadis par ses chants pleins d'effusion les ravissements d'une enfant éblouie par les promesses de l'avenir, avec les années, Marguerite se retirait de plus en plus de son piano.

Un cahier était demeuré sur le pupitre ; elle l'ouvrit au hasard, lut quelques lignes du poème, et, au moment de préluder, se cacha la figure entre les mains.

— Eh bien? demanda Marthe assise de l'autre côté du salon.

Marguerite sursauta, puis elle chanta mollement :

Plus d'hiver déjà, le printemps commence,
Semant dans l'air l'or et le saphyr.
Printemps avec sa grâce fière et forte
A triomphé du froid et des vents en courroux.
... A notre flamme, il allume sa flamme,
L'amour évoque le printemps...

Le silence, un moment chassé par le prestige de l'art, rentrait dans la pièce obscure d'une façon presque sensible, se coulant dans les coins et remplissant les vides entre les meubles de sa présence étouffante.

Marguerite refermait le cahier, quand Mme de Blancelle lui reprocha d'abandonner trop vite son piano.

— C'est parce que je ne crois pas vous faire grand plaisir, dit la jeune fille.

— A la vérité, mon enfant, tu n'as pas rendu avec assez d'allégresse cet hymne à la joie.

Nerveusement, Marguerite se récria :

— L'on n'exprime bien que les sentiments profondément éprouvés.

Mme de Blancelle méditait encore sur cette mélancolique réponse lorsque des notes graves retentirent. Marguerite s'était donc remise à son piano? Bientôt sa voix, dolente comme le paysage qui cernait Mareulle, chanta :

O mort! Je crois en toi
Et dans ta nuit, j'espère.
Ah! c'est enfin le bonheur de cesser d'être :
Quand le cœur est sans joie et le désir sans rêve!
O mort! Je crois en toi,
Et dans ta nuit, j'espère.

Ce lamento d'*Ariane* terminé, Marguerite sentit des larmes s'égoutter sur son front. Sa mère était revenue vers elle et ses pleurs lui parurent un tel éloge qu'elle renversa la tête afin que Marthe pût lui donner un baiser. Leurs visages s'étaient unis, lorsque des appels retentirent.

— A l'aide! Je me suis tué!

— C'est mon père!

— Comment peut-il se trouver dans la rue, lorsque nous le croyions dans la salle à manger? Mon enfant, conduis-moi vers lui.

Quand Marguerite et Mme de Blancelle se trouvèrent dans la venelle, le capitaine était encore étendu en travers du ruisseau médian. Au-dessus de lui un cheval noir comme la houille, avec un long corps en fuseau, semblait considérer avec stupeur son cavalier désarçonné. Quelques villageoises en bavolets s'empressaient autour de Gustave, irrité d'être surpris en cette posture :

— Au diable! bonnes femmes! Je me relèverai seul. Cette sotte bête en bronchant m'a jeté bas! Cela ne m'était pas encore arrivé de ma vie. Nous nous faisons vieux, *Érèbe* et moi! Quelle honte! Au diable! laissez-moi... oh! oh! ouille... Je suis brisé de partout.

— Ah! que vous êtes plaisant! monsieur le capitaine, lui répondirent les plus hardies de ces paysannes en tâtant ses membres. Pouvez-vous soulever cette jambe gauche? A la droite maintenant. Rien de cassé, monsieur le capitaine.

— Vous m'avez vite consolé, bonnes femmes. Tout à l'heure je

crus éclater en miettes sur ce maudit pavé, qui nous tuera, *Érèbe* et moi.

Marthe et sa fille aidèrent Gustave qui se redressa violemment. Presque furieux, il vitupéra les villageoises accourues à son aide :

— Et n'allez toujours pas raconter que je suis tombé de cheval. Les écuyers de ma sorte peuvent subir des accidents, mais ce ne sont jamais des chutes régulières. Corbleu ! je suis indéracinable et je prétends, à soixante-dix ans, damer encore le pion à tous vos petits chevaucheurs des environs qui jouent à l'équitation. Sans mon adresse surprenante, je me tuais net. Et voyez ma bête, pas même couronnée? C'est vraiment prodigieux.

— Gustave, rentrez, lui souffla Marthe à l'oreille.

— Certes ! madame, mais pas avant d'avoir persuadé ces commères que je ne suis pas tombé et qu'on m'a littéralement jeté bas par la traîtrise de ce pavage insensé. Tous les cavaliers de ce pays s'y seraient écrasés comme des œufs.

Après avoir fait quelques enjambées, appuyé aux épaules de sa femme et de sa fille, M. de Blancelle, rayonnant de satisfaction, conclut :

— En somme, je suis content de cette expérience... Vous autres, veuillez rentrer *Érèbe* à son écurie.

Dix hommes et femmes se disputèrent l'honneur de prendre la bride du vieux pur sang dont les gros yeux de jais vacillaient sous les salières. Et tandis que le noir *Érèbe* levait les pattes avec préciosité, Gustave aux bras de Marthe et de Marguerite regagnait la Cocharde en traînant les jambes, mais ses yeux d'acier jetaient des éclairs aux badauds qu'il voulait encore convaincre de sa supériorité, même dans sa défaite.

Aussitôt arrivés sur le perron, Marthe lui demanda comment il pouvait se trouver dans la rue avec son cheval? N'avait-il pas promis, son déjeuner terminé, de venir la chercher au salon?

— Vous vous étiez échappé pour ce que je devine?... Où prenez-vous donc l'argent?... Vous connaissez pourtant notre situation?

Tout ensemble, contrit et mécontent, M. de Blancelle répliqua :

— Épargnez-moi vos observations ! Ah ! certains écus ne sont pas d'une digestion aisée...

— Je vous croyais plus soucieux de votre renommée, reprit Marthe. Et vous vous donnez le ridicule de vous présenter à vos amis de jeu juché sur votre cheval comme si vous vous gran-

dissiez dans leur estime de toute la hauteur de votre *Érèbe?*

Sur un ton extraordinaire d'autorité, Gustave prononça :

— Madame, rien ne vous a touchée de ce qui devrait être votre orgueil. Je vous fais la grâce de n'en plus discuter avec vous.

Ils remontèrent l'escalier dont chaque marche, entée dans son noyau fendu, se plaignait sous le poids des trois personnes, car Marthe et Marguerite continuaient de soutenir Gustave endolori. Au palier, ils trouvèrent Louise, la bouche bée. Un peu plus haut, penchée sur les balustres du pont de bois qui menait au grenier, Julienne examina son père de ses yeux scintillants d'oiseau de nuit.

Rentré dans sa chambre, Gustave prit une mine de haute dignité, remercia sa femme et sa fille de leur aide et termina :

— Bien entendu, il ne saurait plus être question de promenade jusqu'à nouvel ordre, madame.

Puis il s'inclina pour leur faire comprendre qu'elles pouvaient se retirer.

Soudain, Marthe eut envie, jusqu'à en pleurer, de cette route des Moulins où le meunier lui offrait sa farine en disant :

« Respirez ! C'est la fleur de la terre. »

Mille souvenirs lui revinrent à la mémoire et elle se rappela le temps où ses pinceaux de jeune fille essayaient de fixer la joie des campagnes lumineuses. Ah ! jamais regards ne s'étaient posés sur les êtres et les choses avec plus d'enthousiasme. Et c'était maintenant la nuit perpétuelle, aggravée par une pauvreté qui rendait son ombre plus froide.

... Ce soir-là, Marguerite, en desservant le couvert, murmura :

— Il pleut.

— Tant mieux !

— Il pleuvra peut-être encore tout ce mois, maman.

— Ah ! qu'il pleuve et jusqu'à la fin des temps !

Ses coudes sur la table, Marguerite, la tête entre les mains, poursuivait des rêves tour à tour ineffables ou bien lamentables. Louise priait devant le foyer sans feu, par économie. A l'étage, le capitaine, qui chantonnait une fanfare de cavalerie, s'interrompit pour clamer : « Infamie ! Un homme de ma valeur? Parbleu ! ma présence seule les offensait. Est-ce de ma faute si j'étais mieux doué que ces gens-là? »

Entendant ces protestations dérisoires, Marthe leva les mains d'un air d'ironique commisération ; puis son oreille appliquée contre

une vitre, elle écouta les gouttes tomber avec un bruit mou et cette distraction la mena très avant dans la nuit.

Parfois l'haleine du vent, s'introduisant dans les cheminées, la vieille Cocharde soupirait avec une indicible tristesse.

*
* *

Chaque après-midi, de trois lieues à la ronde, les quelques propriétaires du canton accouraient vers le café des Colonnes. Un instinct de sociabilité sortait ces rentiers de leurs manoirs enfouis sous leurs futaies et ils se rassemblaient autour des tables de cet estaminet fameux entre tous ceux du pays pour sa relative élégance. Disposé dans un vénérable hébergement à pignon dont l'encorbellement de l'étage s'appuyait sur des piliers de granit, ce café y avait trouvé son nom. Aux extrémités des rampants de la toiture, des masques grimaçaient. A la plus avancée des poutres cornières, un huchier médiéval avait figuré un hardi buveur au pichet levé avec l'agréable intention de porter une santé aux arrivants. Cette enseigne éloquente prouvait que, depuis cinq siècles, les générations successives de Mareulle-sur-Claye étaient venues chercher l'illusion en ce logis.

A l'un des corbelets de l'étage, on pouvait lire sur un cartouche délavé par les pluies :

ANACRÉON LEBUTEUX
tapissier-décorateur.

Or, Anacréon Lebuteux n'était plus qu'un souvenir, car cet artisan, jadis fournisseur des châteaux et maisons bourgeoises de l'arrondissement, était mort, presque en héros de son art. A l'idée d'établir une cantonnière chez M. de Bervin ou d'associer les couleurs les plus harmonieuses dans le vestibule de M. Gaston Sauciel, cet artiste anxieux s'était consumé. Lorsqu'il mourut, les propriétaires, reconnaissants de ses services, conseillèrent à sa veuve, Mme Euphrasie, d'installer un café dans lequel ils se réuniraient volontiers. Ainsi trouverait-elle une situation qui l'aiderait à supporter son malheur. Mme Euphrasie transforma donc l'atelier du défunt en estaminet, et comme elle avait hérité de son mari plusieurs estagnons de peinture, elle fit peindre d'abondance, en azur et rose, les poutres du vieux plafond ; et des frises vert pomme décorèrent les murailles.

A la vérité, cette salle d'une architecture moyenâgeuse semblait confuse de ces tons à la fois tendres et discords. Le génie d'Anacréon n'avait-il pas fait défaut à ces travaux de réfection?

Dès le matin, Mme Euphrasie, un châle échancré en triangle à la morbihannaise, sur sa nuque, et une guimpe de filet guipure couvrant sa puissante gorge, s'asseyait derrière son comptoir. Sur ses cheveux en bandeaux, une coiffe papillon voletait au courant d'air produit par l'entrée de chaque client et il paraissait que ce fût la seule façon de cette dame de souhaiter la bienvenue à l'arrivant, car à peine daignait-elle tourner la tête vers lui. Cette veuve de trente-cinq ans entendait demeurer parfaitement honorable dans ses fonctions délicates.

« Hôtesse de la société élégante de Mareulle, rappelez-vous que vous tenez salon! »

Cette affirmation du capitaine de Blancelle imposait à Mme Euphrasie l'allure de hautaine courtoisie qui lui valait même le respect des personnes jalouses de sa renommée. La nature l'avait d'ailleurs pourvue des traits indispensables à la dignité, c'est-à-dire un nez majestueux et un puissant menton en galoche. De surprenants yeux bigarrés d'or, d'azur et de mauve, bombés comme des agates, sommeillaient chez elle d'un rêve perpétuel, — l'obsession du défunt, croyaient les habitués des Colonnes. En effet, derrière le comptoir, un agrandissement photographique reproduisait le tapissier sous les espèces d'un homme avantageux aux moustaches en cornes de bélier qui souriait en serrant entre l'index et le doigt médian la cigarette imposée par le photographe pour donner un motif plausible au geste de pugiliste du bras raccourci. Placé juste au-dessus de Mme Euphrasie, ce portrait la défendait contre les politesses trop vives de ses hôtes.

« Eh! Eh! S'il vous plaît! Messieurs! » semblait alors leur signifier le sourire d'Anacréon.

Une bonne, Mélanie, assurait le service. Elle avait cette hardiesse brutale que donne aux paysannes l'habitude des auberges. Plutôt laide avec ses yeux de poulet dans un museau de rongeur, elle charmait pourtant les hommes par sa façon provocante de leur présenter les boissons réclamées.

... A quatre heures, le premier de tous, François Arlot pénétrait aux « Colonnes » avec la suffisance de l'habitué. Cet homme, au teint lavé de sépia comme un mulâtre, avait un visage traversé de tics

qui en changeaient à chaque instant l'expression. Jamais son agitation n'abandonnait ce rentier, jouet d'une tempête perpétuelle, et tantôt il renversait la tête comme sous un coup de vent, et tantôt il s'arc-boutait contre l'ouragan intérieur afin de résister à sa poussée. Fils unique d'un riche fabricant de produits pharmaceutiques, François Arlot, époux d'une douce femme qui l'ennuyait par l'égalité même de son humeur, et père de cinq enfants dont il citait complaisamment les traits d'esprit, habitait le Poulier. Il avait détesté ce château aussitôt les restaurations, entreprises par ses soins, terminées. Le dernier ouvrier parti, tout déconcerté du silence de sa propriété, il s'en était allé aux « Colonnes » et, maintenant, on l'y voyait apparaître jusqu'à plusieurs fois dans la journée, plein d'animation à son entrée, très morne lorsqu'il en sortait. D'une assiduité presque égale, Gaston Sauciel se distinguait de son ami François par sa jovialité. Ses joues écarlates d'un sang généreux semblaient prêtes à se fendre comme des grenades trop mûres, de même que ses yeux semblaient sur le point de lui sauter des orbites comme des bouchons de champagne, aussitôt qu'il s'animait.

Jadis, Gaston avait dirigé l'une des tanneries de la maison Sauciel. Son imagination exubérante lui ayant fait concevoir la possibilité de transformer le carton d'emballage en simili-chevreau, ses frères, inquiets, l'avaient exilé à leur manoir de Saint-Efflam-en-Mareulle. Là, dix mois de l'an, Gaston préparait avec une ardeur brouillonne les chasses de l'automne en élevant des chiots au lait sucré et à la viande bouillie. Souvent Sauciel retirait ses manchettes pour exposer les morsures de ses élèves.

— Remarquez leur dentition régulière, s'exclamait-il fièrement.

A peine François Arlot et Gaston assis en face de Mme Euphrasie, un corpulent jeune homme sautait d'une vieille automobile boueuse et fumante.

Fils de gentilshommes ruinés par une prodigalité hors de proportion avec leurs ressources, Jean de Bervin plaçait des vins et huiles dont il logeait les échantillons dans le coffre de sa voiture. D'ailleurs, M. de Bervin savait rester homme du monde dans sa nouvelle profession. Il avait une façon de présenter sa carte qui obligeait les domestiques à prévenir en toute hâte leurs maîtres. Lorsque ceux-ci ne connaissaient pas leur visiteur, Jean s'exprimait ainsi :

« Monsieur, vous avez devant vous une personne de vieille lignée

que la cruauté de ce temps oblige à commercer pour vivre. »

Et l'on n'éconduisait jamais M. de Bervin sans lui retenir au moins quelques litres d'huile d'olive extra-vierge filtrés, sans goût, — comme l'indiquait l'étiquette.

Le maire de Mareulle, M. Larouche, au profil magnifié par un grand nez cassé ; M. Baforet, le solennel receveur en redingote, et l'agile docteur Monitrot, arrivaient de conserve en parlant tous trois à la fois, sans souci de s'entendre, heureux de leur réunion après leur travail quotidien.

Cet après-midi de printemps, un cavalier puissant et lourd, Étienne Gallier, fils d'industriels nantais qui lui avaient laissé une fortune qu'il employait à l'élevage des chevaux, se présenta sur un *hunter* râblé. A peine l'éleveur avait-il noué la bride de son cheval à l'anneau de fer scellé dans un pilier du café, qu'un homme d'allure altière, portant sa canne dressée contre l'épaule comme une épée, apparut à l'extrémité de la place.

— Enfin ! notre capitaine ! Notre cher Blancelle !

D'un mouvement spontané, tous ces messieurs s'étaient portés sur la galerie extérieure du café où ils adressaient d'impétueux signes d'amitié à Gustave. C'est qu'à la vérité Gustave était à la fois l'esprit et le régent de ces réunions qui languissaient sans son autorité d'homme riche d'expérience et d'anecdotes.

— Vite ! Blancelle ! Cher ami ! Comme vous vous faîtes désirer ! Pourquoi n'étiez-vous pas des nôtres hier? Bienvenue, brillant ami ! Bonjour ! Quelle joie ! Faites-moi l'amitié... Non ! pardon, c'est moi qui vous invite... Excusez-moi, j'insiste... Gustave, laissez-moi vous fêter... Nous aussi... Capitaine ! Faites-nous l'honneur...

Devant la discussion si courtoise de ces galantes gens empressés autour de lui, M. de Blancelle leva sa canne et son autre bras d'un air à la fois si gracieux et si dominateur que toutes ces amicales rivalités se turent, et l'on attendit dans le silence qu'il voulût bien se prononcer. Après un salut collectif à ses amis, si parfaitement égal, que pas un de ces messieurs ne put se croire favorisé ou dédaigné, Gustave croisa les bras sur sa canne placée en travers de la poitrine. Le menton haut, ses yeux redoutables de clarté considéraient le puissant cheval d'Étienne Gallier. Cet éleveur sexagénaire à grosses moustaches teintes d'un noir de cirage au-dessous de cheveux blancs à la Bressan, lorgnait lui-même de côté avec défiance la blouse de chasse de M. de Blancelle, sa culotte de

velours à la hussarde et ses guêtres lacées, qui moulaient de longues jambes d'une forme encore parfaite. Un tout petit bonnet de police en velours gris jeté de travers sur l'oreille gauche ajoutait à l'air impertinent du capitaine.

Après un silence prolongé à plaisir afin de le rendre plus redoutable, M. de Blancelle demanda sans desserrer les dents, ce qui fit siffler les mots :

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Cela? Quoi? demanda Gallier stupéfait. Entendez-vous parler de ce cheval? Eh bien! cher ami, vous voyez mon fameux *Lancastre*.

D'un ton de plus en plus pointu, le capitaine reprit en fermant presque les paupières comme s'il ne voulait plus voir le *hunter :*

— Quelle modestie! Fameux! Ce percheron mériterait plutôt les brancards d'un fardier que la selle.

Piqué au vif, l'éleveur protesta :

— J'ai quelque droit de m'y connaître... presque autant que vous. Je vis parmi les chevaux, mes élèves, dont quelques-uns atteignirent à la célébrité et, si vous fûtes dragon, n'oubliez pas que j'ai passé cinq ans aux cuirassiers.

— Je vous attendais là, s'écria Gustave dont le fin visage s'épanouit. Vous prononcez votre propre condamnation : les cuirassiers! corps sans tradition hippique. N'êtes-vous pas les cousins germains du train des équipages?

Le sang aux pommettes, l'éleveur fut sur le point de répondre quelque insolence ; puis il eut un rire éclatant et les amis de M. de Blancelle, soulagés, rirent à leur tour sans trop savoir pourquoi.

— En attendant, reprit avec énergie Gallier, *Lancastre* est capable de soutenir une marche de dix heures sans faiblir.

Les lèvres avancées en museau, M. de Blancelle ajouta :

— Je n'en doute pas... à condition que votre massif phénomène prenne l'allure du petit pas.

Cette fois, Arlot, Sauciel, M. Larouche, le docteur et les autres assistants éclatèrent joyeusement. La discussion prenait le ton de la plaisanterie.

— Pourquoi avez-vous chaussé ces éperons invraisemblables, capitaine? puisque vous nous arrivez à pied, fit l'éleveur qui cherchait à son tour le moyen de ridiculiser son adversaire.

— Eh! cher ami, m'est-il nécessaire de vous apprendre que

j'allais arriver comme vous à cheval, lorsque je me suis ravisé. Du diable si je me suis souvenu de ces éperons.

Se baissant vers les talons de Gustave, l'éleveur fit observer qu'ils étaient d'une taille invraisemblable !

Offensé, le capitaine gronda :

— Vous devriez savoir qu'ils sont de mon invention. A molettes interchangeables, ils furent acceptés en leur temps par la commission de l'armée et me valurent les félicitations du ministre.

Une rumeur d'admiration accueillit cette nouvelle preuve des mérites de M. de Blancelle qui, la canne au vent, pénétra dans la salle avec l'assurance d'un maître.

Quelques instituteurs, clercs de notaire, expéditionnaires ou employés de Mareulle, que leurs modestes appointements condamnaient à n'être que les comparses des « messieurs de la société », se glissèrent un peu plus tard dans l'estaminet de Mme Euphrasie et en occupèrent avec discrétion l'angle le plus obscur.

L'imposant maire, M. Larouche, le docteur, M. de Bervin, Arlot, Sauciel et jusqu'à l'éleveur, s'approchèrent du billard et le capitaine classa les partenaires d'après leur degré d'habileté. Gustave prit le commandement de l'une des bandes et le médecin devint le chef de ses adversaires. La partie engagée provoquait bientôt chez ces messieurs d'étranges attitudes allongées ou raccourcies, et les crispations de leurs faces, à chaque coup de queue, prouvaient leur énergie à ce jeu. Le sort de la France parut dépendre de leurs carambolages. A chaque maladresse, le docteur Monitrot soupirait affreusement. Au tableau, M. Baforet, le solennel receveur, marquait les points avec les gestes des Parques coupant le fil des jours. Avant de queuter, Arlot ruait d'un pied comme s'il cherchait un point d'appui dans le vide, et ne le trouvant pas, lançait ses boules, les dents serrées. Après une ardente bataille, Gustave fut dominé par le docteur qui, prodigieux de ressources, savait dans les cas désespérés passer sa queue sous son coude gauche, en se tordant lui-même en arc, ou se coucher sur le tapis vert comme un nageur prêt à tirer sa coupe.

— Battu ! Vous êtes battu, capitaine, ne put s'empêcher de s'exclamer M. Monitrot en frottant convulsivement ses glorieuses mains.

A ce triomphe, sans bonne grâce, Gustave prit toute sa hauteur avant de murmurer du bout des lèvres :

— Vous en avez l'air extrêmement surpris, docteur?

— Ah! pardon! ne vous ai-je point vaincu de bonne guerre? riposta le médecin mécontent, car toute sa vie de médiocre praticien rustique n'avait eu qu'un champ de victoire : le drap du billard.

— Voyons, docteur, reconnaissez-le de bon cœur, votre victoire hasardeuse ne vaut pas ma défaite sur des coups savants dont vous seriez incapable.

— Sapristi! vous êtes battu, cependant?

— Pure apparence... aux points, peut-être? En l'espèce, je reste le joueur le plus classique.

— Ah! par exemple! capitaine, voudriez-vous nous laisser croire qu'à la guerre le général vaincu sur ses théories l'emporte sur son adversaire victorieux par ses inventions de génie? Quel billet essayez-vous de nous passer là?

Le ton sec, Gustave riposta :

— Ne mêlons pas le profane au sacré! Dieu merci! mes vues furent toujours reconnues justes dans l'art de la guerre, et c'est une étrange aberration que de vouloir comparer vos carambolages de antaisie à une science dont vous n'avez pas la moindre idée.

Confus, le médecin convint qu'il ne pouvait discuter de stratégie, étant parfaitement incompétent.

— Alors... qu'est-ce que cette discussion dans le vide?

Tout éperdu, le docteur cherchait en vain un appui dans les regards des assistants enthousiasmés par la logique du capitaine, satisfait lui-même d'avoir réussi à faire oublier la victoire de M. Monitrot.

Cependant, le maire, M. Larouche, dans le but de concilier l'officier et le praticien, disait avec le sourire le plus engageant :

— Messieurs! Chers amis! Vous êtes dignes l'un de l'autre et vous allez vous le prouver la coupe au poing.

— Sans rancune, n'est-ce pas, mon capitaine, s'exclama M. Monitrot en regardant M. de Blancelle avec des yeux exorbités.

Les deux hommes s'étreignirent les mains et comme leur discussion les avait excités, ils prolongeaient leur courtois assaut.

Portant beau, campé sur une hanche, Gustave n'était plus, aux « Colonnes », le vieillard maussade de la Cocharde, mais une image ressuscitée du lieutenant de Blancelle dont le souvenir vivait encore dans les mémoires de ces messieurs sur l'âge. Parmi ces oisifs, le capitaine gardait le prestige d'une carrière militaire dans un corps élégant par excellence. Enfin, M. de Blancelle abondait vraiment

en trouvailles amusantes qui ravissaient ses amis sans imagination.

Ce soir-là, le capitaine eut l'une de ses inventions les plus originales. François Arlot avait commis l'imprudence de plaisanter Gustave sur sa soumission conjugale, à laquelle il attribuait les sortes d'arrêts de rigueur qui le maintenaient souvent enfermé à la Cocharde, loin de ses amis. En galant homme, l'officier avait riposté que c'était le devoir d'un mari de condescendre à tous les souhaits de sa femme.

Et il ajouta :

— Un seul mot, monsieur l'esprit fort. Vous croyez-vous donc vous-même sans préjugés familiaux ! Vraiment? Eh bien ! nous allons mettre à l'essai votre vaillance.

— Tant que vous voudrez.

— Je parie un louis, dit Gustave impérieux, que vous vous déroberez lorsqu'il vous faudra prouver votre prétendue indépendance.

— Quel qu'il soit, je tiens votre pari, capitaine.

A l'oreille de Mélanie, M. de Blancelle donna un ordre. Cette servante revint quelques instants plus tard avec le tambour du crieur public. Au crayon, Gustave traça quelques lignes et remit ce papier à François en lui disant :

— Allez faire cette lecture dans la rue, si vous l'osez, mon cher?

— N'est-ce que cela? Ah ! par exemple ! vous allez voir ! fit Arlot avec une expression charmée, tandis que ces messieurs riaient aux larmes de la commission dont leur ami s'était chargé.

Le propriétaire ceignit le baudrier et, campé au milieu de la place, tambourina maladroitement.

Quelques paysannes au retour de la foire de Saint-Cado, des sauniers de Billiers dans leur carriole, et, derrière leurs rideaux troussés, les respectables sœurs Pivolle, considéraient cette scène scandaleuse :

« N'est-ce pas là, le monsieur du château Poulier, un père de cinq enfants et le mari d'une femme charmante? Quelle honte ! Que crie-t-il? Écoutons. »

François lisait :

« Un homme d'esprit a perdu la tête. Honnête récompense à qui la trouvera et la lui rapportera aux « Colonnes » !

Cette annonce burlesque terminée, M. Arlot jetant de droite et de gauche sa tête olivâtre avec une expression qui semblait signifier aux badauds attroupés : « C'est moi ! Eh bien ! oui, c'est moi ! » regagna le café qu'il fit retentir d'une dernière salve de ses baguettes. Il dit aussitôt avec force :

— Puisque j'ai gagné votre louis, capitaine, j'offre le champagne.

Une clameur salua cette générosité.

A cette invitation, M. de Blancelle prit tout à la fois un air digne et malheureux. Ses amis le considéraient avec inquiétude.

— Je le reconnais, Arlot, dit-il enfin, vous avez tenu ma gageure au delà de ce... c'est-à-dire... aussi permettez-moi de vous offrir mieux qu'un louis, ceci !

Gustave sortit d'une basque de sa redingote un coffret miniature de bronze qu'il remit au gagnant. Aussitôt celui-ci se récria qu'il n'accepterait jamais un objet d'art d'une valeur bien supérieure au montant du pari. Il en souleva le couvercle et ses traits exprimèrent de l'étonnement.

— N'est-ce pas là un souvenir personnel, capitaine? Raison de plus pour ne pas vous en priver.

Sauciel, de Bervin et M. Larouche, intrigués, observaient leurs deux amis. Crispé, Gustave repartit qu'il détestait ces chinoiseries et que son fils Henri avait été mal inspiré d'envoyer cette boîte. Arlot l'obligerait donc en la gardant.

A cette explication faite sur un ton presque agressif, le gagnant ouvrit de grands yeux et reprit après réflexion :

— Eh bien ! mon cher Gustave, comme ce bronze vaut au moins dix louis, permettez que nous le mettions en loterie, à cinq francs le billet, jusqu'à concurrence de cette somme. Je m'attribue gratuitement quatre billets.

Ces messieurs approuvèrent cette idée en se passant de main en main le coffret mis en jeu afin de l'examiner. Chacun pouvait lire, sous le couvercle, en caractères burinés :

A sa chère maman,
en souvenir de la nomination
comme administrateur colonial
de son fils perdu dans le lointain Laos,
HENRI DE BLANCELLE.

Cependant le receveur d'enregistrement inscrivait des chiffres en double sur des carrés de papier écolier. Seize billets ayant été souscrits, le maire de Mareulle fut désigné pour le tirage.

— L'écharpe ! Mettez votre écharpe, réclamaient ces messieurs égayés.

— Numéro 9, proclama M. Larouche en relevant son grand

nez cassé au-dessus du chapeau où les billets avaient été brassés.

— A moi, dit François.

Toute la société s'accorda pour déclarer qu'ainsi tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. M. Larouche remit à M. de Blancelle les cent quatre-vingts francs qui restaient.

— Cette somme vous revient, capitaine.

La tête rejetée sur l'épaule, M. de Blancelle parut ne respirer qu'avec peine.

Quelques minutes s'écoulèrent. Chacun de ces messieurs poursuivait ses réflexions.

Au milieu de la chaussée déserte, le chat jaune de Mlles Pivolle, le dos arqué, bâillait. Le long du ruisseau en faible pente qui côtoyait le bureau postal, un petit courant d'eau s'avançait surmontant pavé par pavé avec hésitation.

Six heures tombèrent sourdement du clocher ; le grêle carillon de la mairie, quelques graves horloges à balancier et jusqu'à de petites pendules aigrelettes renouvelèrent ces six coups irrévocables. Or, l'usage voulait que ces messieurs ne quittassent jamais « les Colonnes » avant la septième heure.

Un coup de vent fit tourbillonner sur la place une poignée de paille. Ces messieurs en considérèrent les évolutions jusqu'à ce que le dernier fétu fût retombé, comme mort, sur le cailloutis de granit que le soir bleuissait.

Alors plusieurs de ces amis commencèrent à rôder le long des vitrages, mais aucun d'eux ne semblait avoir la possibilité de s'évader. Prisonniers de quelque chose qu'ils ne comprenaient pas, ils demeuraient dans cette salle enfumée.

La demie de six heures tinta. Deux doigts introduits dans son gousset gonflé de la somme qui lui restait de la loterie, Gustave réfléchissait, lèvres serrées, ce qui raccourcissait encore son petit menton et faisait tomber son nez en bec d'aigle entre ses moustaches gauloises.

François Arlot, le bronze, témoignage de son triomphe, entre les genoux, le tournait et retournait. Le couvercle renversé découvrit à nouveau sa dédicace :

A sa chère maman
en souvenir...
de son fils perdu...

Le propriétaire eut alors une sorte de louchement des yeux comme s'il cherchait à considérer sa propre âme. En se rappelant qu'il allait bientôt caresser les innocentes joues d'Anne-Marie, sa fillette de quatre ans, il ne put s'empêcher d'évoquer à Gustave la gentillesse de ses enfants.

— Cinq, le même nombre que les vôtres, cher ami. Les deux derniers, Jacques et Anne-Marie, sont de vrais angelots, potelés, roses ! Leurs joues, de la soie ! Ils roucoulent comme des colombes !

A cet éloge, Gustave gronda :

— Attendez qu'ils aient de vingt à trente ans, comme les miens, vos angelots, et vous me donnerez alors des nouvelles de ces anges révoltés.

Sept heures sonnèrent au clocher. Comme appelés par les trompettes du Jugement dernier, ces messieurs se levèrent.

Place de la Cohue, ils se donnaient des poignées de main successives, se les abandonnant et se les reprenant avec l'effusion d'amis tendres qui ne peuvent se décider à la séparation. Enfin, chacun s'en retourna vers sa maison en clamant : « A demain ! Bonsoir, capitaine. A demain, cher monsieur de Blancelle. » Toutes les têtes découvertes saluaient et resaluaient. Avant de descendre l'escalier des « Colonnes », Arlot, passant derrière le comptoir de Mme Lebuteux, lui avait remis le coffret en la priant de vouloir bien le lui garder. M. de Blancelle avait surpris ce geste. Les sourcils froncés, il se demanda soudain si Marthe s'apercevrait de la disparition de l'absurde bibelot. « La Cocharde et tout ce qu'elle contient m'appartiennent, je suppose? »

Quand il se trouva seul dans la rue, Gustave s'avança d'un air fougueux, puis s'immobilisa un pied en avant.

Un carillon langoureux emplissait Mareulle. C'était le mois du rosaire. Dans la nuit naissante, des groupes de vieilles paysannes trottinaient avec recueillement vers l'office. Au moment de pénétrer dans l'église, elles retiraient les épingles de verre de leurs bavolets dont le linge blanc retombait sur leurs épaules, geste renouvelé des Orantes de la primitive chrétienté. La majesté de leur mort prochaine était déjà empreinte sur leurs faces usées par le labeur. Le petit troupeau des orphelines à bonnets ruchés glissait sur la place conduit par ses bergères aux douces faces d'éternel crépuscule sous leurs cornettes.

Les verrières de Saint-Roch s'illuminèrent de pourpre et d'émeraude et un large chant s'éleva. Ces villageois qui, tout le jour,

avaient ouvré durement, aspiraient aux douceurs éternelles.

M. de Blancelle reprit à regret sa marche, tête basse, ses mains derrière le dos serrant sa canne. La haine et le remords, le chagrin et l'attendrissement se partageaient son esprit. Au seuil de sa maison, il s'arrêta. Il n'osait plus pousser le portail dont la sonnette préviendrait sa famille de sa rentrée du café où il avait perdu le touchant souvenir qui ne lui appartenait pas.

En sa chambre, une lampe placée devant ses yeux blancs, Marthe veillait. Près d'elle quelques verres de couleur étaient déposés. Elle en prit un, et le plaça devant la flamme du pétrole.

— Dieu soit béni! Je crois distinguer un bleu, profond comme celui de l'océan? Je n'étais donc pas complètement aveugle? Quelle beauté qu'un bleu tout uni! Il m'emporte sur l'infini des flots.

Ses mains cherchèrent un autre carreau qu'elle éleva.

— Jaune d'or, annonça-t-elle pleine d'émoi. Quelle expérience émouvante! Je reste encore sensible aux couleurs? Seigneur! me feriez-vous la grâce d'un miracle? Ce jaune, c'est l'automne doré! Quelle ivresse! J'entends encore ma mère m'enseignant la peinture : « O Marthe, quel phénomène exquis que celui de la lumière réfléchie par les eaux, les feuilles, les pierres. Son gracieux mystère prouve le ciel! » Mais ce verre, que signifie? Serait-il noir? Et celui-ci, encore noir? Ils doivent être rouge et orangé? Quelle misère! Et tout à l'heure, j'ai dû m'halluciner. Ayons le courage de nous l'avouer, j'ai le regard des morts aux orbites creuses. Je suis donc moins vivante que les autres créatures?

Un roulement de galoches qui rappelait le bruit des galets remués par le ressac, emplit le bourg. Les fidèles sortaient du rosaire au clignotement des lanternes balancées par le vent à leurs poternes. Alors, M. de Blancelle, demeuré au seuil de la Cocharde, poussa du pied le portail qui gémit au choc. La sonnette jappa. La canne dressée comme un glaive, il ascensionna l'escalier à grand bruit en donnant du coude et du bâton, au passage, dans la porte de sa femme afin de la braver. Marthe cria d'effroi. A peine arrivé chez lui, Gustave se jeta sur son lit et s'endormit. En son sommeil, sa bouche ouverte, énorme, semblait crier de détresse.

CHARLES GÉNIAUX.

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

Y A-T-IL UNE CONJURATION DÉMOCRATIQUE INTERNATIONALE CONTRE LA FRANCE?

L'ÉNERGIE du maréchal Foch, l'exaspération de M. Doumer ont permis à la dernière conférence de se terminer un peu moins mal que nous ne le craignions. A de certaines minutes pourtant, la France s'est trouvée à peu près seule en face de la désapprobation quasi unanime de ses partenaires. Sans le trait d'union belge, que fût-il advenu?

Sans doute, les atouts formidables que nous donne la réalité, une fois mis en valeur, n'ont pas nui à notre partie. Que ne les a-t-on utilisés plus tôt! L'Europe d'aujourd'hui peut bien moins se passer de la France que de l'Allemagne et tous les raisonnements qui démontrent le contraire partent de l'hypothèse tacite où la France accepterait sans mot dire sa relégation injurieuse au rang des puissances dont on se moque. Il suffit très souvent que nous parlions net pour qu'on nous écoute. Cette leçon ne doit pas être perdue.

Néanmoins, un autre enseignement se dégage de cette dernière rencontre des intérêts, des jalousies, des amitiés. Ce n'est pas en vain ni spontanément qu'on s'est groupé parfois, avec une mauvaise humeur à peine déguisée, contre nos revendications les moins discutables. Car enfin, du moment que la garantie anglo-américaine — assez humiliante au demeurant et bien évasive — n'arrive pas à jouer en notre faveur, il est indispensable qu'on retourne au système de

protections réelles, de sanctions positives que ce pénible succédané avait pour mission obscure de nous masquer ou de nous ravir. Il serait trop absurde que, Wilson parti, nous nous administrions nous-mêmes son chloroforme. C'est pourtant à ce traitement-là qu'on voulait encore nous renvoyer, à certaines minutes critiques de la conférence de Paris. Tout se passait alors comme si une conjuration universelle eût été montée contre la France et que M. Lloyd George en fût l'agent.

On ne saurait se débarrasser à la légère de certains soupçons, quand des inquiétudes effectives viennent les ranimer périodiquement. Aussi bien rien n'est-il conclu qu'un accord de principe. Or, nous savons par expérience, depuis dix-huit mois, qu'il y a loin du principe à l'application, quand un adversaire farouche et cauteleux, quand des associés platoniques interposent leur ouate et leur vinaigre entre les deux éléments de l'engrenage. Avant de nous dire satisfaits, attendons les premières échéances : d'ici là nous aurons assisté aux épisodes les plus instructifs : rédaction de la traite, choix du facteur, sommation de l'huissier, attitude des récalcitrants.

Durant ces quelques semaines, ou ces quelques mois, ou encore ces quelques années, nous aurons tout loisir de méditer un opuscule vraiment capital de Vilfredo Pareto, qui s'appelle *Une Campagne antifrançaise*. Pareto est Italien, mais sa mère était de chez nous ; il a professé à Lausanne, il vit à Genève ; sa pensée pénètre indifféremment dans les divers organismes intellectuels d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Angleterre. Son information est copieuse, ses relations étendues. L'habitude de l'observation rend ses raisonnements plus agiles. La pratique de la systématisation les fait plus rigoureux. Bref, à de multiples égards, personne n'est mieux placé que ce sociologue pour discerner *ce qui se passe*, condition élémentaire, plus difficile à remplir qu'on ne croit, pour pressentir *ce qui va se passer*.

Sociologue, ai-je dit. Le mot sonne bien mal à l'heure qu'il est. On l'a tellement galvaudé. Le moindre professeur, le plus désolant énergumène, de simples intrigants, des ratés authentiques s'en parent et le déshonorent. Pareto ne le repousse pas de lui, c'est tout ce qu'on peut dire. De fait, ses deux gros volumes de *Sociologie générale* permettent difficilement de le traiter d'une autre sorte. J'ai analysé ailleurs son système. Il importe peu qu'il soit tel ou tel. Ce qui importe, ce qui intéresse, c'est de voir Pareto appliquer à la situation européenne, mondiale, les règles qu'il a posées pour l'interprétation du

passé et aboutir à un certain nombre de jugements sur un avenir qui se rapproche. En 1915, considérant des événements révolus, il avait ainsi analysé les origines de la guerre. Si mes souvenirs sont exacts, l'Angleterre n'en sortait pas très innocente et la méthode de Vilfredo Pareto l'obligeait à conclure que, n'ayant rien entrepris d'effectif pour empêcher la guerre, l'Angleterre semblait avoir, au moins par cette omission, attiré ou laissé tomber l'Allemagne dans une sorte de guet-apens. Qu'y a-t-il de vrai dans cette consultation d'un esprit assurément impartial? Je n'en sais trop rien. Longtemps après 1915, Pareto semble avoir cru à notre défaite. Il estime aujourd'hui qu'un complot immense nous entoure, qui vise à notre anéantissement. Ce n'est pas seulement ce verdict qui nous passionne, ce sont les circonstances du procès. En effet, la destruction ou l'amoindrissement de la France, aux yeux de Pareto, se poursuit au nom et dans l'intérêt des idées démocratiques. Cela pourrait s'appeler : *la démocratie contre la France.*

Et d'abord, il s'agit de qualifier cette campagne d'intimidation et de dépréciation diffuse que mènent contre la France tant et tant de journaux d'Amérique et d'Europe. Pareto fait ici intervenir sa théorie des *dérivations*, qu'on saisira nettement par l'usage qu'il en fait à notre endroit :

> Actuellement, écrit Pareto, on entend souvent dire ou on lit que « la France est la seule grande puissance réactionnaire en Europe ». Pour savoir si nous devons accepter, ou repousser cette proposition, il est indispensable de savoir quel sens y a le terme *réactionnaire*. Or, si vous vous livrez à cette recherche, vous vous apercevrez bientôt qu'ici *réactionnaire* veut simplement dire : qui n'est pas partisan des bolchevistes et de leurs amis. Notre proposition s'énoncerait donc plus correctement en disant : « La France est la seule grande puissance qui, en Europe, ne soit pas favorable aux bolchevistes et à leurs amis. » Mais alors, perdant en force de persuasion ce qu'elle gagne en clarté, cette proposition manquerait le but, qui est d'exciter, contre la France, les sentiments des très nombreuses personnes pour lesquelles le terme de *réactionnaire* est un épouvantail.

On aurait tort, d'ailleurs, de croire au succès d'une notification de cette découverte à ceux-là mêmes qu'elle intéresse le plus, car « votre adversaire en serait quitte pour remplacer cette proposition par une autre exprimant exactement les mêmes sentiments, les mêmes intérêts ; il dirait, par exemple, que la France « n'est pas à la hauteur des progrès sociaux », ou bien : « des temps nouveaux », ou encore : qu'elle est « militariste, impérialiste, chauvine » ; et soyez

certain d'une chose : c'est qu'il ne restera jamais court. Le seul effet que l'on obtienne en détruisant une dérivation est généralement de la faire remplacer par une autre, tirée d'un arsenal inépuisable ».

Veut-on un second exemple? Le voici :

Vous pouvez lire dans des journaux d'une même nuance, souvent dans le même journal, des propositions du genre suivant : « 1° La France mérite d'être blâmée parce qu'elle abuse de sa victoire sur l'Allemagne ; elle ne saurait invoquer comme excuse suffisante les maux qu'elle a soufferts ; *les fils ne doivent pas être punis des péchés de leurs pères;* 2° les bolchevistes ne peuvent être blâmés à cause du massacre des bourgeois ; ils ont une excuse valable, celle des maux qui leur ont été infligés par les classes supérieures, et particulièrement par les partisans du régime déchu ; *les fils sont justement punis des péchés de leurs pères.* »

Ce sont des propositions contradictoires. Dans la logique du raisonnement, elles ne sauraient subsister ensemble ; elles le peuvent parfaitement dans la logique du sentiment. D'ailleurs, la contradiction n'est que dans la forme, il y a un fond commun de sentiments et d'intérêts.

On voit ce qu'est une *dérivation* dans le vocabulaire de Pareto : un appareil logique destiné à masquer un calcul instinctif.

Ce point acquis, Pareto recherche dans l'attitude de l'Angleterre au dix-neuvième siècle vis-à-vis de la France, de 1815 à 1870, puis vis-à-vis de l'Allemagne de 1870 à 1914, des exemples de dérivations analogues. Arrivé à 1914 et à 1918, il se demande quel aspect vont prendre les dérivations britanniques : aussitôt il leur trouve une allure antifrançaise.

On redoute à Londres une France puissante, exerçant un prestige européen, mais ce n'est pas tout.

Un autre intérêt est d'une grande importance pour l'Angleterre : celui de la sûreté de ses possessions asiatiques, autant des anciennes que des nouvelles. Elle la voit menacée par la propagande bolcheviste, et hésite entre opposer à celle-ci la force, ou la faire cesser grâce à un accord ; c'est ce qui explique les fluctuations de sa politique en ces derniers temps. Quand l'Angleterre choisit le dernier parti, elle se sépare nécessairement de la France, qui n'a pas les mêmes intérêts, et qui a souvent des conceptions moins directement utilitaires.

Le grand fleuve des intérêts politiques mêle ses eaux au fleuve des intérêts financiers. Parmi ceux-ci, il est essentiel de distinguer les intérêts déjà acquis de ceux en train de se constituer.

Par rapport à la Russie, les premiers prédominent en France, les seconds, en d'autres pays. En ceux-ci, on ne peut guère pardonner à la France de vouloir faire respecter ses créances. Elle est dénoncée comme un trouble-fête qui entrave les fructueuses opérations du reste du monde, on l'accable

de reproches, elle est accusée de se livrer à l'usure et reçoit même le nom de Shylock, elle doit être regardée comme le champion du « capitalisme », l'ennemie du « travail », qui, explicitement, est celui des « prolétaires », mais qui, implicitement, pourrait bien être aussi celui des financiers brassant un peu partout des affaires et attendant avec impatience de pouvoir « sauver » la Russie, en y obtenant des concessions de lucratives entreprises. Tous ces intérêts se couvrent du voile, parfois épais, souvent transparent, de nombreuses dérivations, dont la production, étant bien payée, devient passablement abondante.

Les sentiments les plus troubles, les plus contestables, les plus fous, trouvent des traductions aussi indirectes mais non moins puissantes. Il en est un de cette catégorie en particulier qui exerce une influence considérable sur la marche des événements actuels, c'est celui qui pousse à croire que *le stock des biens existants est pratiquement illimité*, donc que le problème de la richesse consiste en une simple opération distributive ; le problème de la production se résout alors en une affaire courante de manutention, soumise légitimement à la discipline de l'État.

Or, la guerre a considérablement accru l'intensité de ce sentiment, par suite des ravages qu'elle a commis, des privations qui en découlent, et du spectacle d'arbitraire en fait de réglementations industrielles, apparemment heureux et bienfaisant, en réalité démoralisateur, qu'elle a donné à l'intérieur des divers États, qui tous plus délibérément les uns que les autres se sont plongés dans l'artificiel. Au lieu d'attribuer la gêne actuelle aux destructions de la guerre, à l'abus des interventions officielles et de les considérer comme inévitables, on préfère incriminer ce qui reste de l'édifice social et l'on préconise alors une refonte du système productif et distributif de la richesse, on accuse d'insuffisance le patronat, le capitalisme ; bref, on prépare le chaos intégral sous couleur de rétablir la prospérité. Un sentiment stupide est à l'origine de cette dérivation.

Comment se fait-il maintenant que la France devienne le gond, pour ainsi dire, de la lutte qui se livre pour le contentement de ces affections intellectuelles et quasi physiologiques? Il faut prendre la question dans son principe : aux yeux de Pareto un état général d'anarchie, très semblable à celui qui suivit la chute de l'Empire carolingien, est en train de s'installer en Europe.

Le pouvoir central, la souveraineté s'émiette, et des organisations telles que celles des syndicats en recueillent les débris. On a pu constater, à propos de la politique intérieure de la Hongrie et de la guerre russo-

polonaise, qu'il y avait deux pouvoirs se disputant la direction de la politique étrangère des États : celui des gouvernements centraux et celui des syndicats. Ces deux pouvoirs ont chacun leur politique étrangère : à côté de et en opposition avec la politique de l'État légal, régulièrement constitué, il en surgit une autre, dont l'origine ne se trouve qu'en des pouvoirs de fait, n'ayant pas encore d'existence légale, au moins dans le domaine de la politique étrangère. Il est très remarquable que les Parlements, *sauf en France*, paraissent accepter cette déchéance.

D'une manière analogue, on voit, à l'intérieur, naître des pouvoirs de fait, qui existent en concurrence avec le pouvoir de l'État, et qui traitent avec lui de puissance à puissance. Un peu partout, *sauf toujours en France*, le personnel qui détient les voies de communication ; en Angleterre, ce personnel et les mineurs ; en Italie, les ouvriers agricoles et aussi les autres, tendent à constituer un État dans l'État. Ils sont encore unis en cette œuvre commune, mais on voit déjà poindre de futurs conflits entre eux.

Tous ces faits et d'autres semblables ne sont encore que des incidents, qui peuvent être en partie passagers, mais qui révèlent une force profonde, dont ils sont les effets.

L'intensité de cette force n'est pas la même dans les différents pays : elle *est moindre en France que dans d'autres;* et en ceux-ci, la campagne antifrançaise recrute des adhérents, directement parmi les partisans du nouvel état de choses, indirectement parmi les personnes qui veulent tirer parti de ces circonstances, ou qui simplement s'y soumettent, pour pouvoir gouverner.

La conjuration antifrançaise qui travaille l'Europe a donc des sources abondantes, nombreuses, riches, surtout dans les sentiments démocratiques, dont la réalisation serait notre ruine. C'est en eux que gît la clef de bien des mystères, de bien des *problèmes*, dit Pareto.

Il est un problème important et difficile à résoudre. L'unité allemande a été constituée grâce à la défaite de la France en 1870-71 ; pourquoi la France, victorieuse à son tour, ne l'a-t-elle pas détruite, l'a-t-elle au contraire renforcée? L'art de gouverner consiste à se servir des sentiments existants, bien plus qu'à vouloir les modifier ou en créer d'autres. Les sentiments particularistes sont encore très forts en Allemagne ; pourquoi cette force puissante a-t-elle été négligée?

La réponse vient d'elle-même : parce qu'elle contrariait les sentiments wilsoniens et les intérêts britanniques. Pareto, lui, ne croit pas pouvoir répondre aussi catégoriquement : il se borne à déclarer :

Il me semble que, du seul fait que de telles questions s'imposent, on peut déduire que des sentiments puissants et des intérêts considérables se sont opposés aux solutions qui auraient donné à la France une sécurité qu'elle

n'obtiendra probablement pas par une voie différente. Parmi ces sentiments, on doit certes comprendre les idéologies de la Société des Nations, et d'autres semblables ; mais l'expérience du passé nous enseigne qu'elles n'ont des effets notables que lorsqu'elles se superposent à d'autres sentiments autrement importants et à des intérêts considérables. Ce sont donc ces sentiments et ces intérêts dont il faut surtout tenir compte ; et l'étude que nous venons de faire soulève un coin du voile qui les recouvre.

Ces prolégomènes à toute politique extérieure française du vingtième siècle rejoignent de trop près l'enseignement qu'on doit tirer des *Trois Aspects du président Wilson* et des *Conséquences politiques de la paix*, l'autorité de Pareto en philosophie est trop considérable pour que nous négligions tout cet ensemble de raisonnements salubres.

Cela nous change de Wells et nous encourage à « réagir ».

René Johannet.

Ce qu'on voit et ce qu'on entend en Orient.

Après vingt-six mois d'armistice, l'Orient se trouve encore en état de guerre ; un souci poignant du lendemain plane sur toutes les régions de ce qui fut l'empire ottoman, souci qui paralyse ou exaspère les énergies, suivant la race ou le milieu. C'est le désordre et l'incohérence pour le présent, les ténèbres pour l'avenir. Comme l'ancien empire des tsars, l'empire des sultans souffre d'une carence absolue de l'ordre. Mais tandis qu'en Russie le renversement de l'ordre social fut autochtone, ou du moins occultement encouragé par des puissances funestes (Germanie, sémitisme), ici, en Turquie, ce fut le conseil suprême de l'Entente, c'est-à-dire l'organe restaurateur du monde par excellence, qui a officiellement installé le chaos. Une œuvre contre nature a été conçue à San Remo. Faiblesse des uns, ignorance et désintéressement des autres, convoitise de beaucoup, ont mis au jour ce monstre qui menace l'Orient de catastrophes immenses. Cette anarchie s'étend partout, sans le moindre élément modérateur à l'horizon.

C'est, dans le Caucase, l'essaim turbulent des nouvelles républiques, précaires de vie, grosses d'ambitions, peuplées d'intrigues, représentées chez Lénine aussi bien que chez M. Léon Bourgeois, bolchevisant aujourd'hui, accueillant le lendemain un missionnaire de Benoît XV ; groupes inquiets de meneurs que l'influence étran-

gère ou les passions politiques maintiennent au-dessus de la foule habituée à gémir. Voilà la Géorgie, l'Azerbeïdjian, l'Arménie, et tous ces États nés de l'effondrement de l'empire russe.

En Mésopotamie, c'est la guerre : les Anglais avaient promis l'indépendance aux Arabes. Ils se sont empressés de prendre la place des Turcs dont on commence un peu partout à regretter le « joug ». On ne connaît que trop ce qui se passe en « Sionie » et plus haut, en Cilicie, où une funeste politique pro-arménienne, dans un pays essentiellement turc, nous a engagés dans une stupide aventure de guérillas. Seule la Syrie de Gouraud connaît un peu de calme, d'ordre et d'espoir.

Nous voudrions plutôt nous étendre sur les conditions actuelles de la vie à Constantinople et en Asie Mineure, dans la région de Smyrne en particulier, où apparaît la monstruosité du traité de Sèvres.

Constantinople, c'est Babel. Pauvre Loti ! Pauvre Farrère ! Les « civilisés » sont venus détruire le charme des bords enchanteurs. Eyoub a perdu son mystère. Nous nous plaignons à Paris, et avec raison, des indésirables qui pullulent dans les quartiers du Temple et de Saint-Gervais. Que dirions-nous de cette invasion formidable qui transforme Constantinople en ville russe avec ses misères et son effrayante amoralité? Des milliers et des milliers de gens, sans gîte, errent sur ces rives, cependant que les plus fortunés d'entre les émigrés engloutissent dans des orgies byzantines les restes de leur ancienne splendeur. Triste cadeau que la pitié facile de l'Europe a fait aux Turcs ! On a trouvé commode de déposer chez eux des colis encombrants dont personne ne voulait, car enfin les « chrétiens » d'Orient, Roumains, Grecs ou Bulgares, auraient dû aussi bien s'en charger.

Et qui veille sur cette agglomération de Turcs, Russes, Arméniens, Grecs, Juifs, Levantins, Européens, armées d'occupation, que sais-je encore? La belle chose qu'une administration interalliée ! Hauts-commissaires, généraux en chef, missions navales et militaires, secrétariats, délégations, gouvernement turc, police internationale, autorités religieuses, autorités russes, et la liste n'est pas close : tout cela forme le plus beau gâchis du monde. C'est la curée autour du moribond turc. De tous côtés fleurissent les intrigues, petites ou grandes, affolant l'opinion par une presse achetée à la petite semaine, démolissant les ministères, ruinant telle ou telle influence, le tout agrémenté de krachs financiers et d'aventures galantes. Les Turcs sont là, pourtant. Les plus vils, une infime minorité, se vendent au plus offrant et changent souvent de maître. Les autres rongent leur frein avec une sourde colère ou s'abandonnent

à un fatalisme désespéré. Tous sont prêts à se jeter dans le nationalisme d'Angora s'il venait à être vainqueur.

Et à Smyrne? Comme il y faisait bon vivre avant la guerre, et que la vie y était douce ! Aujourd'hui encore, c'est de Smyrne que pourrait repartir l'apaisement, le retour au calme d'autrefois. L'anarchie est ici d'un ordre différent de celle qui désole Constantinople. On peut avoir horreur du régime constantinien et désapprouver en même temps une grande partie de la politique de M. Venizelos, principalement sa politique d'Asie Mineure. Le patriotisme de l'ex-premier hellène a manqué de clairvoyance. Les événements et des amitiés douteuses ont influé sur son imagination de patriote, car, en voulant agrandir son pays à l'excès, il n'a pas moins méconnu ses forces que la psychologie de ses voisins. Consciente ou inconsciente, l'Europe a favorisé ces illusions. Elle a exaucé Venizelos, faisant fi, elle aussi, de la réalité et préparant un avenir lourd de difficultés et de sanglants conflits.

En dépit des statistiques invoquées ou créées par les Grecs pour justifier leurs prétentions, il est indéniable que le vilayet d'Aïdin, dont Smyrne est le chef-lieu, est peuplé par une majorité turque. Vingt missions étrangères qui ont parcouru la région depuis l'armistice, des milliers d'Européens établis depuis des siècles en Asie Mineure, l'ont reconnu. Sans doute la ville de Smyrne elle-même renferme une forte proportion de chrétiens, comme Marseille déborde d'éléments étrangers, mais, à quatre lieues de là, le paysan turc vit seul, sur la terre nourricière qui lui appartient.

Il est convenu pourtant, et pour les besoins de la politique anglo-gréco-américaine, que la province de Smyrne est un fief grec « raya ». On l'a baptisé du terme à la mode d' « irrédimé », — et pourtant jamais les Grecs ottomans n'avaient réclamé le classique « retour à la mère patrie ». Évidemment la race, la langue, la religion les portaient vers la Grèce, mais un peu comme les Canadiens français vers nous. Aussi lorsqu'ils apprirent que M. Venizelos insistait pour l'installation de l'Hellade en Asie, ce fut un délire inouï par toute la ville qui en demeura pavoisée durant un an. L'enthousiasme tomba par degrés lorsque l'armée et l'administration helléniques s'installèrent à Smyrne. Il fallut vite déchanter de l'allégresse des premiers jours et renoncer à bien des rêves : service militaire, impôts en perspective, loi martiale, arrogance des « vieux grecs », cherté croissante de la vie, cessation des affaires. Ce trouble brusque dans des mœurs séculaires adaptées au régime turc refroidirent l'entrain des « irrédimés ». En dernier lieu, le « coup » de Constantin accentua et précisa des divergences profondes entre la métropole et les « Micrasiates », autre

dénomination fantaisiste forgée par l'imagination fertile des amis de M. Venizelos pour désigner les Grecs-Ottomans. Aujourd'hui, un abîme est creusé entre « vieux » et « nouveaux » Grecs ; la haine croît de jour en jour ; elle s'alimente des faits les plus insignifiants, se répand en injures, en bagarres, en représailles, en délations, et, ce qui est plus grave, elle commence à revêtir la forme d'un antagonisme de race.

Les « nouveaux » reprochent à l'administration hellénique de n'avoir rien amélioré dans le pays depuis tantôt vingt et un mois d'occupation. C'est parfaitement vrai, mais peut-on administrer dans l'incertitude, l'hostilité, la guerre et la gêne financière? Les « vieux », par contre, se plaignent avec indignation de souffrir et de mourir pour des gens qui continuent tranquillement à s'occuper de leur commerce d'épicerie : le traité de Sèvres défend en effet de mobiliser les « Smyrnéens ». Bref, scission complète entre Hellènes et « irrédimés », et ce fait sera sans doute de la plus haute importance lors des discussions de la Conférence de Londres. Il pourra faciliter bien des transactions, appuyer les arguments contre le maintien de la souveraineté grecque sur Smyrne.

Et s'il n'y avait que Grecs et Turcs en présence ! Mais les Arméniens, mais les Juifs, mais les Latins d'Orient, mais les Européens, — comment les Grecs se les concilieront-ils? Tous ces éléments, ouvertement ou en secret, détestent les Grecs, souhaitent leur départ, sinon leur défaite. Les Juifs quittent le pays en masse : la moitié de la communauté de Smyrne, renouvelant l'émigration de Salonique, est partie pour l'Amérique du Sud. Quant aux capitulations, les Grecs ne veulent pas en entendre parler. Ils les repoussent. Ils prétendent ne pas pouvoir gouverner un pays entravé par de pareils privilèges. Les Turcs le pouvaient bien, eux. De là, des discussions interminables, un échange quotidien de notes aigres-douces entre consulats et commissariat grec.

De leur côté, les Italiens ne se consolent pas d'avoir perdu Smyrne. Aussi ne laissent-ils échapper aucune occasion de marquer leur présence en Asie Mineure. Les querelles de frontières, allant jusqu'au sang, sont fréquentes entre Azizieh et Sokia, et c'est encore une invention géniale de la conférence de San Remo que d'avoir créé un voisinage entre Italiens et Grecs !

Mais une erreur plus grave a été de croire que l'élément turc se laisserait noyer sans protestation. Depuis le jour honteux du 15 mai 1919, où, sous la protection de nombreuses unités de guerre européennes et sous le regard terne de trois amiraux de l'Entente, les Hellènes pillèrent et massacrèrent à loisir, les Turcs se sont soumis dans la

ville même. Mais beaucoup ont émigré à Constantinople, à Rhodes, en Europe, tandis que d'autres rejoignaient Kémal pacha ; il en fut de même dans les localités occupées par la suite et à la prise desquelles la brutalité des evzones s'en donna à cœur joie, comme à Ménémen ou à Magnésie. Au delà de quelques points fortement tenus, c'est la révolte, la guérilla, les francs-tireurs, puis l'organisation kémaliste. Les revers du chef lors de l'avance grecque sur Brousse et Ouchak n'ont pas influencé les espérances turques. Paysans et intellectuels ont continué de croire invinciblement à la justice immanente de leur cause et à se défendre malgré tout.

D'autre part, les erreurs économiques et politiques ont été formidables de la part des Grecs. Ils avaient eu pourtant la chance inespérée de posséder en Asie Mineure un homme remarquable, de grand caractère, un administrateur pondéré et clairvoyant, auquel nous devons rendre hommage. M. Sterghiadès, haut-commissaire hellénique à Smyrne, a été un pacificateur. Si les Grecs avaient suivi sa méthode et ses conseils, peut-être une entente serait-elle intervenue avec les Turcs. L'humeur belliqueuse des chefs militaires et la haine aveugle des rayas indigènes ont emporté tout espoir. Aujourd'hui, M. Sterghiadès, venizeliste, n'est plus soutenu par la métropole, et le peuple de Smyrne le hait cordialement, car il a voulu essayer de punir le pillage et de ramener la paix.

Les Grecs, et l'Entente avec eux, ont cru que la ville de Smyrne pouvait se suffire à elle-même. Aberration lamentable. On s'est aliéné l' « intérieur » en y engageant une lutte militaire de plus en plus âpre, en étendant l'occupation à des régions radicalement turques avec le fol espoir d'y encercler Kémal. Il en est résulté un arrêt complet du trafic et des affaires. Si Smyrne achetait, jusqu'à ce jour, c'était pour le compte de l'intérieur ; si Smyrne vendait, c'étaient les richesses agricoles de l'intérieur. Livrée à elle-même, la ville est condamnée à périr, surtout si un concurrent, Scala-Nova ou même Adalia, se présente. Les Italiens, alliés des Turcs, préparent activement cette voie nouvelle aux produits de l'Asie Mineure.

Smyrne est dans un désarroi économique complet. Cette ville, jadis exportatrice d'un froment riche et généreux, demande maintenant, péniblement, sa subsistance aux blés d'Amérique ou d'Australie. Les navires continuent à visiter son port, mais ne drainent plus rien vers ce cœur sans vie. A la place de la saine activité commerciale, l'agiotage et la bourse travaillent, aggravant par leurs surprises l'angoisse d'une situation précaire. C'est la stagnation absolue des affaires, la cherté croissante de l'existence, l'affreuse incertitude du lendemain, les spoliations continuelles de l'élément turc (il y a un

mois encore, les Grecs ont occupé toutes les écoles turques de quelques importance, — et dans toutes, l'enseignement du français tenait une place prépondérante). A 50 kilomètres de là, la guerre, la guerre sans merci, de races et de religions.

Le Turc saigne sans répit depuis tantôt onze ans (guerre italo-turque) ; il a perdu un million de morts pendant la grande guerre, ses champs sont dévastés ou abandonnés, il n'a plus un ami au monde et pourtant il ne cède pas. On s'est étonné, en Orient, que la France n'ait pas témoigné un peu de sympathie à ses amis d'autrefois, tombés dans le malheur, et qu'elle ait jusqu'à ces derniers temps gardé ses faveurs pour des ingrats, des traîtres, des assassins de ses soldats.

Mais le paysan grec, entraîné malgré lui vers les sommets neigeux d'Anatolie, n'est-il pas digne, lui aussi, de notre pitié? Ces naïfs enfants d'Argos ou de l'Eubée ne demandaient pas « de la poudre et des balles ». Ils meurent à Ouchak ou à Aidin, en terre étrangère, pour la cause de politiciens. Illettrés, ignorants des intrigues, ils ne savent rien de l'éloquence de Venizelos, ni des trahisons de Constantin. S'étonnera-t-on que l'indiscipline règne dans cette armée de « frères ennemis » où les désertions ne se comptent plus, où le premier souci des Grecs d'Asie Mineure est de ne point figurer? Tout a cédé pour eux à la crainte de servir et d'abandonner leur comptoir : le patriotisme « irrédimé » n'a point franchi la porte du cabaret ou de l'église, il ne connaît pas la route du front ; d'où nouvelle et forte animosité entre ceux qui meurent et ceux qui trafiquent. Comment les Grecs ainsi divisés pourraient ils pacifier un pays où tout leur est hostile, la nature et les hommes?

Mais il ne s'agit pas tant de savoir si les Grecs pourront se maintenir en Asie Mineure, que de savoir quel est l'intérêt de la France. Or, on l'a dit bien des fois déjà et sous toutes les formes, mutiler l'empire ottoman, c'est enlever à la France une colonie morale et économique qu'elle possède depuis des siècles, du consentement même des Turcs.

Qu'on ne vienne pas nous dire que l'influence française gagnera avec les nouveaux venus. Que ceux qui le croient encore voyagent quelques semaines dans les pays qui, depuis 1910, ont passé sous la domination grecque ou italienne, qu'ils comparent notre situation actuelle avec celle dont nous jouissions sous le régime turc, qu'ils interrogent les habitants, qu'ils enquêtent auprès de nos missions et de nos consuls. Il y a un an, nous citions cette parole d'une supérieure de mission dans l'une des îles de l'Égée : « Nous regrettons bien nos amis les Turcs. » Aujourd'hui, cette mission n'existe plus ; nos religieuses ont dû fuir l'hostilité des nouveaux maîtres et la con-

currence d'une autre langue. Nous recommandons ce voyage à tous les patriotes français. Il leur montrera vers quelles déchéances nous conduit la funeste politique que nous suivons en Orient depuis tantôt vingt ans. On a cédé du terrain aux Allemands. On a délaissé l'amitié turque pour des amitiés balkaniques qui n'ont donné qu'amertume et déboires à la France. On a gravement compromis le recrutement de nos missionnaires par les lois contre les congrégations, et la victoire de 1918 ne semble avoir consacré en Orient que la destruction de notre influence.

Et pourtant, rien n'est encore perdu, car l'amour de la France était trop profondément entré dans les cœurs pour disparaître aussi vite. Que ceux qui défendront les destinées de la France orientale à la Conférence de Londres se persuadent bien qu'à l'heure actuelle, l'intérêt de la patrie, comme celui de la justice et de la paix en Asie Mineure, impose l'amitié avec les Turcs, une amitié sans réserves ni compromis mesquins. Que l'on tende la main au sultan de Constantinople et à celui d'Angora, et que l'on se remette au travail dans une atmosphère saine et confiante comme au temps des capitulations librement consenties.

Ph. de Zara.

LES LETTRES

M. PIERRE DE NOLHAC

Je ne connais rien de supérieur dans l'œuvre poétique de Sully-Prudhomme à ses sonnets sur la France. C'est le plus noble témoignage que nous ait laissé de ses sentiments la génération de 1870. On peut le relire. Il est immortel par la vigueur et la beauté de la forme, par la vérité de la pensée et par ce grand accent de l'âme qui, en pénétrant la vérité, en fait de la poésie.

L'image de la patrie a-t-elle, depuis que parurent ces vers, inspiré d'autres sonnets dignes de mémoire? De plus érudits que moi le diront. Mais le souvenir me revient d'une éloquente pièce de Verlaine que je m'étonne de n'avoir jamais vue citée au cours de la guerre et où le poète se montre soulevé par les grands espoirs qui devaient se réaliser en septembre 1914 :

> De fauve l'Orient devient rose, et l'argent
> Des astres va bleuir dans l'azur qui se dore ;
> Le coq chante, veilleur exact et diligent ;
> L'alouette a volé, stridente ; c'est l'aurore !
>
> Éclatant, le soleil surgit : c'est le matin !
> Amis, c'est le soleil splendide dont la joie
> Heurte ainsi notre lourd sommeil, et le festin
> Horrible des oiseaux et des bêtes de proie.

O prodige ! en nos cœurs le frisson radieux
Met à travers l'éclat subit de nos cuirasses,
Avec un violent désir de mourir mieux,
La colère et l'orgueil anciens des bonnes races.

Allons, debout ! allons, debout ! debout, debout !
Assez comme cela de hontes et de trêves !
Au combat, au combat ! car notre sang qui bout
A besoin de fumer sur la pointe des glaives !

C'est l'aube de la bataille de la Marne. Cette sainte ardeur guerrière n'empêchait pas le bon Verlaine de saluer dans le triomphe prochain de la patrie la fin des guerres par le triomphe du droit.

Et de nouveau bataille ! Et victoire peut-être,
Mais bataille terrible et triomphe inclément.
Et comme cette fois le Droit sera le maître,
Cette fois-là sera la dernière, vraiment !

On voit que, formant les mêmes vœux que le président Wilson, le poète concevait des moyens tout opposés pour en assurer la réalisation. Il n'eût peut-être pas répudié la Société des Nations, mais la précaution d'un « triomphe inclément » une fois prise.

Les *Vers pour la patrie*, recueil de sonnets que publie aujourd'hui M. Pierre de Nolhac, sont dignes de nous remettre en mémoire ces beaux antécédents poétiques de son inspiration. Ils nous font penser aux sonnets de Sully-Prudhomme et plus encore (pour le sentiment du moins) à Ronsard, maître familier de ce grand humaniste. Ronsard eût reconnu sa hauteur et sa douceur dans cet éloge de la France, digne parent des glorifications que lui-même lui a consacrées :

Le vent de tes plateaux, de tes monts, de ta plaine,
Le murmure enchanté qui monte de tes bois,
Les souffles d'océan remplis de sourdes voix
Et la brise au soleil devant la mer romaine,

Tous les hymnes du ciel chantent sur ton domaine,
Tous disent ta splendeur, ô cher pays gaulois !
Qui, dans les siècles d'or, ont fait naître à la fois
Sur le sol le plus beau la plus belle œuvre humaine.

Ton manteau triomphal porte en ses plis dorés
La richesse des champs, des vignes et des prés ;
Et, parmi ces trésors que jamais tu n'épuises,

Pour mieux sanctifier le fruit de tes saisons,
Tu sèmes par milliers, à tous les horizons,
Le miracle sans fin de tes nobles églises.

Je ne résiste pas au désir de citer cet autre qui, sans avoir moins de cadence, est plus plein de sens et porte une pensée aux lignes pures :

Je ne veux plus chanter que ton divin visage,
L'ouvrage de ton âme et celui de tes doigts,
Et ton front couronné d'honneurs par tant de rois,
Le saint, le bâtisseur, le guerrier et le sage ;

Ta généreuse histoire où rêve, sur la page,
L'enfant qui croit y lire un poème parfois ;
La sagesse latine inscrite dans tes lois,
Et tes erreurs qui font qu'on t'aime davantage ;

L'ordre subtil et sûr qui règne en ta maison ;
Ton art où le caprice écoute la raison ;
Tes jardins embaumés par les plus belles roses ;

Et surtout — ô mon cœur ! sache te souvenir —
Ce peuple chevalier né pour les justes causes
Et sa jeunesse en fleur toujours prête à mourir.

Les inspirations de M. de Nolhac suivent les grands ou les significatifs événements de la guerre : le 1er août 1914, la mort d'Albert de Mun et celle d'Ernest Psichari, la bataille de la Marne, la prise d'armes de l'Italie, les appels de l' « aigle blanc » de Pologne, la « nuit d'offensive » du sublime 18 juillet 1918.

Que de vœux et d'espoirs rejoignent, cette nuit,
Le canon qui là-bas pour la France travaille,
Qui déchaîne sans fin l'ouragan de mitraille,
Surprend l'envahisseur, l'écrase et le poursuit !

Une noble égalité règne entre ces poèmes et leur donne l'apparence d'un poème unique, rythmant les pulsations de l'âme française au cours de ces quatre années de grandeur trop chèrement payée.

En lisant le recueil de M. de Nolhac, comme en lisant le petit, le très petit nombre de belles choses que la guerre a suscitées dans les divers arts, je ne pouvais me défendre d'une pensée décevante. Ces rares ouvrages réussis portent l'accent des émotions de 1914. Ils

en ont, si j'ose dire, la couleur. Ce fut le temps de l'élan national sublime, des grandes espérances, des illusions de la gloire, le temps du départ. Les événements baignaient dans cette atmosphère de jeunesse et de poésie que le vieux Villehardouin a merveilleusement rendue dans ses récits du départ des croisés. Et cela du côté des Allemands (dans leur note et leur tour d'imagination à eux) comme du nôtre. Se rappelle-t-on la princesse de Bülow disant que le passage des régiments lui causait le même genre d'exaltation que la musique de Wagner, quand elle l'entendit pour la première fois. Eugène Marsan, dans sa notice sur Pierre Gilbert, a fait sentir la lumière d'orage de ces journées.

Mais ne semble-t-il pas que seule cette période du début ait eu et pu avoir une puissance inspiratrice, et que les réalités qui sont venues ensuite aient écrasé l'imagination? On a pu en faire des récits qui prennent le cœur et terrifient l'esprit par la vérité vue et vécue du détail. Il semble bien qu'elles ne se prêtent ni aux grandes perspectives ni aux transfigurations de la beauté et qu'à vouloir leur communiquer ce rayonnement du beau, on dut faire nécessairement œuvre factice et encourir non seulement le ridicule, mais l'odieux. Les personnes qui s'étonnent que la guerre n'ait pas davantage inspiré les beaux-arts manquent vraiment de psychologie et de tact.

Voilà la vérité du moment, je ne dis pas la vérité éternelle. L'imagination s'exercera sur ces événements quand elle aura un suffisant recul. En quel sens? On ne saurait le prévoir. Mais il est bien probable qu'il se formera une poésie de la guerre dans les générations à venir qui ne l'auront pas vue de près et ne la connaîtront que par tradition. Un précédent nous permet de l'augurer. Sous la Restauration et dans les huit à dix premières années du règne de Louis-Philippe, la littérature d'imagination fut à peu près muette sur les fastes de la Révolution et sur les splendeurs de l' « épopée » impériale, qui ne se présentait pas alors aux esprits sous les aspects de l'épopée. Il y avait encore trop de gens en vie qui, quand Napoléon tomba, soupirèrent le : « Ouf ! » qu'il avait présagé lui-même. Il y avait trop de gens qui avaient assisté à la Terreur. Il fallut la venue d'un jeune public renouvelé pour que se condensât autour de ces événements, prestigieux dans leur masse, mais qui avaient fait tant de victimes, la buée sacrée qui abrite l'opération créatrice du poète.

Et l'on entend bien que je ne dénie pas pour cela la vérité des créations du poète. On peut dire qu'elles en ont plus que le réa-

lisme d'une vision trop proche ou, mieux, que ce sont deux plans différents de la vérité.

Les poèmes de M. de Nolhac où respire l'âme de 1914 sont une des premières pierres du monument poétique de la grande guerre.

Pierre Lasserre.

Léon Daudet moraliste et romancier.

M. Léon Daudet est l'une des personnalités les plus fortes et les plus originales de notre temps. Pamphlétaire, homme politique, il n'est peut-être pas un autre homme qui ait suscité plus d'enthousiasmes, non plus que concentré sur lui autant de haines. Cependant, ni les enthousiasmes ne le grisent, ni les haines ne le troublent. Il conserve la sérénité de celui qui est assuré de retrouver toujours la paix en soi-même après qu'il a agi. Aucun événement ne pourrait alors venir surprendre M. Léon Daudet dans sa retraite intérieure, à tel point il paraît les avoir tous prévus. C'est, d'ordinaire, le lot de ceux qui ne veulent connaître d'autres passions que celles dont l'objet les dépasse infiniment. Ils les servent et elles les exaltent sans qu'elles les laissent jamais diminués. Quand un feu les dévore, ce n'est point leur propre feu. De tels hommes possèdent une force invulnérable. Remarquez que, même dans ses plus cruelles polémiques, M. Léon Daudet ne donne jamais l'impression de haïr vraiment son adversaire, et, en effet, ce n'est jamais un homme qu'il hait ; d'où ce ton pittoresque, cette drôlerie cordiale dans le moment qu'elle est le moins attendue, et qui lui sont si particuliers. Il lui arrive même de rire, en présence du comique qu'imprime le plus souvent le mal sur une face humaine. Comme polémiste, il n'en est que plus redoutable. On comprend mieux alors qu'il attaque bien moins un homme que les mauvais démons qui l'habitent, pour le plus grand préjudice du bien public : la trahison, le mensonge, la bassesse, la cupidité. Et c'est là ce qui importe. Il appelle à ce moment l'observateur, le psychologue qu'il est avant tout, au secours du justicier qu'il a décidé de devenir.

Mais ces qualités d'observateur, de psychologue, sont parmi celles qui sont indispensables à un romancier. Nous devons toujours nous rappeler que M. Léon Daudet fut romancier avant de devenir polémiste ; il lui est arrivé, dès ses débuts, d'être à la fois pamphlétaire et conteur dans *les Morticoles*, pamphlétaire et romancier dans *les « Kamtchatka »;* mais, depuis qu'il s'affirme quotidiennement comme

polémiste, il ne se passe presque pas d'année sans qu'il écrive néanmoins un roman nouveau. Et c'est ainsi qu'il vient encore de nous donner *l'Amour est un songe*. D'ailleurs, quand il paraît, au premier abord, n'être qu'un polémiste ou un pamphlétaire, il demeure néanmoins une manière de romancier qui fouille de son regard le grand roman de la vie nationale, dont les drames multiples se renouvellent sans cesse ; qui observe, qui entrevoit des situations, discerne les prolongements de la réalité présente qui feront le dénouement du drame. S'il ne voulait être qu'un romancier, il se contenterait de regarder cette réalité mouvante, de la pénétrer jusqu'en ses profondeurs, puis il la transposerait pour la mettre dans un récit. Mais comment pourrait-il demeurer ce contemplatif pour qui la vie ne serait qu'un spectacle susceptible de lui fournir la matière d'un roman ou de plusieurs, alors que la civilisation qui, entre toutes, permet les poètes, les romanciers, les artistes, lui semble en péril? Comment pourrait-il se contenter de conserver, en présence de certains hommes susceptibles de lui inspirer des personnages de romans, la fameuse objectivité si utile au romancier, quand il a compris que ces hommes, soit par faiblesse, ou bassesse d'âme, ou bêtise, soit parce qu'ils sont d'orgueilleux ou de cupides criminels, vont mettre en péril cette civilisation avec la patrie qui la représente le mieux? Si cet observateur, ce psychologue pouvait se satisfaire alors de n'être qu'un romancier, il inventerait des situations, des dénouements comiques ou tragiques, dans lesquels il ferait jouer à ces personnages le rôle qu'il leur voit tenir dans la réalité. Mais il arrive que cet observateur, ce psychologue, cet écrivain qui sait à la fois remonter des effets aux causes et prévoir les conséquences lointaines d'un acte, découvre autour de lui des situations qui ont l'avantage d'être réelles, prévoit des dénouements qui causeront peut-être de vrais désastres, et ces situations, ces dénouements lui apparaissent plus tragiques que tous ceux qu'il pourrait imaginer, puisqu'ils mettent en danger l'existence même de la patrie, dans le présent et dans l'avenir. Il fait alors bien mieux que d'écrire un roman imaginaire, il intervient dans le drame qui s'apprête ; il devient le personnage inattendu qui voudra modifier les situations, empêcher le dénouement. Au lieu d'inventer un roman d'après des données de la vie, il intervient dans un vrai roman de la vie ; ou bien, si vous préférez, cet ancien médecin qu'est M. Léon Daudet, après avoir diagnostiqué une affection, localisé son siège, observé ses réactions, intervient comme chirurgien et tranche dans les chairs. Ne vous étonnez pas que cette partie de l'œuvre de M. Léon Daudet, que nous pouvons appeler la partie combative, puisse nous faire souvenir aussi bien de ses qualités de romancier

que de ses connaissances médicales. Il n'y a peut-être pas deux professions qui exigent plus de facultés analogues de l'esprit que celles du romancier et du médecin. Tous les deux ne travaillent-ils pas en pleine matière humaine et ne s'occupent-ils pas de connaître l'homme? Un mauvais médecin, qui diagnostique mal parce qu'il ne sait pas observer ou déraisonne, est victime des mêmes vices de l'esprit que le romancier qui imagine avec invraisemblance ; tandis qu'au contraire des lumières semblables éclairent, pour des fins différentes, aussi bien l'esprit du bon médecin que celui du bon romancier. Car, si nous attendons d'un roman des joies esthétiques avec les qualités d'art exigées de tout bon récit ; si nous sommes comblés quand un romancier réussit à se révéler un grand écrivain dont le style atteint à la perfection en demeurant, autant qu'il est possible, dans le naturel ; ce que nous demandons d'abord à un roman, c'est qu'il soit vivant ; c'est qu'il nous intéresse autant par son sujet que par la représentation synthétique de la vie de ses personnages sur un coin de notre planète ; c'est qu'en attendant de supporter l'épreuve des années, il soit capable de sortir vainqueur de celle d'une lecture dans le moment présent.

On peut donc dire que M. Léon Daudet, alors qu'il semble n'être qu'un polémiste ou un pamphlétaire, met encore au service de la cause qu'il défend ses aptitudes de conteur et de romancier ; et c'est toujours une idée morale qu'il entend servir. Aussi n'est-il pas exagéré de dire qu'il est d'abord un moraliste. Cela apparaissait déjà dans ses premiers ouvrages comme *l'Astre noir*, *les Morticoles*. Ce serait peut-être moins discernable dans *le Voyage de Shakespeare*. C'est, en tout cas, très net dans ses derniers romans et, en particulier, dans le plus récent, *l'Amour est un songe*. Aussi ne lui parlez pas de la doctrine de *l'art pour l'art;* si, jadis, il admira fort Gustave Flaubert, voilà une admiration dont il est bien revenu. Il a même écrit un roman, *le Lit de Procuste*, qui n'est pas d'ailleurs un de ses meilleurs, pour le proclamer. Si, dans ce roman, l'art social est représenté par un formidable et doux imbécile, Martial Épervant, l'art pour l'art est défendu par un redoutable monomane du style, Tavel. Et c'est Langlade, qui fut successivement leur disciple, qui exprime la véritable pensée de l'auteur : « Je ne demande à la littérature nationale que d'exalter, d'augmenter, d'être toujours marquée du signe *plus* et jamais du signe *moins*. C'est dans ce sens que j'irai désormais, c'est là que j'appliquerai mon effort... Ni matérialiste, ni réaliste, ni spiritualiste : vivant, voilà ma devise. »

C'est bien la plus belle devise que puisse adopter un romancier : elle proclame cette vérité qu'un roman doit d'abord représenter la

vie, de montrer de vrais hommes en proie à de vrais sentiments, à l'occasion de conflits humains. Mais, aujourd'hui, M. Léon Daudet ne veut plus seulement se contenter de faire vivant. Il entend encore que le spectacle de la vie qu'il nous présente, à la faveur du récit d'une histoire, nous soit profitable comme une leçon. Non pas qu'il écrive des romans à thèse, il a trop d'imagination vivante pour cela, mais il tire volontiers une morale du drame qu'il nous a décrit, en se livrant à des réflexions personnelles ; ou bien il la fait exprimer par un de ses personnages, au cours d'une conversation. Et cette morale qui, d'abord, ne fut que spiritualiste, en opposition au matérialisme amoral de la fin du dix-neuvième siècle, puis de tendance chrétienne, se révèle aujourd'hui nettement catholique. C'est que M. Léon Daudet ne peut pas s'empêcher d'apparaître tout entier dans ses romans, comme dans tout ce qu'il écrit ; à tel point que lorsque nous avons lu ses étonnants *Souvenirs*, qui nous font promener à travers un monde d'hommes politiques, de savants, d'hommes de lettres, nous avons l'impression que c'est en marge de ces mêmes *Souvenirs* qu'il a dû écrire ses romans, où il fait vivre, anime le même monde à peine déformé pour les besoins d'une action imaginaire.

Il nous a dit dans ses *Souvenirs* comment il avait été amené à écrire ce conte shakespearien, *l'Astre noir*. Victor Hugo lui a donné l'idée du personnage de Malauve, et tout l'intérêt du livre est de nous faire assister aux drames que peut provoquer l'égoïsme d'un homme de génie. Nous y surprenons le contraste du grand homme tel qu'il peut être imaginé d'après une œuvre purement verbale et de l'homme vrai.

Si *l'Astre noir* montre les ravages de l'orgueil littéraire, dans *les Morticoles* M. Léon Daudet fait le procès de la fausse science. Il écrivit ce conte terrible alors qu'il venait d'abandonner ses études de médecine. L'île des Morticoles est habitée par une société qui ne croit plus à rien qu'à l'hygiène et n'a proclamé la liberté que pour se livrer aux faux savants. Ceux-ci ne veulent voir dans l'univers qu'un vaste mécanisme, où l'homme ne compte pas plus que le rouage d'une ingénieuse horloge. Malauve de *l'Astre noir* aurait sacrifié toute l'humanité à la réalisation de son orgueilleux rêve littéraire, les Morticoles consentiraient à la martyriser pour faire avancer une science qui voudrait trouver sa fin en elle-même et non plus dans l'amélioration du sort de l'homme. Aussi quand Canelon quitte enfin cet odieux pays, il le maudit et jette vers Dieu un cri qui est une prière.

Un homme qui cherche le bonheur de l'âme, voilà ce que l'on devine

dans l'auteur de *l'Astre noir* et des *Morticoles*. Il ne pourra pas le trouver dans le nihilisme artiste de ces « Kamtchatka » qu'il nous décrit pour se moquer d'eux, et qui ne veulent croire à rien, sinon au jeu de leur esprit. C'est le plus bassement du monde que le Kamtchatka Sivreuse fait du sien un outil de perversité. Deux êtres sains, Claire Houvraye et le peintre Paul Lermy, que rapproche leur noble amour, fuient cette société menteuse où « tout vrai sentiment se décolore ». Ils iront en des pays où ils seront seuls devant eux-mêmes, loin des réunions d'hommes où « tout élan est tourné en satire et qui dispersent les forces vers l'ironie ».

Et M. Léon Daudet écrit *le Voyage de Shakespeare*. Comme ses amants des « *Kamtchatka* », il a voulu s'évader, lui aussi, d'une époque laide. Il a pris pour compagnon de voyage le grand Will. Avec lui, il a vogué sur la mer, affronté la tempête, couru les auberges et les bouges de Rotterdam et d'Amsterdam, hanté les ghettos. Ils ont vécu dans cette Hollande de la fin du quinzième siècle, où les Gueux luttaient avec les Espagnols. Ils ont surpris des complots, assisté à des drames et à d'effroyables supplices, vu des scènes de luxure et de meurtre. Puis, avec Jean Fischard, le pamphlétaire allemand, ils ont parcouru les routes d'une Allemagne divisée par des controverses religieuses sans fin ; ils ont écouté parler des prophètes et visité des alchimistes. Ils ont vu tomber dans un duel, à Kiel, le poète Sir Philip Readway, qui s'était joint à eux dans le voyage. Shakespeare est allé porter la fatale nouvelle, à Copenhague, à une noble dame. En chemin, il a été laissé pour mort par des brigands ; il s'est réveillé à Hadenborg, en Danemark, chez la famille Petersen, où il a été soigné par la douce Aïno, qui s'est éprise de lui et a essayé en vain de le retenir. A Copenhague, il est entré comme acteur dans la troupe du Théâtre du Chevalier. Il y a enfin rencontré l'amour dans la personne d'Yveline, la grande coquette qu'il a ravie au fils du sénateur conseiller du roi Rosenkrantz.

Un jour, Yveline et Shakespeare étant allés en traîneau à Elseneur, brusquement, au tournant de la route, la masse prestigieuse et sombre du château surplombant la mer apparut au poète, sous les derniers feux d'un soleil de mars, qui illuminaient les fenêtres et ensanglantaient les flots immobiles. Ce fut alors que Shakespeare comprit soudain quelle devait être sa destinée :

Il tressaillit dans la profondeur. Jusqu'alors captif de l'univers, le flot de sa personnalité fendait les obstacles fragiles, dispersait les glaçons flottants. L'océan infini était libre : « A toi, nouveau-né sur la terre, à moi, William Shakespeare, j'adresse le salut qui convient. Le monde s'incline sur mon âme, de sorte qu'il s'y reflète tout entier. Surgissez maintenant,

héros d'amitié et d'amour, tyrans et bourreaux, douces reines, dieux païens et fées lumineuses. Par le rythme touchant ou terrible, évadez-vous de mes songes. Comme l'air, comme la feuille, comme la chair, la vie me traverse et me laisse ses empreintes aux suites innombrables. Tous les êtres disparaissant m'abandonneraient sur ces rives désertes et glacées, que je pourrais les reconstruire tous, non par la main, mais par le rêve. Flammes et passions, nuées et visages, je tiens le répertoire de vos formes. Les choses humaines font une danse silencieuse d'où les hommes sont écartés. Moi, je suis entré dans la ronde. Je ne sépare plus les idées des figures, ni la destinée du hasard, ni la plus haute sagesse de l'instinct. Et, si je dois jamais m'incliner, ce sera devant mon père le soleil, qui n'est beau que parce qu'il brûle !

Admirable livre qui renferme des trésors de pensées, qui est mieux qu'un étonnant roman historique, bien autre chose qu'un roman d'aventures. Dans un roman qui n'est qu'historique, l'aventure individuelle ne semble être contée que pour permettre aux éléments historiques d'être produits ; et un roman qui n'est que d'aventures est presque toujours celui où l'on trouve, dans l'intérêt souvent vulgaire de son romanesque, l'excuse de son désert psychologique. *Le Voyage de Shakespeare* est une œuvre heureusement faite pour décourager les classificateurs. C'est une œuvre complète où les aventures se trouvent embellies par la couleur, si l'on peut dire, du temps où elles se déroulent. Et quelles aventures ! qui valent certes par l'action, mais sont encore davantage celles d'un esprit. Et de quel esprit ! dans quelle prodigieuse époque ! Ce roman représente une réussite extraordinaire, unique. Je n'en vois même aucun qui puisse lui être comparé. C'est peut-être le plus beau roman de tout un siècle ; il représente un aboutissement, comme si toutes les nouveautés littéraires d'un temps avaient entrepris d'y collaborer, mais avec leurs seules richesses. M. Léon Daudet n'aurait sans doute pu écrire un tel livre si nous n'avions eu ni le romantisme, ni le naturalisme, ni le symbolisme ; cependant ce roman n'est ni romantique, ni naturaliste, ni symboliste. C'est un livre lyrique, mais dont le lyrisme se garde de s'affirmer avec une fâcheuse outrecuidance ; c'est un livre de rêve, mais le rêve ne cesse d'y être comme le halo de la réalité quand il n'est pas son prolongement en nous.

Le Voyage de Shakespeare, qui pourrait suffire à assurer à M. Léon Daudet une belle place dans notre littérature, doit cependant être considéré comme une manière d'accident dans l'ensemble de son œuvre, en même temps qu'il marque une étape importante de sa vie. Écrit, alors que M. Léon Daudet avait vingt-neuf ans, il est le

grand livre de sa jeunesse, mais il marque aussi une limite. Un nouvel horizon s'est offert ensuite à l'écrivain que lui ont dévoilé des devoirs qui se précisaient. M. Léon Daudet aurait pu, s'il l'avait voulu, nous offrir une série de romans ou de contes shakespeariens, inspirés de la comédie du siècle, qui n'auraient visé qu'à en exprimer la vie, sans s'occuper de vouloir nous persuader que celle-ci pût avoir même un sens ; il n'aurait eu qu'à donner corps et âme à la multitude de personnages qu'il doit sentir vivre obscurément en lui ; car on imagine assez que cet homme d'une imagination si riche porte, en puissance de multiples vies, tout un monde de personnages contradictoires ; il n'eût eu qu'à donner dans ses livres l'humanité à tous ces démons qu'on devine qui l'habitent. Être un pareil artiste, voilà qui eût été digne, certes, du fils d'Alphonse Daudet ; et ce n'eût point été peu de gloire pour notre pays qui déjà a donné un Balzac, que de posséder une manière de Shakespeare. Cependant, M. Léon Daudet a pensé qu'il avait encore mieux à faire. Il y a un moraliste en lui qui ne pouvait pas se taire définitivement, et qui ne devait pas se contenter d'œuvres qui, si grand que fût l'art dont elles se réclameraient, ne feraient cependant que s'inspirer du désordre d'une époque, sans chercher à lui porter remède. M. Léon Daudet préféra donc, en même temps qu'il travailla à mettre de l'ordre en lui-même, prendre place à côté de ceux qui entreprenaient déjà d'être des reconstructeurs : un Bourget, un Barrès, un Maurras. Il eût été certes excellent qu'il devînt une manière de Shakespeare du roman dans la patrie de Balzac, mais il convenait d'abord de sauver d'une sorte de liquéfaction spirituelle l'existence même de cette patrie.

Quand on veut se représenter l'état de l'âme française entre 1885 et 1900, il faut non seulement relire *les Taches d'encre* de Barrès, la préface du *Disciple* de Bourget, mais les articles que publia Octave Mirbeau dans *les Grimaces*, gazette qu'il rédigeait en collaboration avec M. Alfred Capus, et qui reste un bien curieux document. Voici comment Octave Mirbeau résumait le spectacle que lui offrait notre pays, en 1887 :

> Politique rabaissée, littérature rapetissée, art galvaudé, société désemparée et dont les débris flottent pêle-mêle sur les vagues montantes de la démocratie ; religion bafouée, camaraderie banale primant la véritable, faisant taire la franchise ; réclames triomphantes payées en argent ou en poignées de mains ; lâchetés qui agenouillent des consciences devant des sacs d'écus : voilà cette vie que Renan nous disait, hier encore, de trouver belle, et qu'il voudrait nous faire aimer.

M. Maurice Barrès devait écrire un peu plus tard dans *les Déracinés :* « Ce qui fait question, c'est la substance française. » Et en effet, c'était elle-même qui, d'abord sur le plan intellectuel, en attendant que ce fût sur un autre, se trouvait en danger ; et cherchant un remède sur le terrain politique, M. Maurice Barrès répondait à ceux qui lui reprochaient déjà d'abandonner l'art total : « Nous avons voulu maintenir la maison de nos pères que les invités ébranlaient. Quand nous aurons remis ces derniers à leur place (l'antichambre — en style plus noble l'atrium des catéchumènes), nous reprendrons, chacun selon nos aptitudes, les divertissements où se plurent nos aïeux. »

M. Charles Maurras qui, tandis que la liquéfaction des idées et des sentiments entraînait celle de la langue, avait su du moins ne pas perdre de vue les lois de la Beauté, ne tardait pas, comme il l'a dit lui-même, à conclure de l'ordre de l'esthétique à celui de la politique, et devait, dans ce sens, aller jusqu'à l'extrémité raisonnable de ses idées.

M. Léon Daudet aurait pu, tout comme un Mirbeau, à défaut de suivre la voie shakespearienne, se contenter d'être le peintre de la bassesse et de l'ignominie humaines ; il préféra être un guérisseur des âmes. Tel est bien le sens de la seconde partie de son œuvre de romancier.

Dans un conte symbolique, *la Romance du temps présent*, le principal personnage dit en un de ces raccourcis puissants où M. Léon Daudet excelle : « Je cheminais entre deux risques, la Révolution et la Foi, ainsi que chemine l'homme moderne. » M. Léon Daudet ne s'attarda pas longtemps auprès de la Révolution, si jamais elle le séduisit. Il en a décrit le personnel dans son roman *les Primaires*, qui doit être relu aujourd'hui, au lendemain de la guerre, car elle en a rendu certaines pages encore plus saisissantes et plus terribles. On comprend, dès lors, de quel côté ne pouvaient manquer d'aller de plus en plus les préférences de M. Léon Daudet. En somme, ce qu'il nous proposera dans cette série de romans qui ira de *Suzanne* jusqu'à son dernier, *l'Amour est un songe*, ce sera une véritable éducation de la volonté, en vue de l'amélioration de soi-même, avec l'aide de la foi.

Pour comprendre complètement le sens profond de cette enquête vivante sur les passions de l'homme, il faut s'aider de la thèse de *l'Hérédo* et du *Monde des images.* Elle en est à la fois la conclusion et la clef. D'après M. Léon Daudet, notre personnalité serait composée : d'une part, d'un monde d'images héréditaires qui constituerait notre *moi* et mourrait avec nous ; et, d'autre part, de ce qu'il appelle le *Soi*, et qui serait notre vraie personnalité : celle-là immor-

telle. Quand l'écrivain conçoit, c'est ce monde d'images héréditaires qui s'anime, prend forme en lui, sous l'influence des chocs de la vie extérieure ; alors le *Soi* de l'écrivain l'utilise pour l'œuvre, en l'ordonnant et en lui donnant un sens.

C'est ainsi que M. Léon Daudet a dit dans le *Monde des images* : « J'ai toujours pensé que c'était la vision d'un fossoyeur dans un cimetière, tenant un crâne vide entre ses mains qui avait mis en mouvement et fécondé la mémoire héréditaire de Shakespeare. Il m'est arrivé de consacrer, vers l'âge de vingt-neuf ans, tout un volume, *le Voyage de Shakespeare*, à cette recherche des éléments de vie qui avaient pu servir de point de départ aux drames immortels de ce grand génie. » Mais ce qui est vrai pour l'invention d'un ouvrage, le demeure pour les actions ordinaires des hommes. Les chocs de la vie fécondent à chaque instant notre mémoire héréditaire. Or, si certains hommes ont développé assez leur *soi* pour que celui-ci exerce un contrôle sur les actions auxquelles les poussent ces images, d'autres se laissent entraîner à commettre, sans les contrôler, les actions que ces images leur suggèrent. Ce sont ceux qui n'ont pas cultivé leur *soi*, qui l'ont laissé s'affaiblir, ou se désagréger ; tel est le cas des intoxiqués dont la dernière étape est la folie.

Dans son dernier roman *l'Amour est un songe*, le savant Martial Thévenant aime sa belle-fille, sans qu'il s'en rende bien compte d'abord ; il est atteint d'une sorte d'intoxication latente ; mais voilà qui suffit pour qu'il lui laisse épouser un poète cocaïnomane, qui la martyrise et devient fou, puis, après un divorce, un riche entrepreneur plus âgé qu'elle. C'est qu'il aurait déplu à Martial Thévenant qu'elle épousât un homme qu'elle pût aimer, et en même temps, il lui semblait qu'en la mariant, il se préservait de céder à son amour pour elle. Un jour, après la mort de sa femme, alors qu'il est libre, Martial Thévenant, qui s'est rendu décidément compte de ce qui se passait en lui, va faire l'aveu à sa belle-fille du sentiment qu'il n'a cessé de nourrir à son égard. Mais elle, qui a compris depuis longtemps déjà, l'arrête ; alors il lui demande pardon de s'être trompé deux fois délibérément, et afin d'éviter une erreur plus grande :

« Ils se sentaient délivrés tous les deux en même temps d'une sorte de poids menaçant. Martial fermait à la première page la grande aventure de sa vie encore intacte. Son courage serait récompensé par l'éclatement en lui d'un peuple d'images nouvelles, poétiques et scientifiques que n'aurait point galvaudées la passion satisfaite. Henriette éprouvait l'infinie douceur de marcher désormais loin de l'abîme et sans vertige. Rien de noble ici-bas sans la contrainte. Le

véritable élan lyrique, cette fleur embaumée de la vie terrestre, prend son point de départ dans la tension de la volonté, non dans l'abandon de la passion. Rien de plus vil que l'être assouvi. »

Voilà qui pourrait servir d'épigraphe à la série des derniers romans de M. Léon Daudet. A une époque où toute une littérature ne tendait à rien de moins qu'à conclure que l'homme était uniquement déterminé dans ses actions par des influences qui lui étaient extérieures et par des raisons de tempérament, l'œuvre de M. Léon Daudet a restitué la part de la volonté dans la vie de l'homme. La volonté redevient, avec lui, un élément important de tout drame humain.

Georges Le Cardonnel.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE MARÉCHAL PILSUDSKI

Le maréchal Pilsudski, dont la visite à Paris a provoqué de vives manifestations de sympathie en faveur de la Pologne, est assurément le plus extraordinaire de ces chefs d'État nouveaux qui remplacent les vieilles dynasties détrônées. Tour à tour conspirateur, agitateur et révolutionnaire socialiste, chef de partisans et chef de légions, organisateur secret d'une armée clandestine, tout cela par patriotisme et à seule fin de travailler à la résurrection de la Pologne indépendante, le « commandant » Pilsudski a connu la merveilleuse fortune de réussir, là où tant d'autres héros polonais avaient échoué. Le but de sa vie est atteint : la Pologne est libre. Il est presque dépassé, puisque cette Pologne libre pour laquelle il se serait contenté de mourir, Pilsudski en est aujourd'hui le chef et le premier magistrat.

Dès sa naissance, Joseph Pilsudski a souffert du régime russe, et même avant sa naissance, il en a souffert dans la personne de ses parents. Il vit le jour au lendemain de cette insurrection de 1863, *qui fut la suprême révolte de la Lituanie* polonaise *contre l'œuvre de russification que poursuivait le gouvernement de Pétersbourg depuis quarante ans, dans le pays de Kosciuszko et de Mickiewicz. L'ombre de Mouravief « le Pendeur » s'étendait encore sur le pays de Vilna; les familles des condamnés, des déportés, des exilés, des « rebelles », tremblaient pour leurs biens, pour leur sécurité, pour leur vie. La petite « noblesse » polonaise à laquelle appartient la famille de Pilsudski, cette « gentry » si nombreuse et si dévouée à la patrie, mais que sa*

fortune médiocre ramène souvent au rang des simples laboureurs, était la plus éprouvée par la persécution russe. Quarante-cinq mille familles de propriétaires polonais avaient été arrachés à la Lituanie après l'insurrection de 1830 *et transportées dans les provinces orientales de l'Empire. Après le soulèvement de* 1863, *des milliers de propriétaires polonais furent contraints de vendre leurs biens, et seuls les Russes purent les acheter. Le jeune Pilsudski, dans son cœur d'adolescent, jura de combattre de toutes ses forces cette Russie persécutrice.*

Ses débuts ne furent pas heureux. Englobé sans raison par la police dans un complot contre Alexandre III, il fut déporté pendant cinq ans en Sibérie. De retour en Europe, Pilsudski entre en rapport avec le parti socialiste polonais, ou du moins avec cette fraction du parti qui compte une forte majorité de véritables Polonais et qui, volontairement, est toujours demeurée fidèle aux revendications de l'idéal national. Partout, il paie de sa personne, et maintes fois il est arrêté, emprisonné. Il s'évade et reprend son action secrète. Il devient le héros mystérieux et quasiment légendaire de la conspiration permanente que la jeunesse patriote a décidé de poursuivre contre le régime russe. Pilsudski est un chef; l'auréole brille autour de son front. Son influence s'exerce sur ceux mêmes qui ne le connaissent pas. Ce rayonnement dépasse les frontières de la Pologne, passe de l'ancien monde dans le nouveau et pénètre jusque dans les geôles les mieux fermées. A Varsovie, à Vilna, à Posen, à Leopol, à Paris, à Chicago où les Polonais sont légion, on sait qu'un chef veille quelque part dans l'ombre et prépare les forces nationales qui, le jour venu, témoigneront que « la Pologne n'est pas encore morte ». Le caractère réservé de Pilsudski, son visage réfléchi, presque sombre, sa voix calme et mesurée, inspirent à ses fidèles une confiance sans borne, un enthousiasme mêlé de vénération. Ce caractère et cet aspect, Pilsudski ne les a pas perdus. « Vous connaissez les Lituaniens, nous disait-il naguère; ils sont obstinés et défiants. Je suis resté Lituanien. »

Lorsque la guerre éclata, les « Sociétés de tireurs » du commandant *Pilsudski étaient prêtes pour l'action. Pilsudski pressentait la guerre, il l'attendait; il s'y était préparé. Avec le poète-prophète de la Pologne, il répétait la prière du* Pèlerin polonais : « *Mon Dieu, donnez-nous la guerre universelle qui délivrera mon pays!* »

En quelques jours, les Tireurs *de Pilsudski devinrent des francs-tireurs et marchèrent — avec l'Autriche — à la délivrance de la Pologne russe. Leur chef, depuis de longues années, apprenait et enseignait la*

tactique et la stratégie; c'était un « commandant » qui méritait son grade et au delà. Pendant une année, les légions de Pilsudski combattirent, mais après la retraite des Russes au delà de la Pologne russe, Pilsudski refusa de s'associer aux Allemands et à leur œuvre de conquête en Lituanie et en Ukraine. Ses légions furent internées dans un camp allemand; lui-même fut enfermé à Magdebourg. C'est là que l'armistice du 11 novembre 1918 vint le surprendre, et du prisonnier fit tout d'un coup le chef d'une nation. Pilsudski fut le drapeau autour duquel se groupèrent et voulurent se grouper les masses polonaises jusqu'alors désagrégées. Pilsudski, chef de l'armée polonaise et chef du gouvernement polonais, devenait ainsi la personnification de l'État polonais reconstitué. C'est alors que les difficultés allaient commencer pour la Pologne et pour son chef.

Une œuvre immense de réparation et de reconstruction s'ouvrait devant Pilsudski. Les ennemis de la Pologne restaient nombreux, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'État nouveau. Les puissances de l'Entente, amies de la Pologne, se chargeaient de contenir l'Allemagne et de lui faire restituer les provinces polonaises qu'elle détenait encore. La Russie, au contraire, demeurait menaçante; la Pologne se trouvait exposée à ses coups, et ne pouvait attendre de secours que de ses alliés occidentaux. C'était une lutte fatale pour la Pologne, désireuse de sauver la culture et l'influence polonaises, dans les confins de l'Est. Pour cette lutte, le chef de l'État polonais s'est inspiré de certains principes dont il est décidé à ne se point départir. A l'exemple de la plupart des patriotes polonais, Pilsudski n'a jamais accepté les partages du dix-huitième siècle. Ni au point de vue légal, ni au point de vue sentimental, Pilsudski n'admet qu'aucun territoire de l'ancienne république royale de Pologne demeure la propriété des conquérants qui ont succédé à Catherine II. Que la Lituanie, la Ruthénie-Blanche et l'Ukraine décident elles-mêmes de leur sort, soit! Mais qu'elles restent attachées à la Russie, parce que les tsars ont pu naguère les courber sous leur joug, c'est ce que Pilsudski ne saurait admettre. Tant que le sort de ces contrées n'aura pas été décidé par des moyens « de droit », Pilsudski considérera ces provinces comme opprimées par l'ennemi; le problème des confins orientaux restera sans solution équitable. Pour que ces « Ukraines » orientales puissent librement se prononcer sur leur sort, il faut que la domination russe en soit éloignée. Pilsudski a donc porté ses armées vers les confins de l'Est que les bolcheviks venaient d'envahir, et par endroits il a réussi à regagner les frontières de 1772,

sans jamais les dépasser. Ses troupes ont délivré Vilna, cité polonaise, que les Lituaniens réclament au nom de l'histoire, mais qu'ils ont été incapables de défendre contre les bolcheviks. Les troupes polonaises ont délivré Dvinsk, la grande place de la Dvina, et Pilsudski en personne est venu remettre la ville aux mains du peuple letton. Elles ont occupé Kiev où le maréchal s'est empressé d'instaurer l'autorité de Petloura, l'ataman ukrainien. « Pour notre liberté et pour la vôtre! » tel est une fois de plus le mot d'ordre des armées polonaises dans leur marche vers l'Est. Le maréchal Pilsudski nous exposait naguère sa méthode et sa pensée directrice :

— Je n'ai jamais conduit mes armées, nous disait-il, que dans des régions où la population se montre favorable ou indifférente à la Pologne. Je n'ai aucun désir de conquête. Je veux seulement mettre en état de décider de leur sort des populations que le joug russe empêche de se prononcer librement. J'aurais pu pousser plus avant nos avantages sur les Lituaniens. L'État lituanien, de connivence avec les bolcheviks, a attaqué la Pologne. Les troupes lituaniennes ont envahi le territoire polonais, au sud de la ligne Foch; elles ont occupé les villes polonaises de Suwalki et d'Augustow. D'autre part, le gouvernement lituanien a permis aux bolcheviks réfugiés en Prusse orientale de traverser son territoire pour rejoindre les armées rouges en retraite. Les actes d'hostilité des Lituaniens contre les Polonais sont innombrables et cependant, malgré la supériorité de leurs forces, les Polonais se sont arrêtés en deçà de la frontière polono-lituanienne. Mon gouvernement a fait appel à la Société des Nations pour trancher le conflit entre la Pologne et l'État lituanien.

— Et les bolcheviks, monsieur le maréchal, pensez-vous les poursuivre longtemps encore?

— Vous le voyez! Les préliminaires de paix vont être signés bientôt à Riga. La paix sera-t-elle définitive? Je me le demande...

Le chef de l'Etat polonais ne se fait pas d'illusions sur les épreuves qui attendent encore la Pologne. L'hiver dernier, revenant d'un voyage d'inspection dans la province de Volhynie récemment délivrée du joug bolcheviste par les troupes polonaises, le maréchal s'exprimait ainsi, devant la municipalité de Lublin :

« L'unification de toutes les parties de la Pologne n'est pas encore accomplie. Si la Pologne veut être forte, non pas dans les fêtes et dans les banquets, mais dans le travail quotidien et dans la vie de tous les jours, alors elle pourra être véritablement unifiée. La Pologne possède

les attributs extérieurs qui peuvent nous réjouir, nous qui avons été élevés dans la servitude... Nous avons mille raisons de nous féliciter. Et cependant, frappons-nous la poitrine. Avons-nous assez de puissance morale, assez de puissance matérielle pour soutenir les épreuves qui nous attendent encore? Devant la Pologne se pose une grande question. Sera-t-elle un État au niveau des grandes puissances du monde, ou sera-t-elle un petit État ayant besoin de la protection des forts? A cette question, la Pologne n'a pas encore donné de réponse. Nous avons beaucoup à faire, si nous voulons que la Pologne soit la plus grande puissance de tout l'Orient, non seulement au point de vue militaire, mais au point de vue de la civilisation... »

Excellentes paroles. Justes préoccupations. La puissance morale de la Pologne s'est révélée suffisante au mois d'août dernier pour triompher du danger bolcheviste, mais sa puissance matérielle avait été insuffisante pour le prévenir. C'est pourquoi la puissance matérielle, et plus particulièrement la puissance militaire de la Pologne, est l'objet des préoccupations les plus graves du maréchal Pilsudski. L'histoire et la géographie font un devoir à la Pologne de rester en armes et de constituer entre l'Allemagne et la Russie une grande nation militaire.

Pour être « un État au niveau des grandes puissances du monde » selon le vœu de Pilsudski, il faut à la Pologne un territoire suffisamment étendu, une population suffisamment nombreuse. A cet égard, la fécondité du peuple polonais est rassurante. Quant au territoire, le maréchal Pilsudski l'eût peut-être souhaité plus étendu à l'est, et porté au moins jusqu'à la Bérézina, où sa frontière orientale s'était fixée l'année dernière. Le maréchal n'est pas un conquérant. Il répudie énergiquement toute velléité d'impérialisme. Mais il entend faire respecter les droits de la civilisation polonaise dans des territoires anciennement polonais dont se sont emparés les conquérants russes, avec l'idée d'y faire prédominer une civilisation étrangère aux sentiments de la population, et d'ailleurs inférieure à la culture polonaise.

La civilisation polonaise tire ses origines d'Italie et de France; Rome et Paris en ont été souvent les inspirateurs. C'est le flambeau de la culture latine que tient en sa main le peuple polonais, et c'est la clarté civilisatrice de cette lumière d'Occident qu'il essayait de projeter sur les immensités de l'Orient, aux siècles de Batory et de Sobieski. Pilsudski voudrait reprendre les traditions de ce passé de gloire. Ses regards demeurent fixés sur les plaines de l'Est par où l'Asie s'efforce encore une fois de déborder sur l'Europe. Faire reculer l'Asie, qu'elle

soit tsariste ou bolcheviste, telle est sa pensée dominante. Lui dirons-nous, pour finir, qu'il ne réalisera ce rêve que s'il construit d'abord et s'il ordonne la cité selon les leçons romaines? Tantæ molis erat... *Il reste au chef de l'État polonais à construire l'État polonais pour le mettre à la hauteur de ses grandes tâches nationales et européennes.*

GEORGES BIENAIMÉ.

Les Indépendants et l'indépendance.

La passion de l'ordre, qui se manifeste actuellement dans tous les domaines de l'activité intellectuelle, revêt les formes les plus imprévues, dont la moins intéressante n'est pas cette recherche de nouvelles disciplines à laquelle nous voyons s'appliquer, avec des fortunes diverses, les peintres « indépendants ». C'est bien chez eux qu'il nous faut désormais chercher, non pas les surprises de la mode ou les scandales amusants, non pas même une vue cavalière de la peinture contemporaine, mais une présentation réglée de celle-ci, dans ses rapports avec les mœurs et l'esprit de notre temps.

Par la disposition des salles, par la répartition des tableaux, l'exposition de 1921 révèle un sens des relativités, un souci des hiérarchies qui, de l'avis unanime, lui compose une physionomie nouvelle, celle d'un musée plutôt que d'un salon, et qui dans tous les cas, ne répond plus guère à la devise « *ni jury ni récompenses* » qui est encore la sienne.

Tout visiteur un tant soit peu familier avec ce qu'il est convenu d'appeler le mouvement artistique a pu remplacer par le nom d'une des écoles récentes les numéros des salles. Cela doit s'entendre des salles principales, dont le nombre n'atteint pas la dizaine ; le reste est négligeable, sinon pour le flâneur éclectique, du moins pour quiconque vient là dans le dessein de se renseigner sur les « courants » et les tendances, auxquels on prétend s'intéresser davantage, aujourd'hui, qu'aux œuvres elles-mêmes.

Les peintres sont en effet parvenus à imposer au public un point de vue nouveau. Leurs efforts ont porté beaucoup moins sur la matière de leur art que sur l'état d'esprit de ceux qui sont appelés à juger leurs réalisations.

Ce n'est pas la première fois que pareil fait se produit. Suivant les directions générales de leur époque, les écrivains, — j'entends ceux qui ont traité en particulier des choses de l'art et non les moralistes et les philosophes, — les écrivains ont considéré une peinture, par exemple, avec des yeux très différents, selon que l'imitation matérielle

des objets, ou leur vertu expressive, ou certaines convenances littéraires, morales, religieuses, historiques leur semblaient être l'indice de la beauté plastique.

Rappelons-nous de quelle manière les anciens ont loué les fruits d'Apelle, si bien imités qu'ils attiraient les oiseaux abusés, ou le voile dont Timanthe couvrit la douleur d'Agamemnon, comme désespérant de la représenter assez fortement ; de quelle manière encore Diderot commentait les anecdotes édifiantes de Greuze et tournait l'art du peintre au profit d'un système philosophique ; enfin, comment la critique romantique, avec Baudelaire, exalta dans l'œuvre la personnalité de l'artiste.

La recherche de l'expression originale, encouragée chez les peintres par toute une littérature, aboutit à une espèce de manie de déformation. Et c'est la plus ou moins grande ingéniosité de ces déformations qui prétexte l'éloge et le blâme. En ramenant les ignorants et les habiles au même point de départ, parmi les formes géométriques élémentaires, le cubisme ouvrit une période didactique. On ne vit plus guère d'exposition, si insignifiante qu'elle fût, particulière ou collective, que n'accompagnât un manifeste. Chacun sentit le besoin d'expliquer, de discuter et de convaincre. Loin d'en être excédé, le public vit dans toutes ces gloses autant de preuves de déférence à son égard, et renonçant à considérer la peinture comme un art d'imitation, adopta définitivement le point de vue des peintres.

Ce triomphe d'une minorité manœuvrière sur la masse amorphe devait avoir sa répercussion au sein des Indépendants. Démocratique de par son origine, de par son mode de recrutement, égalitaire par principe (une cotisation uniforme donnant droit à une même surface de muraille), la Société des artistes indépendants devait connaître le destin commun des démocraties.

En dépit de toutes les précautions, une aristocratie se forma dans son sein. Aux temps héroïques, cette élite fut l élite même de l'indépendance, quelques peintres dont l'œuvre, la carrière, le caractère enfin, symbolisaient, de façon ou d'autre, la révolte contre les règles, contre l'École, selon l'esprit libertaire d'il y a vingt ans.

Du jour où cette attitude d'opposition commença d'offrir certains profits ; lorsque l'exemple du Salon d'Automne vint prouver que des voies autres que les voies officielles conduisaient au succès productif et à la notoriété qui paie, il parut aux plus avisés que l'indépendance avait fait son temps, et qu'il valait mieux dépendre, non du jugement de ses pairs ou de l'opinion incertaine des amateurs, mais des marchands et des écrivains d'art, prospecteurs et recruteurs au service des galeries. Le racolage de la critique fut pratiqué de toutes les

façons, y compris la surenchère mystificatrice, et les cimaises se couvrant de placards et d'affiches, la mode des caractères d'imprimerie semés dans les tableaux vint à point pour accentuer l'analogie avec les méthodes de la publicité. Un mot servait à justifier toutes les cabrioles : l'évolution. Aujourd'hui le classicisme ennoblit tous les déguisements. Mais nos faux-classiques connaîtront le sort des évolutionnistes d'hier, que l'on a déjà perdus de vue.

Au milieu de cet opportunisme, le simple courage d'un peintre demeuré fidèle à sa nature paraît quelque chose de si merveilleux, que d'aucuns lui sont redevables de leur prestige actuel. De leur côté les cubistes, peu soucieux de rester confondus sous le gros de la troupe, accentuèrent le côté spéculatif de leurs recherches, afin de garder le contact avec la littérature. Les uns et les autres ont formé l'aristocratie nouvelle des Indépendants. Ils sont le jury et ils décernent les récompenses, c'est-à-dire les bons panneaux, avec un esprit de charité bien ordonnée. La critique les approuve et confirme leurs jugements, et non sans raison, car si l'on fait la part des inévitables mesquineries et des jalousies de clan, ce classement officiel est fort acceptable.

Mais que devient la pure doctrine égalitaire ; et que vont penser les purs? Une fois de plus l'égalité a donc fait faillite. Les jurés peuvent changer, et aussi la forme des médailles, mais il y aura toujours des jurys et des récompenses, parce qu'il arrive toujours un moment où il faut choisir, préférer, *juger* en un mot.

En attendant qu'elle éprouve le besoin d'asseoir ses jugements sur des lois et des principes, et ce sera peut-être plus tôt qu'on ne pense, l'élite qui gouverne les indépendants y fait régner l'ordre. Ordre matériel : trois jours avant le vernissage, il n'y avait pas un dessin qui ne fût en place, pas une étiquette qui manquât. Ordre intellectuel : tribune des « maîtres », salon d'honneur, salle d'attente des jeunes, rétrospective du cube, art féminin, sections étrangères, tout est parfaitement clair, logique et d'une terrible évidence.

Il était donc réservé à cette Société, dont le nom seul fut pour le public synonyme d'anarchie, de donner aux autres Salons l'exemple de l'exactitude et d'une bonne organisation. C'est peut être bien au Salon des Artistes français — pour peu qu'il dépouille son fâcheux prestige officiel, désormais mensonger puisque l'art officiel est ailleurs, — que se réfugieront le désordre, la fantaisie, l'improvisation et même l'indépendance.

Roger Allard.

Le Pauvre sous l'escalier.

L'Église consacre à saint Alexis ce bref légendaire :

Alexis, noble entre tous les Romains, se distinguait plus encore par son amour pour Jésus-Christ. Sur un particulier avertissement de Dieu, la première nuit de ses noces, il laissa vierge son épouse, et entreprit le pèlerinage des églises illustres de l'univers. Il était resté inconnu dix-sept ans dans ces pérégrinations, lorsqu'un jour, à Edesse de Syrie, son nom fut divulgué par une image de la très sainte Vierge Marie. Quittant donc la contrée, le navire sur lequel il était monté vint aborder au port de Rome même. Reçu par son père dans sa propre maison comme un pauvre étranger, il y vécut dix-sept autres années sans que personne le reconnût, jusqu'à ce que, sous le pontificat d'Innocent Ier, il passa au ciel, laissant par écrit l'indication de son nom, de sa race et des diverses circonstances de sa vie.

Le moyen âge avait déjà tiré de cette mince substance un poème fameux. M. Ghéon en a tiré une pièce en trois actes, en trois « épisodes », dit-il. Le premier nous fait assister au retour du pauvre. Une scène d'exposition entre les serviteurs du sénateur Euphémien nous met au courant des événements passés, qu'un auteur moins sûr de lui que M. Ghéon n'eût pas manqué de dérouler dans un prologue : Alexis, fils d'Euphémien et de dame Aglaïs, a quitté le soir de ses noces sa jeune épouse Émilie, sans qu'on pût démêler la raison de ce départ. Depuis dix-sept ans, on est sans nouvelles de lui ; ses parents, son épouse, sont en deuil. Le sénateur a envoyé ses serviteurs courir le monde à la recherche de l'absent.

La mère d'Émilie, personne fort attachée aux biens de la terre, presse sa fille de quitter le deuil et de ramener la joie. Émilie a fait vœu de garder ses voiles noirs, au moins jusqu'au jour où le retour des messagers lui interdira tout espoir.

Les voici qui reviennent : tous trois le même jour. Dame Sophie presse Émilie de tenir parole. Mais l'espoir ne meurt jamais au cœur humain. Il a suffi du mensonge d'un marchand ambulant pour le raviver chez Euphémien et chez Émilie : elle attendra encore. Dame Sophie, furieuse, s'écrie : « Cet Alexis me rendra folle. Qu'il revienne, qu'il revienne, puisqu'on l'attend. » A ce moment, un pauvre se présente et dit : « La paix soit avec vous. »

La façon dont il est accueilli est d'une simplicité qui touche au sublime : « Vous savez bien, dit Euphémien, que, quand un pauvre pénètre dans une maison, c'est comme si Notre-Seigneur y entrait en personne. » Et, à l'instant où il se présente, le geste par lequel

Émilie révèle le mouvement de son cœur est une des plus belles choses qu'il soit possible de voir au théâtre.

Interrogé, le pauvre dit qu'il vivait d'aumônes sous le porche d'Edesse, mais qu'il finissait par y être trop bien, trop à son aise : il s'est remis en route, et la même tempête qui a ramené les messagers l'a jeté à Rome, à la porte d'Euphémien. Il est entré, docile à la volonté de Dieu. On veut lui donner la plus belle chambre, la chambre nuptiale d'Alexis. Il refuse. Il n'acceptera qu'un coin obscur sous l'escalier. C'est là qu'il vivra, payant sa subsistance d'humbles travaux. Resté seul avec Émilie, elle l'interroge. « Quand on possède un bien, pensez-vous, demande-t-elle, que ce soit folie d'y renoncer? — Oui. — Même dans l'espoir d'un bien plus grand mais lointain? — Oui. Mais cette folie se nomme la folie de la Croix. »

Le deuxième épisode montre la tentation d'Émilie, deux ans après l'arrivée du pauvre. Dès le jour du retour, Émilie a quitté ses habits de deuil. Les premiers temps, elle est venue souvent auprès du pauvre. Elle attendait. Il n'a rien dit. Alors, peu à peu, pressée par dame Sophie, elle a accepté les plaisirs, puis l'amour, le sentiment respectueux et puissant que lui voue, entre divers prétendants, un homme de grand cœur, le seigneur Numa. Tentée, déchirée, elle se réfugie auprès du pauvre, demande conseil et protection à cette sagesse qui, douce et forte, éclaire d'une lumière paisible et constante les travaux et les devoirs des jours. Le dialogue qui s'engage rappelle celui d'Antigone avec Créon. Elle s'accuse d'être gaie : « La gaieté est un don de Dieu. » Et c'est lui qui conseille : « Prenez un bon époux si le meilleur vous abandonne. » C'est lui qui lit dans le cœur d'Émilie : la femme éprouve à l'égard de Numa un trouble que la jeune fille n'éprouva pas pour Alexis. C'est lui qui dicte : « Rendez amour pour amour, épousez-le. » Jusque-là Émilie hésitait. A présent elle est résolue : « Je guérirai plus aisément d'un amour de quelques semaines que d'une fidélité de vingt ans. » Et elle charge le pauvre d'annoncer au seigneur Numa qu'incapable de partager son cœur elle renonce au monde et ne le reverra plus.

Le pauvre transmet la volonté d'Émilie à Numa qui, traversé par cette parole chargée de toute l'autorité d'une âme rayonnante, s'agenouille devant le pauvre en lui demandant de bénir son sacrifice. Cette scène termine le second acte sur une émotion d'une telle qualité qu'il faut ici songer à *Polyeucte*.

Troisième épisode, la mort du pauvre, quinze ans après. Menacée par les barbares, Rome implore le secours divin. Le peuple demande un miracle en recherchant cet homme de Dieu que le ciel a promis de révéler par la bouche pontificale : les barbares sont à Marseille,

disent les Romains affolés : « Prions d'abord pour nos Marseillais », dit doucement le pauvre qui va mourir. On l'interroge. Il répond : « Nous avons mérité nos maux. Dieu nous avait donné quatre moyens de nous défendre... et même cinq. D'abord, la raison, puis la force, puis la vertu, puis la prière... enfin — je le nomme en dernier parce qu'il est le plus difficile — l'amour. Si nous avions aimé comme il faut nos frères de Rome, n'aurions-nous pas, à toute heure de notre vie, travaillé, vécu, prié pour eux si fortement que nos frères barbares eussent renoncé à nous affaiblir et, tenus en respect par le spectacle de notre raison, de notre force, de notre vertu et de nos prières, essayé dans la paix forcée d'apprendre aussi, à la longue, l'amour. »

Émilie assiste le pauvre à l'instant de sa mort : son secret va-t-il échapper? Non. Il interroge anxieusement Émilie, se livre à demi : a-t-elle été heureuse? Alexis présent, eût-elle été aussi fidèle en esprit, son amour eût-il été aussi pur? « Je ne le crois pas possible », répond-elle. « Tout est donc bien. Auriez-vous voulu le revoir? » A cette question elle fait une réponse d'un bon sens suprême en sa subtilité comme étaient celles de Jeanne d'Arc : « Cela dépend entièrement de lui. » Il n'a plus qu'à mourir et quelques instants après l'empereur vient annoncer que le pape l'a désigné comme l'homme de Dieu de qui les mérites sauvent Rome : le souverain prend de ses mains l'écrit qui contient son secret, et lit : « Moi, Alexis... » « J'ai deviné le premier jour », murmure Émilie. Et l'empereur continue : « Je m'accuse publiquement de grand orgueil pour avoir pris en mariage et délibérément attaché à mon sort une femme dont je n'étais point digne, et remercie Notre-Seigneur qui, le soir même de mes noces, daigna m'avertir et m'intima l'ordre de la quitter... » Ainsi, pour la seconde fois, M. Ghéon explique par une raison humaine les faits que le légendaire attribue à la raison divine. L'Église dit : « Alexis quitta Edesse parce que son nom fut divulgué par une image de la Vierge. » M. Ghéon, catholique et dramaturge, fait dire au pauvre : « J'étais trop heureux. » Il ne contredit pas, il explique.

On emporte le corps du saint devant l'empereur plein de respect et le sénateur Euphémien remonte lentement vers la pièce où repose la mère d'Alexis en disant : « Dame Aglaïs, je vous apporte deux nouvelles : notre bon pauvre est mort et votre fils est de retour. »

Telle est la pièce à laquelle la critique de la presse quotidienne n'a rien compris et qu'elle a presque unanimement condamnée. Ceux qui parlent de Gœthe ou de Shakespeare à propos de M. Bataille ont dit ici avec dédain que M. Ghéon refaisait du Corneille sans Corneille. Il faut unir beaucoup de sottise à beaucoup de présomption pour s'inscrire en faux, tout seul, contre tout le monde. Cette tâche n'a

rien d'agréable ; ce n'est pas nous qui croyons que l'incompréhension soit un signe favorable, annonciateur du génie. C'est donc après réflexion que nous écrivons que la pièce de M. Ghéon n'a pas été comprise parce qu'elle est trop neuve et trop originale. Des écrivains étrangers au catholicisme par l'esprit comme par le sang ont écrit que le catholicisme de M. Ghéon manquait des prestiges du génie tumultueux de M. Claudel. Ils ont bien fait. Ils montrent par là une fois de plus qu'ils goûtent chez M. Claudel l'amas monstrueux de toutes les erreurs littéraires d'une époque ; entre eux et lui, c'est le trait d'union, la part commune ; on s'imagine que les singularités constituent chez M. Claudel la part de l'originalité, de la nouveauté, c'est tout le contraire ; l'expérience d'aujourd'hui achèverait de le prouver s'il en était besoin.

M. Claudel et M. Ghéon ont un point commun, la foi. C'est par là qu'ils diffèrent, par exemple, de l'auteur du *Jongleur de Notre-Dame*. Un Anatole France se plaît à mettre d'anciens miracles en notre langue : mais il traite une matière morte, elle ne lui offre que du pittoresque, ce sont des histoires qu'il raconte ; l'âme est absente. Il imite par l'extérieur, par sympathie et non par amour.

Que l'on ne dise pas : MM. Claudel et Ghéon ont dû se refaire une foi : on ne se refait pas une foi, la foi est éternelle et semblable à elle-même à travers les âges, chez un chrétien du douzième siècle comme chez un chrétien du vingtième siècle. Mais voici où M. Claudel diffère de M. Ghéon : pour exprimer cette foi immuable, M. Claudel a voulu créer une langue neuve, manifeste contresens. C'est au contraire la langue de chacun et de chaque jour qui suffit à M. Ghéon pour commenter l'immuable. D'autre part, M. Claudel a inventé de nouveaux mystères : M. Ghéon a pris les siens tout faits, tels que l'Église les lui apportait. L'un est un chrétien. L'autre est le romantique du catholicisme. Les critiques comprennent et admettent chez M. Claudel le romantisme. Chez M. Ghéon ils ne pouvaient rien comprendre.

Alexis quitte sa femme sur un ordre de Dieu, signe et fruit de sa vocation. Il ne peut pas faire autrement. Après l'épreuve, c'est la volonté de Dieu manifestée par deux signes, l'image parlante et la tempête qui le jette à Rome, qui le ramène près d'Émilie, sans que sa volonté intervienne. Cette femme à laquelle il a renoncé, mais qu'il n'a pas cessé d'aimer, il ne peut plus l'aimer que d'une façon : en Dieu. Il l'aime chrétiennement, c'est-à-dire avec toute sa charité. Que peut lui dicter dans un cas aussi singulier la charité chrétienne? Doit-il conseiller à Émilie de le suivre dans les voies de la sainteté afin de s'élever jusqu'à lui, ou de rompre les liens humains et divins du mariage afin de « vivre sa vie »? Le ressort central du drame est

ici. Et c'est parce que, pratiquant pour lui-même l'esprit de renoncement, il ne l'impose point à autrui, que sa charité agit pleinement et qu'il élève Émilie jusqu'au point où il la retrouvera en Dieu. Car si, par le fait même de sa sainteté, il offre en exemple à tous les chrétiens un modèle de perfection, il n'impose pas directement la stricte imitation d'une vocation aussi visiblement exceptionnelle.

Si M. Ghéon avait forcé ces traits, sans doute leur excès même les eût fait admettre par beaucoup. Au contraire, il a pris soin de rapprocher, autant qu'il a pu, son saint de l'humanité : le pauvre est simple, familier, plein de bon sens et d'aménité ; il s'exprime aussi simplement que possible. Il dit les plus grandes choses dans le langage de chaque jour. On eût accepté le mysticisme emporté et convulsif, rappelant les prophètes d'Israël. Ce mysticisme élaboré, cette foi mêlée intimement aux actes de la vie, aux plus rares comme aux plus humbles et quotidiens, cette source toute pure de vie intime devait échapper, par sa limpidité même, à un public où les catholiques de naissance sont une minorité et les catholiques pratiquants une exception : c'est dans l'ordre. L'art simple et libre de M. Ghéon déroute parce qu'il est aujourd'hui neuf et original. Il a pour lui l'avenir puisque, selon la grande parole de Joseph de Maistre, il est d'accord non pas avec son temps, mais avec tous les temps.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La conférence de Paris. — *Définitivement constitué le* 16 *janvier, le cabinet Briand s'est présenté, le* 20, *devant le Parlement.*

La conférence de Paris s'est ouverte le 24.

Des conversations particulières qui ont eu lieu auparavant, entre les délégués alliés et les délégués allemands, il résultait que l'Allemagne demandait que le chiffre de sa dette fût définitivement fixé. Elle se déclarait prête néanmoins à accepter le principe des cinq annuités, mais aux conditions suivantes : Restitution de la Haute-Silésie, libération des biens allemands à l'étranger, diminution et fixation des frais d'occupation, liberté du commerce, restitution d'une partie de sa flotte.

Devant ce marchandage, les Alliés arrivaient sans plan concerté, divisés sur la question du forfait ou des annuités. La première question qui a été abordée a été celle du désarmement. Il a été convenu que le maréchal Foch établirait un nouveau rapport (24 *janvier*).

Le problème autrichien, chaque jour plus pressant du fait de la détresse économique de l'Autriche, a été renvoyé à une petite commission

chargée d'étudier les mesures à prendre. Enfin, quant à la question turque, on a décidé de réunir à Londres une nouvelle conférence, où seront discutées les modifications à apporter au traité de Sèvres. Là encore une décision s'impose, l'offensive grecque en Asie Mineure ayant abouti, le 16 *janvier, à la déroute d'Iné-Eunu* (25 *janvier*).

La conférence s'est occupée ensuite des réparations financières. M. Doumer, ministre des Finances français, a exposé la situation de la France, dont la trésorerie doit faire face aux plus graves difficultés, et fixé le chiffre total de la dette allemande à 212 *milliards de marks-or* (*dont* 110 *pour la France*) *en* 42 *annuités.*

Nos alliés, M. Lloyd George en particulier, ont paru étonnés du discours de M. Doumer et ont demandé des explications complémentaires. Ils pensaient que la France s'en tiendrait à l'accord de Boulogne, où l'on n'avait parlé que de 100 *milliards de marks-or, ou bien au principe des cinq annuités du projet Seydoux.*

La séance du 27 *a vu se heurter les points de vue français et anglais, et on a pu se demander un moment si une rupture n'allait pas se produire.*

Le 28, *après un âpre débat, on s'est rallié aux vues de M. Jaspar, ministre belge, tendant à étudier la possibilité de fixer des annuités, d'un nombre indéterminé, et tenant compte de l'amélioration économique future de l'Allemagne. Le projet de M. Loucheur a été adopté par la commission spéciale.*

Ce projet, ratifié définitivement le 29 *janvier, porte que l'Allemagne devra payer* 2 *annuités de* 2 *milliards,* 3 *annuités de* 3 *milliards,* 3 *annuités de* 4 *milliards,* 3 *annuités de* 5 *milliards,* 31 *annuités de* 6 *milliards, soit* 226 *milliards de marks-or, plus une redevance de* 12 *pour* 100 *sur ses exportations.*

Revenant sur la question du désarmement, la conférence a approuvé le rapport du maréchal Foch en vue d'exiger de l'Allemagne la complète exécution de ses engagements relatifs à la Reichswehr, à la police de sûreté, aux organismes d'auto-protection, aux usines et au matériel de guerre.

Enfin, un certain nombre de sanctions ont été prévues mais non notifiées : occupation de nouveaux territoires, prolongation des délais d'occupation, mainmise sur l'ensemble des revenus des pays occupés, etc. Toutefois l'accord devra encore passer par l'épreuve de la conférence de Londres le 20 *février.*

Angleterre. — *Situation toujours tendue dans le Royaume-Uni où s'étend la crise du chômage, en Irlande où les conflits et les attentats continuent, aux Indes où l'on se trouve en présence d'une insurrection agraire fomentée par les bolchevistes.* A. M.

Le Gérant : Robert Tisné.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 26028.